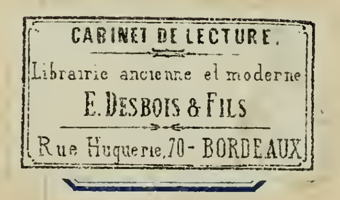




HISTOIRE D'UN OURS.



LIVRES DE FONDS.

GEORGE SAND.

La Comtesse de Rudolstadt. . . . . 5 vol. in-8.
Consuelo. . . . . 8 vol. in-8.
Horace. . . . . 3 vol. in-8.
Jeanne. . . . . 3 vol. in-8.
Le Prolétaire (*Sous presse*). . . . . 3 vol. in-8.

Mme MÉLANIE WALDOR.

La Coupe de Corail. . . . . 2 vol. in-8.
André le Vendéen. . . . . 2 vol. in-8.
Le Château de Ramsberg. . . . . 2 vol. in-8

Mme LA COMTESSE DASH.

Un Mari. . . . . 2 vol. in-8.
Les Châteaux en Afrique. . . . . 2 vol. in-8.
L'Histoire d'un Ours. . . . . 2 vol. in-8.
Arabelle (*Sous presse*). . . . . 2 vol. in-8.
Un Procès criminel (*Sous presse*). . . . . 2 vol. in-8.

S. HENRY BERTHOUD.

La Bague Antique.
- *Première série.*—**Courtisanne et Sainte.** 2 vol. in-8.
- *Deuxième série.* — **Gabriel Rusconnetz.** 2 vol. in-8.
- *Troisième série.* — **Berthe Frémicourt.** 2 vol. in-8.
- *Quatrième série.* — **L'Enfant sans Mère.** 2 vol. in-8.

Le Fils du Rabbin. . . . . 2 vol. in-8.
Marianne de Selvignies. . . . . 2 vol. in-8.
Daniel (*Sous presse*). . . . . 2 vol. in-8.
La Fille du Brigand (*Sous presse*). . . . . 2 vol. in-8.
La Palette d'or (*Sous presse*) . . . . 2 vol. in-8.

TOUCHARD LAFOSSE.

Hélène de Poitiers. . . . . 2 vol. in-8.
Le Rémouleur ou la Jeunesse dorée. . . . . 2 vol. in-8.
Les trois Aristocraties . . . . 2 vol. in-8.
L'Homme sans Nom. . . . . 2 vol. in-8.

Sceaux. — Impr. de E. Dépée.

LA COMTESSE DASH.

HISTOIRE

D'UN

OURS.

I

PARIS,
L. DE POTTER, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
Rue Saint-Jacques, 38.

1845

A MADAME LA COMTESSE DE GRAVILLE.

I

La Confidence maternelle.

Tu viens de me quitter, ma fille chérie; 'entends encore le bruit de la voiture qui 'emmène, et si l'assurance de ton bonheur ne ne consolait un peu de ta perte, je ne sais où e trouverais de la force pour la supporter.)epuis ta naissance, tu fus ma compagne fi-'èle; en te voyant grandir, embellir sous mes eux, j'oubliais les chagrins de ma vie, et je ne

songeais plus qu'à en préserver la tienne : j'espère avoir réussi. Le mari que je t'ai donné a été choisi par toi, tu l'as trouvé digne de remplacer ta mère, il t'aimera, et tu seras heureuse près de lui, c'est mon vœu le plus cher, car je n'en forme plus que pour toi. Je t'ai promis de t'envoyer cette relation si long-temps désirée des aventures de ma jeunesse. Jamais tu n'aurais connu mes erreurs, si je ne regardais ce pénible récit comme un préservatif pour la suite de ton existence. Il me sera bien cruel de t'avouer que j'ai été coupable, je m'expose à perdre ton estime; mais, de grâce, mon enfant bien-aimé, ne me juges pas avant de m'entendre. J'expie par des souffrances sans fin l'erreur d'un moment, je crois qu'on ne peut plus me la reprocher, toi surtout, que j'élevai dans les principes de la morale la plus pure, toi à qui j'ai appris l'indulgence en même temps que la vertu ; c'est le moment de

mettre tes principes à exécution. Je compte sur ton cœur pour excuser le mien. Il me semble que les larmes que je vais répandre en rouvrant une blessure si peu cicatrisée, seront purifiées par celles que me cause la douleur maternelle, dans un autre moment je n'en aurais pas le courage. Ecoutes donc, et profites.

« Je fus élevée par mon père comme il aurait élevé son fils, si le ciel lui en avait accordé un. Seule espérance d'une illustre maison, je fus entourée d'abord de tous les soins de l'amour paternel, et plus tard de tous les calculs de l'ambition. On reconnut de bonne heure chez moi une tête ardente, une grande sensibilité et une imagination vive et déraisonnable. Mes parents, au lieu de chercher à calmer ces funestes dispositions, se contentèrent d'en retarder le développement, mon caractère fut contraint, et non pas rompu. On me retint

dans l'enfance le plus longtemps possible ; à seize ans on me traitait encore comme une petite fille. Rien n'était plus plaisant que de me voir à cet âge où déjà la coquetterie commence à se développer. J'étais un singulier mélange de qualités et de défauts. Je quittais l'étude des sciences abstraites, de la littérature, des langues mortes même, pour jouer à la poupée, et je me remettais avec la même gaîté à mon chevalet et à mon piano.

Le soir, la société la plus brillante se réunissait chez ma mère, je voulais plaire à tout le monde, et j'y réussissais. Les femmes voyaient dans ma naïveté une sorte d'assurance contre ma jeunesse, et les hommes, toujours portés à mal penser de notre sexe, prévoyaient que la vivacité de mes impressions me conduirait à quelque folie.

J'avais dix-sept ans lorsque je rencontrai ton père. Il était beau, aimable, riche et rem-

pli de talents. Chaque famille recherchait son alliance. Il m'aima, je crus que je l'aimais aussi, et je donnai mon consentement à notre mariage avec tout le bonheur imaginable.

Ce fut un enchantement que la première année ; mon mari m'accabla d'attentions, j'avais la meilleure maison de Paris, un des plus beaux noms de la monarchie, des équipages superbes, des diamans de princesse, enfin, il ne me manquait rien de ce qui, dans ma jeune tête, constituait le bonheur.

Je ne quittais pas les fêtes et les parties de plaisirs. Absolument maîtresse de mes actions, je me plongeai dans toutes les extravagances que me permettait mon magnifique état. Je fis des inconséquences sans nombre, la calomnie ne m'épargna pas, et cependant j'étais aussi pure que toi, ma fille. Certaine de mes intentions je bravais tous les dangers. Qui eût osé me dire alors que mes devoirs pouvaient être mé-

connus, n'eût pas eu l'audace de le répéter. Ce fut cette assurance qui me perdit.

Il y avait déjà trois ans que j'étais mariée lorsqu'enfin un ami officieux vint me raconter des propos tenus sur mon compte, et qui n'avaient nulle apparence de fondement. Ennuyée de n'entendre sans cesse que des compliments outrés ou des calomnies odieuses, je le renvoyai, et pour me débarrasser de lui, je demandai mes chevaux. Je me fis conduire à quelques lieues de Paris. Voyant auprès de la route un bois touffu, je descendis, et après avoir ordonné à mes gens de m'attendre, je m'enfonçai seule dans une allée. Là, pour la première fois de ma vie, je me mis à réfléchir; je rentrai en moi-même, et je fus saisie d'un effroi mortel en m'apprenant à me connaître.

La violente passion de mon mari avait fait place à l'indifférence la plus marquée. Il ne me rendait point malheureuse, j'étais toujours

libre de mes volontés ; mais ce n'était plus ce sentiment que j'avais cru éternel. Dès que je m'aperçus de ce changement, je me précipitai plus que jamais dans le tourbillon pour m'étourdir, et j'y réussis. Ce jour-là seulement, la vérité se présenta à mes regards et m'épouvanta. Je reconnus que ce que j'avais pris pour de l'amour n'avait été chez moi que de l'exaltation, de l'enivrement. En sondant mon cœur, je sentis qu'il était vide, que les affections n'en avaient point été éveillées, elles devaient l'être un jour : cette certitude m'atterа.

Je tombai involontairement à genoux pour demander au ciel la grâce de rester innocente, déjà il me semblait que j'étais coupable. Je formai la résolution de fuir la société, de me réfugier à la campagne, et je revins chez moi tellement remplie de ces idées, que je refusai un bal charmant qui me fut offert par une de

mes cousines. Gustave ne voulut point y consentir, il me plaisanta sur mon accès de misanthropie, et moitié de gré, moitié de force, je me laissai entraîner. Mes plans de retraite disparurent comme une ombre devant les charmes de la danse. Jamais je ne fus plus gaie, plus sémillante.

J'étais coquette, Valentine, je l'étais comme le sont toutes les femmes, c'est un instinct qui naît avec nous, peut-être est-ce par amour-propre; il est en effet bien doux de voir à nos pieds ces êtres superbes qui se sont créés nos maîtres, enfin, quelqu'en soit le motif, c'est une vérité incontestable. Je volais ce jour-là de triomphe en triomphe, je désespérais mes rivales, et, sans en avoir l'intention, je fis vingt malheureux. Je ne conçois pas le plaisir que trouve presque tout notre sexe à tourmenter l'autre. Qu'on cherche à plaire aux hommes, rien de mieux; mais ce qui me

semble odieux, c'est d'enfoncer à dessein un trait empoisonné dans le cœur d'un infortuné, pour le retourner ensuite avec cruauté et le déchirer impitoyablement. Ce ne furent jamais mes idées, grâce à Dieu, je n'ai rien dans ce genre à me reprocher.

Lorsque je fus seule après cette victorieuse soirée, mes réflexions du matin se représentèrent à mon esprit; je fis mon possible pour les accorder avec ma conduite, et je ne trouvai rien de mieux que de me persuader que cette place inoccupée appartenait à mes enfants, je n'en avais point encore. Cette illusion me consola; je m'endormis et je ne pensai plus à ma terreur.

Néanmoins je craignais de m'être trompée, je me surprenais à chercher autour de moi quel serait mon vainqueur. Cette idée, une fois venue, se renouvela souvent, bientôt je ne pus la chasser : alors je me déterminai à reprendre

mes projets de fuite, et j'engageai Gustave à me conduire dans une terre que nous possédions près de Nancy. Il y consentit. Je me crus là bien en sûreté. Certes, nul en province ne pouvait ébranler une vertu qui avait résisté à tous les élégants de la cour.

Bientôt mon château se remplit. On accourait de vingt lieues à la ronde pour partager les plaisirs bruyants que j'avais introduits chez moi. Les régiments des environs ne furent pas les derniers à se présenter. Ce n'était que chasses, comédies, réjouissances de toutes espèces.

Parmi les femmes qui me visitèrent, j'en distinguai une qui réunissait tout ce qu'on peut concevoir de plus séduisant. Elle me parut douce, bonne autant que jolie. Combien je fus trompée! nous nous liâmes intimement. Elle était veuve, par conséquent rien ne l'empêcha d'accepter la proposition que je lui fis de

s'établir à Sorval pour tout le temps que j'y resterais encore. Ses talents charmaient nos courts instants de solitude; ils étaient vraiment extraordinaires, je n'ai jamais rencontré de femme qui les possédât tous à un degré aussi éminent.

Je l'ai déjà dit, je recevais beaucoup d'officiers. Ils me firent tous leur cour plus ou moins, et furent tous repoussés avec cette politesse que donne l'usage du monde. Un seul parut insensible à *mes charmes*, et par cette raison je le remarquai. C'était le prince Alfredde... (je ne te le nommerai pas). Je ne sais comment je ne l'avais pas rencontré dans le monde à Paris, il y avait été un instant, et son père l'avait fait partir pour la province. Essaierai-je de te le dépeindre, chère Valentine, c'est lui qui a fait toute ma destinée...

Rien n'était plus régulièrement beau que son visage, l'expression en était sérieuse et

presque sévère. Lorsqu'il s'animait, il se répandait sur ses traits une sorte de jeunesse et d'enfantillage que je n'ai vu qu'à lui. Sa taille élevée et bien prise, avait peut-être le défaut d'être un peu raide. Il était plus instruit que ne le sont les hommes ordinairement à vingt-cinq ans. Son esprit plus profond que brillant, retrouvait de la légèreté avec les femmes qui lui plaisaient; enfin c'était un de ces êtres que nous sommes fières de subjuguer. Il ne se montrait pour aucune autre ce qu'il était pour la personne aimée, et comme je le lui ai répété souvent, j'étais la seule dans la nombreuse société qui nous entourait, qui connût réellement son caractère, toujours calme et tranquille, excepté lorsqu'une émotion inattendue se présentait. Il n'y avait chez lui aucun premier mouvement, et cependant point de calcul. Je l'ai vu pleurer trois fois dans le cours de notre liaison, chacune de ses larmes pa-

raissait lui coûter une douleur inconcevable. Froid et cependant emporté, il ne souffrit jamais un affront sans colère, et ne reçut un bienfait sans reconnaissance.

Voilà à peu près quel était celui qui m'égara, ma fille, si je l'avais connu tel, peut-être aurais-je été sauvée; mais je fus entraînée dans le précipice par une pente insensible : je ne m'en aperçus que lorsque j'y fus tombée sans retour. L'amie dont je t'ai parlé, cette Pauline, me conduisit comme par la main et m'abandonna ensuite quand elle me vit entraînée. Que Dieu le lui pardonne, elle a causé le malheur de ma vie!

Alfred, après un séjour d'un mois près de nous, se décida à lui présenter son hommage. Elle l'accueillit, je ne devinai rien de tout cela. Cependant un penchant secret me rapprochait de lui, je ne m'en rendais pas compte, je n'y songeais pas.

Un soir nous faisions des folies dans le salon, il me blessa légèrement au pied. La galanterie empressée avec laquelle il répara sa maladresse, me charma. Nous causâmes longtemps ensemble, j'étais énivrée. Bientôt le son d'un piano se fit entendre, une voix sonore commença une brillante cavatine. ... il y courut et ne quitta plus Pauline. La jalousie me révéla mon amour; je me retirai dans ma chambre, et là je déplorai ma funeste erreur dans to .e l'amertume de mon âme.

Pauline, fatiguée de ses triomphes ou craignant de perdre sa victime, me rejoignit après quelques instants. Elle employa toute la finesse de son esprit à détruire l'impression que j'avais reçue et qui m'éloignait d'elle involontairement. Elle me dit qu'elle aimait Alfred, se garda bien d'ajouter ce que j'ai su depuis, qu'elle avait des raisons de s'en croire aimée; enfin elle gagna si bien ma confiance qu'elle

reçut l'aveu de ma faiblesse et de mes remords.

Au lieu de les fortifier, elle les détruisit en me persuadant que je pouvais aimer sans crime, que pourvu qu'une femme n'oubliât pas entièrement ses devoirs, une préférence lui était permise. Nous nous promîmes mutuellement que la préférée préviendrait l'autre afin qu'elle tâchât de se guérir, et nous nous séparâmes plus intimes encore par nos doubles confidences.

Deux jours après, nous nous promenions ensemble, après beaucoup de circonlocutions, elle m'engagea à renoncer au prince : elle avait reçu sa déclaration dans la matinée. Jamais, ma fille, je ne pourrai te rendre ce que j'éprouvai alors, je perdis toute idée et je tombai dans des convulsions affreuses. La violence de mon imagination, ma sensibilité si longtemps comprimée se développèrent avec fu-

reur, ma perfide amie les encouragea. Je ne connus bientôt plus de frein, et, lorsque je revis Alfred, je ne fus pas maîtresse de lui cacher ce que j'éprouvais; sans lui dire précisément que je l'adorais, je le lui fis entendre si clairement qu'il ne pût en douter.

Que se passa-t-il en lui? je n'en sais rien; il prétendit qu'il n'aimait point Pauline, qu'il n'avait cherché près d'elle qu'une occupation. Peu de temps après nous étions d'accord et j'étais déjà la plus malheureuse des femmes.

Mon amie se fit un mérite de son sacrifice. Je n'ai pu depuis l'attribuer qu'au désir de me mettre sous sa dépendance et de me forcer à fermer les yeux sur sa conduite, car j'ai acquis la certitude qu'au moment où je la plaignais le plus, un des amis de mon mari l'avait déjà consolée.

Alfred ne montrait pas pour moi cette passion brûlante dont j'étais remplie, il m'ai-

mait cependant; mais il était effrayé de ma réputation de légèreté. Ma vie était une continuelle alternative de désespoir et de ravissement; il se passait des semaines entières sans qu'il me donnât une seule marque d'amour, et quelque temps après il m'en accablait. Je ne pouvais jamais être sûre de lui; un horrible soupçon me poursuivait partout; j'étais convaincue que je ne devais qu'à sa pitié ou à l'effervescence de son âge les courts moments d'abandon que je lui voyais. C'était la punition de ma faute.

Je puis bien l'assurer, pendant les années qui s'écoulèrent entre ma chûte et mon repentir, je ne parvins à être tranquille qu'en m'étourdissant sans cesse. Hors les éclairs de bonheur qu'un cœur comme le mien devait rencontrer dans une passion aussi violente, je ne fus point heureuse. Ma santé en souffrit étrangement, mon caractère se changea tout-à-fait;

je devins triste, morose, je pleurais continuellement.

Peu à peu le château se dépeupla; on me délaissait depuis que je n'offrais plus de plaisirs. Il ne resta qu'un petit comité dont Pauline se garda bien de se détacher.

A cette époque, Gustave fut aussi obligé d'entreprendre un long voyage. Des propriétés qui venaient de ma mère, réclamaient sa présence en Suède; je saisis le prétexte de mon veuvage pour ne point retourner à Paris, et pendant que tout le monde s'étonnait de ma sauvagerie, je courais d'illusions en illusions après un bonheur qui ne peut se trouver icibas.

Au milieu même de l'ivresse où me plongeait la présence de mon amant, j'étais déchirée de remords. L'avenir se présentait à moi sous les couleurs les plus sombres. Je ne me dissimulais pas que j'avais perdu par ma faute et ma

réputation, et une grande partie de mes agréments. Ces sacrifices m'auraient peu coûté sans les craintes qui les accompagnaient. Le prince avait beau me jurer que je régnerais à jamais sur lui, je savais trop que c'était impossible. Je ne pouvais être jalouse du présent, je l'étais du passé et de l'avenir.

« Avec le nom qu'il porte, me disais-je, il se mariera nécessairement : une autre l'obtiendra, ce titre dont j'aurais été si fière ; elle aura alors la permission de l'aimer, et moi, qui sait si lui-même il ne me le défendra pas ! »

Ces idées étaient déchirantes ; j'avais de plus à résister à ses instances et à ma propre inclination, il me semblait que je ne survivrais pas à ma honte. Je le lui dis, il ne m'en parla plus ; mais il souffrait, il se plaignait que je ne l'aimais pas. Je ne pus y tenir plus longtemps, et, après six mois de combats opiniâtres... je cédai...

Oh! ma fille, je suis à tes genoux, en te faisant cet aveu. Pardonne, pardonne à ta pauvre mère. Conserve-lui encore ton estime, ton amitié. Elle a failli; mais son crime lui a été remis par le ciel, seras-tu plus sévère que lui, n'auras-tu pas égard à la cruelle pénitence qui durera jusqu'à sa mort?

J'ai interrompu mon récit, il était devenu trop pénible; je crains de n'avoir pas la force de l'achever. Oh! ma Valentine, pardon, pardon!

Il faut terminer cette tâche cruelle, c'est une sorte d'expiation au-dessus peut-être de celles que j'ai déjà faites.

Je fus deux ou trois jours anéantie; mais Alfred était si heureux, il me chérissait de si bonne foi, que je ne crus pas l'avoir acheté trop cher. Je ne te raconterai pas ce qui se passa ensuite, tu le devines sans peine. Toutes les liaisons de ce genre se ressemblent : elles

ne diffèrent que par le plus ou le moins de douleurs. J'en fus abreuvée. Le régiment du prince changea de garnison. Nous ne pûmes nous séparer. Il obtint un congé d'un an, qu'il allongea encore pour rester près de moi. Tu sens tout ce que cette conduite avait de répréhensible, aussi personne n'ignorait notre intimité; ma famille seule, par une espèce de miracle, n'en fut pas instruite, ou du moins ne fit pas semblant de l'être. L'absence de mon mari se prolongeait toujours; il m'annonça qu'un séjour de dix-huit mois lui était nécessaire, et qu'il ne répondait même pas de revenir à cette époque.

Comme Pauline restait près de moi, quelques personnes doutaient si Alfred n'était pas son amant. Je saisis cette chance avec avidité. Elle était libre, rien ne les empêchait de s'unir; je pouvais donc, sans faire tort à mon amie, laisser planer sur elle des soupçons qui m'au-

raient perdu dans l'esprit de ton père; d'ailleurs, elle fut la première à le proposer. Elle me fit écrire dans ce sens à Gustave; une fois prévenu, je ne craignais plus rien de la médisance.

Le rôle qu'elle joua dans toute cette affaire me répugna même alors; je n'étais pas assez aveuglée pour ne pas voir qu'une femme qui sert une intrigue étrangère est plus méprisable que celle qui joue le premier rôle; elle n'a pas l'excuse de la passion, et, si jamais une malheureuse put avoir des droits à cette excuse, ce fût moi. Alfred était mon Dieu, mon idole; ce n'est pas une métaphore de dire que je ne pensais qu'à lui, rien ne pouvait m'en distraire. Il m'arrivait de passer des heures entières à le regarder sans qu'il me vît, c'était une jouissance inexprimable.

Cependant, mes remords et mes inquiétudes continuaient. Je lui fis promettre que, s'il de-

vait se marier et qu'il ne m'aimât plus, il me renverrait mes lettres. Je ne voulais pas d'autre avis, et j'étais certaine de n'y pas survivre. Ma cruelle amie contribuait à augmenter mes incertitudes, si le prince manquait d'attention, si ma funeste idée qu'il ne m'aimait pas se présentait à mon esprit.

« — Ce n'est pas vous, ma chère, disait-elle, qui êtes destinée à animer ce beau marbre. »

Il y avait là de quoi me faire mourir de chagrin.

Enfin, ma fille, le jour qui devait rompre cette union arriva. Le duc de *** rappela son fils à Paris : mes prières et mes larmes ne purent que retarder le moment fatal. Je n'essaierai pas de te dépeindre nos adieux, il n'y a pas d'expression qui puisse rendre cette souffrance de la séparation, ce vide de l'absence, il faut l'avoir éprouvé. Ce souvenir reste si douloureux, qu'on ne le réveille pas sans res-

sentir presque la même chose, c'est une cicatrice qui ne se ferme point.

Restée seule dans ma terre, ma première pensée fut d'aller rejoindre Alfred, je pouvais aller faire un voyage à Paris sans que cela parût extraordinaire. Je n'y résistai pas. A mon arrivée, il était parti pour le midi de la France, où je ne pouvais le suivre sans me perdre entièrement. Je préférai donc revenir aux lieux où je l'avais connu ; mon retour à Sorval fut aussi soudain que l'avait été mon départ. J'y passai six éternels mois, sans autre société que mes regrets. Le prince m'écrivait souvent, je lui répondais plus souvent encore.

Peu à peu, la correspondance devint moins active de son côté ; ces retards m'effrayaient, je tombai dans un état de mélancolie affreux. Je n'avais plus d'illusions, le voile était déchiré, je n'attendais plus que le courrier qui devait m'annoncer la mort, lorsque Pauline

revint dans ma solitude, et m'amena quelques personnes.

Nous étions à table quand on apporta les journaux. Pauline les ouvrit et les mit dans sa poche sans vouloir les montrer. On ne vit dans cette discrétion qu'une plaisanterie, je ne pus me rendre raison de l'inquiétude qu'elle me causa.

A peine rentrée au salon, mon amie me conduisit dans ma chambre ; je devinai qu'elle avait quelque nouvelle à m'apprendre.

« — Le prince se marie, me dit-elle sans préparation, son contrat a été signé par le roi. »

Ces paroles firent sur moi un tel effet, que la tête me tourna sur-le-champ, et, au lieu des pleurs auxquels elle s'attendait, Pauline reçut pour réponse un grand éclat de rire. Elle ne s'y trompa pas.

« — Restez ici, Alix, il est impossible que vous

reparaissiez dans cet état, tâchez de vous calmer.

— Moi? je suis très calme. Comment! nous irons à la noce, à la noce d'Alfred! Jamais plus beau fiancé ne conduisit une jeune fille à l'autel. »

Pauline fut effrayée de cette insensibilité; elle chercha à rappeler mes douleurs, sans pouvoir y réussir. J'étais décidément folle.

Trois jours après cette scène, je l'étais encore. On essaya de me remettre les lettres qui étaient arrivées pendant ce temps. Je brisai l'enveloppe avec indifférence; mais, à peine eus-je aperçu mon portrait et une longue tresse de mes cheveux, que l'étendue de ma perte m'apparut tout entière. Je fondis en larmes, ma raison me revint pour souffrir. Je poussais des cris déchirants, j'appelais Alfred, mon Alfred, et les regards de Pauline me disaient qu'il n'était plus à moi.

Un mois d'angoisses épouvantables s'écoula, je me renfermai davantage en moi-même, j'assurai à mon amie, qui me fatiguait de ses consolations, que je me guérissais, et je la priai de me laisser seule chez moi. Je nourissais un projet extravagant, sans doute, mais que rien ne m'aurait empêché d'exécuter.

Aussitôt qu'elle fut partie, je demandai des chevaux de poste et je volai à Paris. A peine descendue à mon hôtel, je montai en fiacre en ordonnant de me conduire chez le prince...... Le cocher s'arrêta, la porte s'ouvrit, je me précipitai dans la loge du portier ; on me répondit que Monsieur était chez lui, et un domestique qu'on appela me conduisit par un escalier dérobé dans le cabinet de son maître. J'entrai, il n'y avait personne. Une lampe éclairait cette petite pièce, remplie de livres et d'objets de travail.

« — Monsieur le prince est chez madame la

princesse, me dit le valet de chambre, je vais l'avertir. Madame veut-elle me dire son nom ?»

Je n'eus que la force de faire un signe négatif, et je me laissai tomber sur un fauteuil. Restée seule; je promenai mes yeux sur tout ce qui m'entourait.

Me voici donc chez lui, m'écriai-je, je vais le voir !

Un mouvement machinal m'attira devant une glace; je souris à ma pâleur, au changement de mes traits. J'étais décidée à mourir, je ne voulais que lui dire adieu et lui montrer l'état où il m'avait réduite. Le bruit des pas d'un homme qui traversait l'appartement voisin, se fit entendre; je les reconnus, c'étaient les siens. L'émotion de bonheur, triomphe de mon ressentiment, et lorsque Alfred ouvrit la porte, il me reçut dans ses bras sans connaissance.

En revenant à moi, j'étais couchée sur un

canapé ; mon regard rencontra le sien et ne s'en détacha plus. J'oubliai tout, il me sembla que j'étais encore à Sorval, je passais mes doigts dans les mèches de ses cheveux noirs, comme je le faisais autrefois, il ne remuait point. Après un long moment de silence, il parla : sa voix dissipa mes illusions et me rendit à mon désespoir.

« — Qu'êtes-vous venue faire ici, Madame ? pensez-vous que cette démarche puisse être ignorée ? Voulez-vous me forcer à me reprocher toujours de vous avoir perdu ?

— Ce que je suis venue faire ? vous me le demandez ! O mon Dieu ! m'écriai-je en cachant ma tête dans mes mains. Suis-je assez punie !

— Alix, vous me faites bien du mal, et à vous aussi. Vous n'êtes donc pas raisonnable ? J'espérais que vous auriez senti que je ne pouvais désobéir à mon père. J'ai tâché de

vous oublier et de faire le bonheur de ma femme. Vous connaissez ma franchise, et je crois devoir vous assurer que c'est maintenant mon unique désir.

— Fort bien, Monsieur, repris-je ; car cette phrase, qui m'annonçait si clairement mon sort, me rendit toute ma fermeté. Il ne me reste donc plus qu'à vous remettre les gages d'amour que je tenais de vous. »

Je déposai silencieusement un petit coffre sur le sopha, et je me levai ; avant de refermer la porte, une irrésistible envie de le regarder pour la dernière fois me fit rentrer dans l'appartement. Il était encore à genoux à la même place, immobile et les yeux fixés sur la boîte fatale. Je me rapprochai de lui, je pris sa main.

« — Alfred, je vous pardonne, vous m'avez tuée, vous avez rempli mes jours d'amertume ; soyez aussi heureux que vous m'avez rendue misérable. Adieu ! »

J'étais déjà loin avant qu'il n'eût songé à me poursuivre, s'il en avait l'intention.

De retour chez moi, je m'enfermai. J'écrivis quelques lettres, je fis mon testament, et, avec toute l'assurance de la folie, je bus un verre de poison... La dose n'en était sans doute pas assez considérable, ou les remèdes qu'on m'administra, aidés de ma jeunesse et de la force de mon tempérament, me sauvèrent. On me rappela à la vie. Après des souffrances horribles dont je me ressentirai toujours, je sortis de mon appartement.

Je fus soignée, pendant toute cette maladie, par un ange de vertu. Ta belle-mère, à présent, ma fille, elle m'avait aimée depuis mon enfance. Mes travers l'avaient éloignée de moi, mon malheur la ramena. Elle me représenta qu'il ne me restait plus qu'un refuge, l'amitié et la religion.

« Votre position n'est pas désespérée, ce-

pendant. Votre mari ignore tout, votre famille ferme les yeux, et une conduite irréprochable peut rétablir votre réputation. Quittez Paris pendant quelques années, fuyez vos souvenirs, rattachez-vous à vos devoirs, et avec des efforts soutenus, vous parviendrez à reconquérir votre estime et celle des autres. »

Je suivis ses conseils, ils me réussirent en partie. Cependant je ne pus, malgré toutes mes tentatives, éloigner de mon cœur une image chérie; mes remords même me le rappelaient. Il est inutile d'ajouter que je rompis sans retour avec Pauline.

Ton père revint. Mon premier mouvement fut de le fuir, me trouvant indigne de le revoir. Mon sage mentor me ramena petit à petit, et parvint à nous réunir. Tu vins au monde, toi, ma Valentine, la seule joie de ma vie, et depuis ce moment, mes peines me semblèrent moins lourdes à supporter. Tu perdis

ton père dans ta quatrième année. Je continuai à habiter la campagne. Mon immense fortune me donnant les moyens d'y soigner ton éducation comme à Paris, je fis venir tous les maîtres qui t'étaient nécessaires, et ce ne fut que lorsqu'elle fut terminée, que je te présentai dans le monde.

On m'y reconnut à peine. J'étais si changée de toutes façons, que l'auteur de ma misère passa auprès de moi sans s'en douter. Pendant mon exil, la guerre avait éclaté; il s'y était distingué, et avait obtenu, par bravoure, les premiers grades de l'armée. Ce n'était plus à cette époque un beau et séduisant jeune homme, c'était un noble militaire jouissant de l'estime générale, et la méritant.

Un jour, dans une réunion, il te remarqua, ma Valentine; une certaine ressemblance avec moi lui donna des soupçons, on te nomma, et il chercha ta pauvre mère. Avec quelle émo-

tion je le vis approcher ! le cœur me battait comme dix-huit ans auparavant. Il m'adressa quelques phrases polies ; je ne pus lui répondre. Je ne retrouvai ma présence d'esprit que lorsqu'il me parla de ma fille.

« —Vous êtes bien heureuse, Madame, me dit-il ; je n'ai point d'enfants, je les ai tous perdus ! »

Il me regarda alors. Je crois que nous eûmes la même pensée, le ciel peut punir ici-bas celui qui a brisé le cœur d'une femme en brisant aussi le sien.

Le lendemain il vint me voir, et nous nous trouvâmes seuls. Notre position était bien délicate. Il m'assura qu'il m'avait conservé un attachement de frère, et me témoigna un intérêt véritable.

Depuis lors nos relations ont continué, quoique de loin en loin ; je ne peux le voir de sang-

froid ; je le fuis, il me rappelle trop de souvenirs que je dois oublier.

Voilà ma douloureuse entreprise achevée, ma fille ; tu sais tout, il n'y a plus rien dans l'âme de ta mère qui ne te soit connu. Je ne t'aurais point confié mes fautes, si tu ne les avais déjà devinées. Tu as désiré apprendre la raison de mon changement d'existence, à présent tu ne l'ignores plus.

C'est la dernière fois qne cette histoire, déjà si ancienne, sera rappelée : un voile éternel la couvrira. Puisses-tu, ma Valentine adorée, être plus heureuse que moi ! J'ai tâché de t'éviter les écueils où j'ai succombé. Lorsque tu t'es mariée, ton jugement était formé ; tu étais une femme en état de savoir à quoi elle s'engageait, d'analyser ses impressions.

Je n'étais qu'une enfant.

J'attendrai maintenant ta reponse, comme

le jugement de Dieu. Quelle qu'elle soit, je m'y soumettrai; je l'ai méritée.

Adieu, Valentine, adieu. Il y a bien longtemps que j'écris, ma tête est plus fatiguée que mes doigts, j'ai besoin de repos. Le passé s'est présenté à moi avec une si effrayante vérité, que j'ai cru y être encore. Funeste effet des passions! Elles épuisent notre jeunesse et nous poursuivent jusque dans l'âge mûr, le tombeau seul peut nous en mettre à l'abri!... Adieu! »

AU VICOMTE HENRI DE LA TOUR-DU-PIN-CHAMBLY.

II

Le Vieillard.

Le soleil se couchait, le vent du soir agitait à peine les feuilles des arbres, les fleurs des champs, et ridait légèrement la surface des flots. Quelques nuages de pourpre, épars çà et là sur l'horizon, se dissipaient peu à peu, ou fuyaient comme les espérances de la vie. C'était à cette heure où la nature sommeille, qui n'est pas encore la nuit, qui n'est déjà

plus le jour, où le calme universel inspire une mélancolie douce, inexplicable... C'est mieux que du plaisir.

Un vieillard, dont les cheveux blancs ombrageaient la figure vénérable, s'appuyait sur le bras d'un jeune homme à la noble tournure. Ils examinaient en silence la scène sublime qui se déroulait à leurs regards, tous les deux semblaient animés d'émotions différentes; chez l'un, c'étaient des souvenirs, chez l'autre, c'étaient encore des chimères.

— Gravissons ce tertre, mon fils, dit le premier, asseyons-nous près de ces ruines, c'est le but de notre promenade. C'est là que je dois te raconter ce que je t'ai promis. Je vais rouvrir la plaie la plus douloureuse. Puisse ma leçon, te préserver des écarts de ton âge, puisse l'exemple de ton père, n'être pas perdu pour toi!

Ils se placèrent à côté d'un tombeau couvert

de mousse ; une croix de marbre noir, qui le surmontait, était entourée d'une couronne fraîchement cueillie. On voyait qu'une main amie, prenait soin de l'orner.

« — Ce monument que tu regardes, Edmond, couvre le cœur le plus aimant qui fût jamais. La beauté, la jeunesse, les grâces : tout est là. Cette enceinte et mes regrets, voilà tout ce qui reste d'une femme qui fut adorée.

« A vingt-sept ans, jamais encore je n'avais éprouvé de ces attachements sérieux qui influent sur toute l'existence. Livré à des goûts passagers, à des fantaisies peu durables, je croyais pourtant avoir connu l'amour et toute son ivresse. Fixé à mon régiment, je n'avais pas revu Paris depuis mon entrée au service ; enfin j'obtins la permission tant désirée d'aller passer l'hiver dans ma famille. Après quelques semaines données au plaisir de se retrouver, mon père me présenta dans le monde. Je

courais les fêtes, les spectacles et partout je rencontrai une femme enchanteresse, qui commença par m'intéresser, et enfin me tourna la tête.

« Elle n'était pas belle, ses traits n'offraient point de régularité, sa physionomie, mobile, faisait tout son charme. Le délire de l'imagination la plus vive, l'ardeur d'une âme brûlante se peignait dans ses regards. Tantôt mélancolique, plus souvent gaie, quelquefois sérieuse et même sévère, ce n'était jamais un quart-d'heure de suite la même personne. Elle avait de l'esprit, des talents. Énivrée du monde, sa santé délicate en souffrait souvent. Alors elle était irrésistible, sa figure pâle devenait si touchante, son sourire, ordinairement si malin, semblait presque tendre, jusqu'à ce que le son d'un violon lui fit oublier ses souffrances; alors elle se remettait à danser, et ses grâces formaient une nouvelle séduction.

« Au commencement du printemps, ses douleurs devinrent plus violentes ; elle imagina qu'un voyage pourrait lui être salutaire. On parla de la Suisse, son mari y consentit aussitôt. J'étais présent, elle me proposa avec son enjouement habituel d'être de la partie. Je me laissai entraîner, et transporté par l'idée de passer avec elle toute la belle saison, j'acceptai.

« Nous partîmes ; mais au lieu de se remettre, ses maux augmentaient chaque jour : elle changeait à vue d'œil. Plus de gaîté, toujours silencieuse, son visage ne se ranimait un peu que lorsqu'elle admirait, avec son enthousiasme ordinaire, le magique pays que nous parcourions. Quand nous fûmes parvenus au centre des Alpes, elle parut reprendre une vie factice, soutenue seulement par sa tête si exaltée, au milieu de cette nature imposante. Quelquefois, appuyée sur mon bras, elle gravis-

sait péniblement les montagnes. Avec quel délice je sentais cette créature idolâtrée près de moi ! Elle était si rapprochée de l'éternité, que malgré moi son état m'imposait. Loin d'elle, je formais le projet de lui déclarer combien elle m'était chère; dès que je l'apercevais, je ne pouvais plus que la regarder en songeant que bientôt je la perdrais pour toujours.

« Une seule fois, j'osai enfin lui dire que je l'adorais ; elle ne me répondit point, et au moment où j'allais lui en demander la raison, je m'aperçus qu'elle était évanouie. Depuis ce jour, elle déclina visiblement, et lorsque nous entrâmes en Dauphiné, où nous la laissâmes dans une de ses terres, je revins à Paris, le cœur déchiré et convaincu que je ne la reverrais jamais.

« Pendant mon absence, mon père avait arrangé mon mariage. Il me fit part de ses intentions, il me parla de l'obligation où j'étais de

soutenir dignement le nom qu'il m'avait transmis. Accoutumé à lui obéir, indifférent sur tout ce qui n'était pas Nathalie, je donnai mon consentement. La compagne qu'il m'avait choisie, méritait, par ses vertus, mon attachement et ma confiance, elle obtint l'un et l'autre.

« Pour bannir toute souvenance du passé, j'exigeai d'elle la promesse d'habiter cette terre et de rompre toute relation avec Paris. Je ne voulais plus que *le nom fatal* fut prononcé devant moi; je voulais surtout ignorer ce qu'elle était devenue; je ne supportais pas l'idée d'apprendre qu'elle n'existait plus, et j'y pensais sans cesse.

« Assis à cette place, je contemplais, comme aujourd'hui, l'immense étendue de la mer : que mes impressions étaient différentes! Maintenant, désabusé des illusions de la jeunesse, je n'ai plus d'espoir, plus d'avenir, j'attends

la mort avec tranquillité. Je me souviens, qu'alors les yeux fixés sur une voile lointaine, comme celle que tu aperçois à l'horizon, j'étais dans toute la fièvre de l'attente. Elle devait venir vers moi, c'était elle, j'en étais certain, et lorsque le vaisseau changeait de route, ou qu'en approchant je reconnaissais une petite barque de pêcheur, je retombais anéanti.

« J'appris indirectement la mort de M. de*** tué dans une partie de chasse. Tu venais de naître, Edmond. Malgré ce nouveau lien qui m'attachait à ta mère, ma raison s'égara, je crois, et j'eus l'indignité de la rendre responsable de mes erreurs, de mes chagrins. Avec quelle douceur elle supporta ma dureté! elle ne me la reprocha jamais.

« Un jour ta nourrice me raconta que, depuis quelques mois, une dame jeune, extrêmement maigre, et qui paraissait très malade, se trouvait régulièrement sur le rivage, à l'ins-

tant où tu allais y jouer avec les enfants des environs. Elle était accompagnée d'un homme de son âge à peu près. Ils parlaient rarement. Dès que l'étrangère t'apercevait, elle se précipitait vers toi, te prenait dans ses bras, te couvrait de caresses.

« — Comme il lui ressemble, s'écriait-elle. « Regardez, regardez, Jules, c'est lui, c'est « lui-même. »

« Ce récit piqua ma curiosité; je voulus m'assurer de la vérité du fait, et dès le lendemain, je vins ici avec toi. Elle était à cette même place. Elle baissa son voile et cacha sa tête dans le sein de son compagnon. Je m'approchai, elle se leva, elle essaya de marcher, me tendit la main, du moins je crus le voir, et s'évanouit.

« — Monsieur, me dit le jeune homme, au « nom de l'honneur, retirez-vous; votre vue « la tuerait!... »

« J'allais braver sa défense, j'allais prodiguer des soins à cette infortunée, et chercher à la connaître. Accoutumé à voir partout Nathalie, je ne doutai pas que ce ne fut elle; lorsque des domestiques qu'il avait appelé, la transportèrent dans une voiture, qui partit aussitôt. Je m'élançai après elle; je l'appelai inutilement. Je courus chez moi, je montai à cheval, et je parcourus infructueusement les environs.

« Les renseignements que je recueillis, étaient trop vagues pour me diriger. Un paysan l'avait vu passer; un autre avait aperçu son équipage d'un côté tout opposé. Je revins au château découragé, abattu, et plus désolé que jamais.

« Plusieurs jours s'écoulèrent; en vain je me rendis vingt fois au bord de la mer, je n'entendis plus parler d'elle.

« Un mois après, j'étais seul dans mon cabi-

net, lorsqu'on m'annonça le vicomte Jules de Nermond. Je ne le connaissais nullement, je cherchais à deviner le but de sa visite, il se présenta lui-même. Jamais je ne rendrai ce que sa vue me fit éprouver, c'était le même homme qui l'avait soustraite à mes recherches.

« — Monsieur, me dit-il, je vous apporte les « dernières volontés d'une amie qui fut bien « chère!...

« — Son nom ! m'écriai-je, son nom ! »

« Je n'entendis que Nathalie, ce qu'il ajouta ensuite fut perdu pour moi, je ne m'explique pas encore comment j'ai supporté ce moment là. Jules me soutint, il fit mieux que me consoler, il pleura avec moi, et enfin me décida à ouvrir l'adieu déchirant dont il était chargé de sa part. »

« Je vais mourir, Arthur, je vais mourir; « et ce n'est pas vous qui me fermerez les yeux.

« Vous à qui toutes mes pensées appartien-
« nent. Vous par qui je meurs, parce que je
« n'ai pu vivre pour vous. Lorsque vous lirez
« ces lignes, il ne restera plus rien de moi,
« qu'une froide dépouille; mais cette âme brû-
« lante, à qui vous avez révélé toute la puis-
« sance de son exaltation, vous environnera et
« recueillera vos larmes. Peu de minutes sans
« doute me séparent de cet instant que j'ai
« tant désiré, que j'ai appelé de tous mes
« vœux, néanmoins il m'inspire une terreur
« invincible. Il me semble que ce passage du
« temps à l'éternité, va m'éloigner de vous à
« jamais, que votre souvenir ne me suivra pas,
« et cette idée déchire mon cœur. Je veux
« m'occuper de vous jusqu'à la fin, je tiendrai
« la plume tant que cela me sera possible. Il
« faut que vous puissiez dire, que Nathalie
« vous a donné sa dernière action, sa dernière
« pensée.

« Je sais que vous m'avez aimée, Arthur, « ce moment si vite écoulé, qui renferma pour « moi un siècle d'existence, est ma consola-« tion, mon soutien sur le bord de ma tombe. « J'ai tant souffert! Oh! mon ami, que j'ai « souffert! Que de jours passés dans les pleurs! « Que de nuits sans sommeil! Quels combats! « Quel désespoir! Et enfin quelle faiblesse! Je « suis venue mourir près de vous. J'ai cherché « à vous voir. J'ai perdu toute raison. Je n'ai « plus que vous au monde, et bientôt il ne me « restera plus rien... qu'un cercueil et un juge « sévère.

« Il doit me pardonner cependant. N'est-ce « pas lui qui m'a donné cette ardeur délirante « qui m'a conduite sur le lit de mort? N'a-t-il « pas vu mes efforts pour y résister? N'a-t-il « pas compté mes soupirs, et ne m'en a-t-il « pas punie ici-bas par des tortures que seule « je puis concevoir?

« Je vous ai quitté à Grenoble, et peu de
« temps après, je perdis mon mari. J'appris à
« cette époque que vous étiez marié. Oh ! Ar-
« thur !... cette nouvelle acheva de délabrer
« ma santé. J'avais cru à votre éternelle cons-
« tance. Vous me l'aviez jurée !... On me força
« à partir pour Paris. Je me laissai mener hors
« d'état de savoir où l'on me conduisait, avec
« la seule pensée que je me rapprochais de
« vous, et c'est le désir de vous revoir qui me
« procura le courage trompeur de me trans-
« porter ici. J'y rencontrai Jules, cet ami dé-
« voué, à qui je dois les seuls moments de
« calme que j'aie goûtés depuis notre sépara-
« tion. Il m'accompagna dans ma solitude, il
« chercha à me donner quelques consolations.
« Bientôt il jugea qu'elles étaient inutiles. Af-
« famée de vous apercevoir, je me traînais
« sur le rivage, je savais que vous y alliez sou-
« vent.

« Un jour, mon compagnon fidèle voulut me
« faire rétrograder ; je ne l'écoutai point et
« je retrouvai de la force pour voler aux lieux
« où vous étiez sans doute... Je n'aperçus qu'un
« enfant. Sa ressemblance avec vous, me le
« fit reconnaître. Je m'élançai vers lui, je le
« pressai sur mon sein dans un transport fré-
« nétique, et presqu'aussitôt je le repoussai.

« C'est le fils d'une autre, m'écriai-je, et j'ai
« pu l'embrasser !

« D'une autre ! Arthur ; sentez-vous tout ce
« que ce mot avait d'amer pour moi !

« Bientôt ses traits délicats me touchèrent
« de nouveau, je le rappelai, je le couvris de
« baisers, je l'aimai involontairement, il me
« devint nécessaire, je le nommai mon fils. Et
« ne l'est-il pas puisqu'il est à toi ? Oh ! mon
« Arthur, nos âmes ne sont-elles pas unies à
« jamais ? et si une femme plus heureuse, a le
« droit de te nommer son époux, si elle t'a rendu

« père, ne suis-je pas l'amante de ton choix?

« Un matin, plus languissante qu'à l'ordi-« naire, et malgré les supplications du vicomte « de Nermond, je me rendis au bord de la mer. « Je gravis péniblement le tertre, j'arrive aux « ruines, et de là, je reconnais mon bien-ai-« mé, non plus beau, gracieux, plein d'élé-« gance, mais pâle, défait, et si changé, que « mes yeux se remplirent de larmes. Cependant « je le voyais! Toute mon âme passa dans mes « regards. Trop malade pour soutenir cette « émotion, je tombai sans connaissance; on « m'emporta. En revenant à moi, j'étais cou-« chée. Je cherchai la vision céleste, elle avait « disparu.

« Depuis ce temps, je ne me suis pas re-« levée. Recevez, Arthur, mes volontés sa-« crées, soyez-en l'exécuteur. Je n'ai pas d'hé-« ritiers directs, je partage ma fortune entre « Edmond et Jules. Je demande qu'on m'ense-

« velisse dans l'ancien cimetière des moines, à
« l'endroit où je vous perdis de vue, sans fas-
« tes, sans ornements, quelques fleurs et vos
« regrets, voilà tout ce que je sollicite. Lors-
« que votre fils sera en âge de vous compren-
« dre, vous lui parlerez de moi, si vous ne
« m'avez pas oubliée. Vous lui direz, en lui
« montrant le monument qui recouvrira ma
« cendre.

« C'est là que conduisent les passions! »

« Adieu, mon unique amour, je ne puis
« plus me soutenir, j'approche du terme fatal,
« adieu, mon Arthur. Puissent toutes les bé-
« nédictions du ciel descendre sur toi! Puisse
« ma portion de bonheur dont je n'ai pas
« joui, être ajoutée à la tienne! Conserve mon
« image, viens visiter ma froide demeure, et
« si jamais la douleur t'accable, confie-moi tes
« peines, je t'entendrai, car tout ce qu'il y a
« d'immortel en moi sera toujours à tes côtés.

« Adieu, pour ne jamais te revoir! Je n'ai plus
« d'espérance que dans ton souvenir! Oh! si
« une seule fois encore je pouvais..... Non,
« non, tout est fini, adieu. L'éternité est entre
« nous!... Sois heureux..... »

Le vieillard en terminant cette lettre essuya une larme avec le revers de sa main. Il garda longtemps le silence, puis il reprit :

« Lorsque j'eus achevé ce que je viens de te lire, une espèce de vertige s'empara de moi. Je m'échappai des bras de monsieur de Nermond et je courus comme un insensé, en répétant que j'allais chercher Nathalie. On m'arrêta. Une fièvre violente et le délire furent la suite de cet emportement. Ta mère, ton angélique mère ne me quitta pas une minute, aucune plainte ne lui échappa; lorsque je la maudissais, elle ne se vengeait que par des soins plus tendres. Enfin, au bout de dix-huit mois de

souffrances, je me rétablis. Ma tête seule n'était pas remise; livré à une sombre mélancolie, je passai ma vie à cette place et je n'y supportais que Jules. Cet ami incomparable reporta sur moi l'affection qu'il avait eue pour elle. Il me consacra le reste de son existence, et c'est à lui que tu dois ton éducation.

« Peu à peu ses raisonnements me calmèrent; il me parla insensiblement moins de Madame de ***, et davantage de ma femme. J'appris avec étonnement tout ce qu'elle avait fait pour moi, je ne l'en croyais pas susceptible; mon cœur en fut touché, je ne l'évitai plus, je la cherchai bientôt, enfin elle me devint indispensable, et sans perdre le souvenir de Nathalie, je l'aimai sincèrement.

« Depuis cette époque mon âme ne fut plus troublée, et, je suis obligé de l'avouer, je jouis du bonheur. Je ne manquai pas cependant un seul jour une visite aux ruines. Je le devais à

Madame de *** ; n'avais-je pas causé ses infortunes et sa mort prématurée?

« C'est là, mon fils, ce que j'ai promis. Tu vois que les passions font plus de victimes qu'elles ne causent de joie. Renonces à ta folie, celle que tu aimes est loin de celle qui est-là ; et cependant, je te le répète, le caractère de ta mère m'a rendu plus heureux que les brillantes qualités et l'imagination si vive de Madame de ***. Ne t'engages pas aussi jeune ; voyages, et quand tu reviendras, l'expérience te convaincra. Sois homme, saches te vaincre ; ton vieux père sera orgueilleux de ton courage et il te bénira. »

Le vieillard prit la main d'Emond, la pressa sur son cœur et voulut parler :

« — Non, s'écria le jeune homme, recevez ici mon serment ; je ne ferai que ce que vous m'ordonnerez de faire ! »

Arthur leva les yeux au ciel et les reporta sur la tombe :

« Oh ! Nathalie, murmura-t-il, je te remercie ! »

AU MARQUIS DE SAINT-MARS.

III

Le Panier de Cerises.

I

J'étais sorti pour me promener, je laissais flotter les rênes sur le cou de mon cheval, et je m'abandonnais à la rêverie que m'inspiraient les sites dont j'étais environné. Je reportais mes regards vers ma patrie, je songeais à ma mère, dont les vœux sans doute m'avaient suivi au milieu des périls : je songeais à *elle*, que j'avais quittée pour cette guerre lointaine, et mes

yeux se remplissaient de larmes. Rien n'était plus sauvage que les lieux où je me trouvais, rien ne parlait davantage à la mélancolie. De hautes montagnes, un ravin coupé par des rochers, un torrent invisible, dont le bruit se faisait entendre, c'était un paysage pour Salvator, il y eût placé des brigands, et sans doute plus d'un crime y avait été commis.

Dans un détour de la route, j'aperçus une croix, et auprès d'elle deux gracieuses figures d'enfant. Ils étaient assis, un panier de cerises entre eux deux, et ils semblaient se quereller doucement. Je m'arrêtai.

J'ai toujours aimé l'enfance, j'ai toujours envié cet âge ; je considérais ces visages calmes et innocents avec le même sentiment qu'inspire le portrait d'une personne qu'on a beaucoup aimée et qui n'est plus. Ils parlaient de leurs fruits.

« — Je sens les bellos, disait le plus grand, c'est moi qui les ai cueillies, elles sont à moi.

— Oui, mais tu m'as promis de partager, c'est pour cela que j'ai apporté la corbeille jusqu'ici. »

Ils m'entendirent, et ma présence les mit d'accord. Ils accoururent vers moi; les boutons de mon uniforme qui brillaient au soleil attirèrent leurs regards, ils les admiraient avec curiosité, et par un mouvement spontané ils m'offrirent leurs cerises. Je tirai une pièce de monnaie de ma poche, j'allais la leur présenter lorsqu'en levant les yeux je distinguai une inscription sur la croix :

« Passant, priez pour l'âme d'une pauvre
« fille victime de l'amour et de la jalousie. »

Ces mots me firent supposer qu'il y avait une légende sur ce vallon solitaire, et je m'adressai aux jeunes garçons pour la connaître.

« — Je te donnerai cet argent, dis-je à l'un

d'eux, si tu veux me raconter l'histoire de ce meurtre. La sais-tu ?

— Oh ! oui, Monsieur, je la sais, et je vous la dirai tout de suite. »

En effet, il me récita, ce qu'il comprenait à peine lui-même, une aventure d'amour. La voilà, sinon telle que je l'entendis de sa bouche, du moins telle que je pus la saisir au milieu des digressions dont il l'a défigurée ; elle n'est point longue, elle ne paraîtra pas intéressante peut-être, cependant elle me toucha vivement.

« Il y avait quelques années qu'une fille du village voisin, belle comme la madone, disait le naïf historien, fut aimée par un jeune homme des montagnes, nommé Antonio ; elle ne tarda pas à l'aimer aussi, il la demanda en mariage. Les deux familles s'y opposèrent, et bientôt il ne resta plus d'espoir aux amants. Leur passion s'en accrut, de fréquents rendez-vous eu-

rent lieu. Il en arriva ce qui devait en arriver. Paquita fut entraînée, et un fils qu'elle mit secrètement au monde devint un lien de plus entre eux.

Un riche laboureur des environs la vit à une fête, fut touché de sa mélancolique beauté, et voulut en faire sa femme. Malgré ses prières et ses larmes, elle reçut l'ordre de l'accepter. Tout s'arrangea pour leur union, et on ne causa plus que de cela dans le pays. Antonio l'apprit ; jaloux jusqu'à la fureur, il résolut de rompre ce mariage, pour cela, il s'avisa d'un moyen qui ne peut être imaginé que par un Espagnol.

Paquita et ses parents revenaient avec le futur époux de parcourir leurs propriétés. Il lui donnait le bras, elle écoutait sans y répondre des paroles d'amour qu'une autre voix lui eut rendues si douces. Ses yeux baissés vers la terre, sa figure morne et décolorée la faisaient

ressembler moins à une fiancée qu'à une victime.

Tout-à-coup, à l'endroit même où j'étais, Antonio parut devant eux. Il s'approcha de son rival, la malheureuse trembla.

« Vous voulez épouser cette fille, s'écria-t-il, elle y a consenti. Eh bien ! sachez donc qu'elle s'est parjurée ; elle m'appartient. Je l'ai rendue mère, à présent prenez-la, je vous la cède, elle est déshonorée. »

En entendant ces mots, la pauvre infortunée se laissa tomber aux genoux de son père, dont les regards prononçaient déjà une malédiction. Ses frères se précipitèrent sur celui qui venait de révéler leur honte. Il tira son poignard, une mêlée générale s'en suivit, le sang coula ; pourtant le coupable, quoique blessé, trouva le moyen de s'échapper, depuis lors, on ne le revit jamais. Dans le tumulte de cette querelle, Paquita reçut un coup dont elle mourut sur-

le-champ. Qui le lui porta? fut-ce l'orgueil paternel, l'amour offensé ou la jalousie? on ne put le savoir. Elle fut enterrée sur le bord du chemin, et oubliée bien vite peut-être. Pauvre fleur coupée sur sa racine. »

— Et que devinrent ses parents? demandai-je au petit garçon.

— Sa mère succomba au chagrin, son père fut tué à l'armée.

— Et son fils?

— Son fils? le voilà.

Et il me montrait l'enfant assis sur la tombe de celle qui lui avait donné la vie.

C'était un contraste poignant.

Peu curieux d'entendre une histoire qu'il connaissait, il s'était hâté de reprendre le panier, et il profitait de l'absence de son compagnon pour choisir les fruits qui lui plaisaient. Je donnai la récompense que j'avais promise, et je m'éloignai. Lorsque j'eus fait

quelques pas, je m'arrêtai de nouveau. Les deux têtes brunes de mes jeunes amis étaient si rapprochées l'une de l'autre, que je ne pouvais les distinguer. Ils s'occupaient à cacher dans leurs vêtements l'argent que je leur avais remis, afin de dérober à leurs parents ce qu'ils regardaient comme un trésor. Ils avaient déjà oublié Paquita et sa triste histoire.

Heureuse insouciance! il n'en fut pas ainsi de moi. J'y pensai jusqu'à mon retour dans nos cantonnements. Ensuite le tumulte de la guerre la chassa de ma mémoire. Maintenant que me voilà vieux, je me la suis rappelée, je l'ai écrite, c'était un retour vers le passé. Il y a si loin de là à aujourd'hui. Entre ce souvenir et moi, il y en a tant d'autres! Au moins celui-là ne me présente aucuns regrets, et il est bien rare qu'il en soit ainsi quand il n'y a plus dans l'avenir d'espérance!

À LA MARQUISE DU VIGNON.

Un Mariage.

2

Un jour de l'hiver dernier, j'étais sorti de chez moi par une belle gelée, je marchais pour marcher, et préoccupé de pensées tristes, je portais mes pas au hasard. J'arrivai près de l'église de Saint-Louis-d'Antin. Il faisait frais, des pauvres étaient groupés sur les marches et causaient entre eux d'une cérémonie qu'ils attendaient avec impatience.

« — Ce sera une belle noce, disaient-ils; la mariée est riche, et le futur est un officier de haut grade. »

Conduit par la curiosité j'entrai, non dans le but de me distraire, un mariage m'a toujours inspiré de la mélancolie, mais pour voir des gens entourés des illusions de la vie, et deviner sur leurs visages quel serait leur avenir. L'église était déserte, quelques enfants aidaient le suisse à parer l'autel, leurs voix retentissaient sous la voûte. Je les regardai un instant, puis je cherchai une place commode pour ne rien perdre de ce qui allait se passer.

J'approchai de la chapelle de la Vierge, une femme y était à genoux dans une immobilité parfaite. Ses vêtements annonçaient l'opulence et le goût de la bonne compagnie. Un voile de blonde noire me cachait ses traits, qui me parurent d'une pâleur effrayante. Ses regards étincelaient d'un feu sombre, elle

tressaillait au moindre bruit, ensuite elle ne remuait pas plus que la statue de pierre qu'elle semblait invoquer.

Je m'assis auprès d'elle, sans m'en rendre compte je m'y intéressai. On voyait qu'il y avait dans cette âme un profond désespoir. Elle ne m'aperçut pas. Après avoir terminé les préparatifs, le bédeau se retira, nous restâmes seuls, et le plus grand silence régna dans le temple. Ma jeune compagne se laissa tomber sur ses talons, croisa ses mains sur sa poitrine, comme si elle eût voulu en comprimer les cris. Peu à peu sa respiration devint plus gênée, elle sanglota sans qu'une larme sortît de ses paupières, un nom voltigea sur ses lèvres, je m'approchai pour la soutenir, elle allait se trouver mal. Dès que je l'eus touchée, elle tourna brusquement la tête vers moi. Probablement ma physionomie exprimait

de la compassion, au lieu de me repousser, elle se jeta sur mon sein, en s'écriant :

« — Cachez-moi. »

De plus en plus intéressé, j'essayai de lui parler; je lui offris des soins, je lui adressai des questions, elle était calme en apparence, et ne me répondit pas. Une demi-heure se passa de la sorte. Enfin, onze heures sonnèrent, les portes s'ouvrirent, la foule se précipita dans la nef. Les voitures se pressèrent devant le perron, la hallebarde du suisse annonça le curé, et en même temps le cortége nuptial se plaça dans le chœur.

La jeune fille était jolie et modeste. Quelque chose de naïf et de joyeux l'embellissait encore. Son mari, au contraire, malgré tous ses efforts, paraissait visiblement inquiet. Ses regards cherchaient à pénétrer derrière les piliers, il examinait chacun des assistants. Cette préoccupation me frappa, je songeai que

la malheureuse, qui était près de moi, pourrait en être l'objet. Je l'avais perdue de vue un instant pour m'occuper des arrivants, je cherchai à la retrouver, elle n'était plus dans la chapelle. Appuyée contre la colonne, elle dévorait du regard cet homme qui l'abandonnait sans doute; je la suivis. La messe commença.

De temps en temps l'infortunée se tordait les bras, et murmurait tout bas :

— Pitié, mon Dieu !

Tout-à-coup, pendant l'Évangile, elle me prit le bras.

« — N'est-ce pas, répéta-t-elle fort vite, n'est-ce pas que ce n'est pas vrai? Oh! réveillez-moi, je rêve, c'est un horrible cauchemar! réveillez-moi ou je n'y résisterai pas, je n'ai plus de forces. »

J'ouvrais la bouche pour la consoler, la sou-

tenir par des paroles de religion, lorsque les mariés s'approchèrent de l'autel.

« — Oh ! taisez-vous, taisez-vous, il va refuser, j'en suis sûre. »

Toute son âme passa dans ses yeux, elle écouta la demande du prêtre, elle écouta la réponse du jeune homme, comme un criminel sa sentence ; il hésita, parcourut encore l'enceinte, puis il prononça fermement :

« — Je le jure. »

Oh ! si vous eussiez vu la pauvre victime ! un tremblement général la saisit. Elle serait tombée si je ne l'eusse soutenue, et elle jeta un cri ! un cri qui retentit encore à mon oreille ! Il fit retourner vers elle tous les fidèles. Lui, il fit un pas de notre côté ; un homme âgé, son père, sans doute, le retint, il mordit sa lèvre de manière à en faire sortir du sang. Chacun s'empressait autour de la malade; comme cela est l'usage, il y avait

beaucoup de curieux et peu de gens vraiment utiles. Nous la transportâmes dans la sacristie, les secours de l'art lui furent prodigués, on appela un médecin. Elle ne reprit pas connaissance.

Rien n'indiquait ni son nom, ni son adresse, on ne savait où la conduire, lorsque la noce arriva pour signer le registre. A ce moment, elle se releva. Sa taille légère et gracieuse se dessina tout entière, ses cheveux détachés voltigeaient autour de sa figure, elle courut vers les époux. Chacun frémit quand elle les vit entrer. Sa main se porta en avant, elle la posa sur la poitrine de l'officier, aussi pâle qu'elle, et presque aussi agité. Ses yeux, fixes jusque-là, prirent une expression d'amour, de bonheur, de dévouement impossible à dépeindre; elle le retint comme cloué à l'endroit où il était debout.

« — Alfred ! dit-elle, pardon ! c'est la dernière fois ! »

Puis ses traits perdirent leur mobilité, et elle tomba de toute sa hauteur sur le pavé.

Je laisse à penser quelle fût l'agitation des deux familles. La jeune mariée pleurait, les conversations, à voix basse, se faisaient entendre ; on la consolait, et personne ne quittait du regard la pauvre femme, que quelques gens charitables soignaient. *Lui*, incapable de voir ni d'entendre, il s'était jeté dans les bras d'un ami. Cette scène était déchirante. La convenance m'obligea à me retirer ; mais je restai à la porte de l'église. Les parents 'de la fiancée en sortirent les premiers avec elle, ensuite Alfred et son père ; et enfin, un instant après, sa maîtresse, qu'on porta dans un des plus beaux hôtels de la rue de Provence.

Je voulus connaître la suite de cette aventure. Le nouveau ménage, après quelques se-

maines de froideur, se raccommoda et brilla dans les cercles les plus élégants. Quant à *elle,* on apprit qu'elle était complètement folle, et que son mari, après avoir fait prononcer une séparation juridique, l'avait enfermée dans une maison de santé. Pauvre femme ! je ne l'oublierai jamais !

A LA COMTESSE LOUISA O'HEGUERTY.

IV

La Chaumière du Pasteur.

— Oh! mon père, entendez-vous le bruit de la cascade, comme il est effrayant! elle roule des arbres que le vent a abattus. Hélas! une tempête se prépare. Allons-nous donc encore être environnés par les eaux?

— Ayez confiance en Dieu, ma fille, il ne permettra pas que deux fois la pauvre cabane du pasteur soit attaquée par l'orage, il nous

préservera ; je mets toute mon espérance en lui.

— Il me semble que lady Grace n'est pas encore rentrée. Comment mistriss Fool peut-elle la laisser au bord du torrent par un temps semblable. Restez seul un instant, mon père, je vais la chercher. Hélas ! l'insensée ne s'aperçoit pas des ravages de l'ouragan.

La jeune fille ouvrit la porte.

— Oh ! comme les vapeurs s'abaissent, on n'aperçoit plus le lac, et cependant on entend le mouvement de ses vagues. Mon père, mon père, ne sortez pas.

Au moment où Maria franchissait d'un saut léger l'espace qui la séparait du Giesbach, elle fut arrêtée dans sa course par un homme enveloppé d'un vaste manteau. Elle tressaillit.

— Ordener ! s'écria-t-elle avec l'accent de la joie.

— Me voilà, ma chère, j'ai pensé que cette

nuit vous pourriez avoir besoin de moi. Où est lady Grace?

— Toujours sous le berceau, j'allais la chercher; venez. Mais je l'aperçois. Infortunée! comme elle marche avec peine! rentrons, vous savez qu'elle n'aime pas qu'on trouble ses rêveries.

L'homme que Maria introduisit dans la chaumière présentait l'idéal de la beauté. Sa taille élevée et bien prise était pleine de souplesse; ses traits offraient la régularité la plus parfaite, l'expression en était triste, même sévère; mais lorsque son sourire animait sa noble figure, il était irrésistible; ses charmants cheveux noirs ornaient son front bruni par le soleil. Son costume était celui d'un chasseur des Alpes, un beau chien de montagne le suivait, et à son entrée dans l'appartement il s'installa près de la fenêtre comme un habitué de la maison.

— Soyez le bien-venu, mon cher Ordener,

dit le vieux ministre, vous venez encore nous apporter vos généreux secours, j'aime à croire que nous n'en aurons pas besoin.

— Je l'espère, monsieur Sarner; mais les éclairs deviennent bien forts et le tonnerre commence à se faire entendre. Cette nuit ressemble à celle où je fus assez heureux pour vous sauver la vie.

— Voici lady Grace, interrompit vivement Maria.

Et elle courut au devant d'une femme dans la fleur de la jeunesse et de la beauté, cependant son regard fixe annonçait qu'elle avait perdu la raison, elle ressemblait à une magnifique statue de marbre, elle était si touchante et si malheureuse qu'elle arrachait des larmes.

— Pourquoi rentrer si tard, lady Grace? pourquoi rester ainsi exposée aux accidents qui arrivent sans cesse dans ces contrées?

— Elle ne reçut pas de réponse, la malade

avait toute son âme dans ses yeux, ils étaient fixés sur Ordener, et semblaient demander une marque de souvenir. Il s'approcha d'elle, lui prit la main et lui fit de tendres reproches sur son imprudence.

— J'ai vu ma mère, dit-elle en souriant, elle était près de moi, elle m'a promis aussi que je la rejoindrais bientôt, que je reverrais le séjour de mon enfance, j'en ai oublié le nom, je ne sais pas s'il en a un, il est cependant si beau! Vous ne me quitterez pas, vous, n'est-ce pas, vous viendrez voir ma mère?

— Il n'y a pas d'espoir, s'écria le chasseur en se tournant vers la gouvernante, qu'a dit le médecin?

— Il est assez rassurant, une forte crise peut, dit-il, lui rendre sa tête, je la crains et la désire.

Elle voulut entraîner son élève.

— Non! non, je reste ici, je suis bien près

de lui et d'elle aussi. Comme son costume est joli ! qu'elle est fraîche ! quelles belles tresses blondes ! et son chapeau de fleurs ! Elle rit, oh ! qu'elle est heureuse de rire, je ne ris plus depuis que j'ai vu son sang, depuis que mes habits en sont tachés ! du sang ! du sang ! le voilà.... c'est celui de ma mère.

Elle resta immobile, ses traits se contractèrent, et son expression égarée indiquait seule qu'elle vécût encore.

L'orage était alors dans toute sa force, un éclair terrible illumina la chambre, et la foudre tombant avec un fracas épouvantable, frappa un des pins les plus élevés. On l'entendit rouler dans la cataracte, il fit longtemps retentir les échos du bruit de sa chute, enfin il arriva au lac et se perdit dans les eaux.

A ce coup imprévu, la jeune Anglaise était tombée sans connaissance dans les bras d'Ordener. Le pasteur et sa fille étaient prosternés.

Mistriss Fool restait anéantie. Revenus à eux ils prodiguèrent leurs soins à Grace, qui fut plusieurs heures évanouie, enfin, à force d'attentions ils la rendirent à elle-même.

— Où suis-je? dit la malade, quelle est cette jeune fille? ah! ma bonne, où est ma ma mère, il y a bien longtemps que je ne l'ai vue? je me souviens, hélas! je l'ai perdue! depuis ce temps ma pauvre tête a été bien dérangée. Où m'avez-vous conduite? quel est le bruit que j'entends? Cet homme! je le connais, je le connais depuis longtemps, je l'ai vu dans cet autre monde d'où je viens. Répondez, parlez-moi.

Brigitte versait des larmes de joie, elle baisait les mains de sa maîtresse, elle ne pouvait prononcer un mot. Maria s'avança.

— Milady, vous êtes en Suisse, ce bruit qui vous inquiète est celui du Giesbach, près du-

quel est située notre chaumière. Mon père et moi sommes heureux de vous y recevoir.

— Merci, gentille enfant, votre douce voix m'est familière, votre nom m'est inconnu ; il n'y en a qu'un seul dont je me souvienne, c'est Ordener, il me semble qu'il est dans mon cœur avec celui de ma bien aimée mère. Savez-vous que j'ai vu cette mère chérie, victime de la maladresse d'un garde-chasse, tomber dans mes bras percée d'un coup mortel. C'était mon seul soutien sur la terre, comment voulez-vous que j'eusse pu résister ?

— Reposez-vous, milady, reposez-vous, nous allons vous laisser libre, avec quel plaisir, maintenant que vous me comprenez, je vous répéte : à demain.

Elle entra timidement dans la pièce commune, et ouvrit une porte cachée par une antique couverture.

— Voilà votre chambre, Ordener, ne vous

abandonnez pas à vos tristes idées, je pense que vous me laisserez Brave pour gardien.

Le chasseur prit sans lui répondre la lumière qu'elle lui présentait. Au moment où il vit retomber la tapisserie, il se retourna, sembla se souvenir qu'elle était près de lui, et d'un geste de la main il lui dit adieu.

La jeune fille s'était installée sur une chaise. C'était son modeste lit qu'elle avait donné à l'étranger. Elle réfléchit un instant sur les événements de la journée, remercia Dieu d'avoir épargné son père, et s'endormit heureuse de l'idée qu'Ordener sommeillait dans ce lieu, où tant de fois elle avait songé à lui.

Au lever de l'aurore, elle fut réveillée par le bruit qu'il fit en entrant.

— Déjà levée, Maria? à peine fait-il jour!

Elle rougit en pensant qu'elle allait faire un mensonge.

— J'ai affaire, je dois aller à Brientz. Mais

vous, déjà prêt à partir; vous retournez dans vos glaciers. Lady Grace vous demandera, que lui dirai-je?

—Dites-lui qu'il faut que je la fuye, que je dois habiter les rochers sauvages, les pics inaccessibles, et ce n'était pas l'héritage qui lui a été promis. Au revoir.

Elle le suivit jusqu'au pont jeté sur la cascade, là ils se séparèrent, elle l'entrevit longtemps entre les arbres, et lorsqu'elle ne l'aperçut plus, elle entendit encore les aboiements joyeux de Brave, qui semblait remercier son maître de lui avoir rendu la liberté.

Après avoir vu son père, elle passa chez la malade, dont la première question fut pour Ordener.

—Il est parti, il reviendra dans quelques jours, ce fut toute sa réponse.

Grace n'eut pas l'air de l'avoir comprise, mais chaque matin elle allait s'asseoir à sa

place favorite, de là on découvrait Brientz et son lac, et les côteaux qui l'entourent ; elle chantait avec Maria, elle voulait apprendre la langue du pays et ces charmantes romancee suisses qui font tant de plaisir dans les Alpes. Maria élevée avec soin par son père, parlait assez bien l'anglais, et dans ses entretiens cherchait à se perfectionner. Puis elles se demandaient mutuellement :

« Est-ce aujourd'hui qu'il arrivera ? »

Enfin il parut au haut de la montagne, il descendait lentement, son chien était déjà près des jeunes filles et les caressait.

Il resta une semaine à la chaumière, y revint plusieurs fois, et à chaque voyage il aima lady Grace d'un amour plus profond. Ses facultés étaient revenues, ils faisaient ensemble de longues promenades dans les environs. Depuis plusieurs mois ils se voyaient, et cet amour n'était un mystère pour personne.

Maria n'était pas de leurs excursions, son père semblait être l'unique objet de sa pensée ; cependant elle changeait à vue d'œil, sa gaîté naguères si vive s'était évanouie. Bonne pour tout le monde, elle s'était attachée tendrement à la belle étrangère, il n'y avait pas d'heure où elle ne lui procurât quelque surprise, où elle ne la comblât de nouvelles prévenances.

Ordener était parti depuis plusieurs jours et ne revenait pas. Grace était inquiète, et le disait à chaque instant; Maria souffrait en silence. Enfin, le tempérament épuisé de son amie ne put soutenir cette incertitude, elle succomba, et en peu de moments la maladie fit d'effrayants progrès, bientôt sa vie et sa raison furent de nouveau en danger. La jeune Suisse était désespérée. Après une nuit déchirante, elle entra tout-à-coup dans la chambre de son père.

— Ne soyez pas tourmenté, lui dit-elle, je pars, je serai ici après-demain.

Et sans attendre la réponse, elle s'élança hors de la cabane.

Elle gravit péniblement la montagne ; arrivée au sommet, elle cherche vainement une route, il fallait la frayer, l'amitié, le désir de soulager un être souffrant lui donnèrent du courage. Elle descendlt à travers mille dangers, et après une marche, lorsqu'elle se trouva dans la vallée près de Meringen et du Reichembach, là elle demanda à un pâtre le chemin du Finster-Horn. Elle savait que là se trouverait le chasseur intrépide.

— Vous allez au Finster-Horn, jeune fille. Voyez-vous ces pics élevés qui bornent l'horizon? distinguez-vous les cimes couvertes de glaces de la Jung-Frau? eh bien, c'est là que vous devez aller; en aurez-vous la force?

— Si loin ! n'importe, Dieu m'aidera, c'est une bonne action.

Elle remercia le berger, et commença à monter le Sheideck.

On était alors à la fin de septembre, époque à laquelle les orages sont les plus fréquents et les plus dangereux en Suisse. Elle rencontra au quart de sa course un homme qui reconduisait un mulet. Il reconnut à son costume qu'elle était de Brientz. Les chanteuses de cette petite ville sont les plus renommées de l'Helvétie, il la pria de lui apprendre une romance de son pays, et lui offrit pour récompense de la prendre sur sa monture. Elle accepta, et son conducteur la déposa saine et sauve au Grindelwald.

Les derniers rayons de l'astre du jour éclairaient encore les pointes de la Jung-Frau. Ces neiges éternelles ressemblaient à une mine de rubis. Éblouie, Maria s'arrêta un instant pour

contempler cette scène sublime d'un coucher du soleil dans les Alpes. Les châlets qui l'environnaient se remplissaient de bestiaux, les bergers les rappelaient avec les mélodieuses cornes dont ils tirent des sons ravissants. Les voix touchantes des villageoises s'unissaient à celles des jeunes garçons, tous célébraient de concert les beautés de leur magique patrie.

Bientôt le sujet de son voyage se représenta à l'imagination de la jeune pèlerine. Elle sollicita l'hospitalité dans la première maison du hameau. On la reçut sans lui demander où elle allait, sans chercher à connaître la fin de sa route. Le lendemain elle s'informa du chemin qu'elle devait prendre, on le lui indiqua.

Que de peine elle eut à gravir cette montagne presque inaccessible! Vers le soir elle croyait approcher du but, lorsqu'en levant les yeux elle aperçut, bien élevé au-dessus d'elle, sur un pic isolé, un homme qu'elle pouvait à peine

distinguer. Elle crut néanmoins reconnaître celui qu'elle cherchait. Elle touchait presque au terme, lorsqu'un bruit effroyable la fixa à sa place; elle se retourna spontanément et jouit du spectacle si terrible et si majestueux de la chute d'une avalanche. Elle tombait dans les gouffres immenses qui entourent le Jung-Frau; et il se passa longtemps avant que Maria put se remettre de son effroi.

Ordener était debout, suspendu presque sur l'abîme, appuyé sur son fusil; Brave était à ses pieds. La jeune fille, en reconnaissant sa position dangereuse, poussa un cri de terreur qui amena le chien près d'elle; son maître le suivit et déjà s'informait du sujet d'une visite si extraordinaire. Maria se soutenait à peine.

«—Lady Grace est à la mort! votre présence seule peut la sauver. Adieu, consolez mon père pour moi, je ne saurais aller plus loin.»

Le chasseur la chargea sur ses épaules robus-

tes et la descendit à moitié évanouie jusqu'au glacier Rose. Il la déposait de temps en temps sur le gazon pour reprendre haleine elle ne s'y opposait pas, elle était accablée par la fatigue. Une heure de repos au Grindelwald lui rendit un peu de forces.

« — Allez et hâtez-vous ! dit-elle à Ordener, il y va de sa vie. Je ne pourrais vous suivre, laissez-moi ici, j'arriverai bien seule. »

Malgré son impatience et ses prières, il ne la quitta pas, et tous les deux se trouvaient le lendemain soir au Giesbach.

Le vieux pasteur pleurait déjà sa fille chérie, en la revoyant il ne put la gronder de son héroïsme, il était tout à la joie de l'embrasser. Dans ce moment mistriss Fool entra.

« — Comment va-t-elle, lui dirent-ils tous à la fois ?

— Mal ! son moral est attaqué ; son âme a été mise à de trop vives épreuves depuis deux

ans. Ordener, ajouta-t-elle, je dois vous parler avec franchise : lady Grace vous aime, et cet amour est la cause de ses souffrances. Elle est née avec une tête ardente, l'imagination la plus exaltée et le cœur le plus profondément sensible qui fut jamais. Elle y joint une complexion faible et délicate. En voilà plus qu'il n'en faut pour être malheureuse. Vous savez tous quel premier chagrin l'accabla : je l'amenais ici parce que je m'imaginais que ce voyage la rétablirait, elle y a trouvé de nouvelles douleurs. Si vous ne la sauvez, Ordener, elle est à jamais perdue. »

Pendant ce temps, le chasseur était resté la tête cachée dans ses mains. Il se leva :

« — Maria, dit-il, c'est à vous que je veux répondre, suivez-moi... »

Ils sortirent ensemble. Le ciel était pur, la lune brillait et éclairait la cascade comme une

nappe d'argent. Ils s'assirent près l'un de l'autre.

« — Maria, je suis Anglais, je suis né dans une classe distinguée. Je fus riche, je fus aimé; j'ai été trompé par les hommes, trahi par les femmes. Accablé de malheurs, j'ai quitté ma patrie et mon nom pour venir m'ensevelir dans les Alpes. Depuis deux ans je vivais de ma chasse, j'habitais un antre; depuis deux ans je n'avais vu d'autres êtres que les chamois, les aigles des montagnes et des bois, lorsque le hasard me conduisit près de vous. Je fus assez heureux pour vous sauver. Votre innocence me toucha, je m'attachai à vous, à votre respectable père dont les vertus me réconciliaient presque avec le genre humain. Je me disais qu'en vous fréquentant, je ne me préparais pas de ces chagrins affreux qui m'ont réduit à fuir mes semblables. Je vous aimai comme une sœur. Votre naïve gaîté, la con-

versation du pasteur ramenaient le calme dans mon âme. Lady Grace est venue, elle a tout détruit. Cette langue maternelle, cette langue chérie, dans une si jolie bouche, commença l'enchantement, son infortune l'acheva. Je l'adorai folle, je l'adorai lorsque la raison lui fut rendue, et je ne m'en aperçus que lorsqu'il ne fut plus temps d'y remédier. Je devinai son penchant pour moi, et résolu à ne pas le nourrir, je m'échappai. Vous êtes venue me me chercher ; maintenant ma vie est un mystère qu'il ne m'est pas permis de dévoiler, la seule chose que je puisse vous dire, qu'il faut que vous sachiez, c'est : c'est..... que je ne suis plus libre..... je suis marié !.....»

Maria serait tombée s'il ne l'eût soutenue.

« — Oui, reprit-il, je suis marié. Il m'est défendu de penser au bonheur, si ma passion pour Grace est au comble, l'honneur m'ordonne d'y renoncer; mais je ne lui donnerai

pas le coup de la mort en lui avouant la triste vérité. Que ce soit vous, Maria, qui remplissiez cette tâche douloureuse ; une femme sait toujours adoucir ce qu'elle dit de pénible. Cachez lui que je suis près d'elle, je ne dois plus la revoir. Oh ! mon amie, si vous pouviez lire dans mon cœur, si vous pouviez vous faire une idée des tourments qui le déchirent, s'il m'était permis de soulever le mystère qui m'entoure !.. Non, non!... Oh ! Maria ! les nuages s'amoncèlent, la lune se cache, demain ne se passera pas sans un orage, alors je jouirai du deuil de la nature, de son bouleversement : il me semble que sa tranquillité est une injure. Je ne veux plus vous retenir, allez, dissimulez jusqu'au matin ma position à mistriss Fool, elle pourrait ne pas être maîtresse d'elle-même. Pauvre enfant, reposez-vous, vous devez en avoir bien besoin.»

En entrant dans la chaumière, elle recon-

duisit son vieux père à sa chambre, et sans chercher à voir la malade, elle se jeta sur son lit et dormit quelques heures. De bonne heure elle trouva Brigite qui l'attendait :

« — Hé bien ! lui dit-elle, je me suis échappée un instant, elle dort ; je viens savoir la réponse ?

— Je n'ai que deux mots à vous dire, ils renferment toute leur destinée : il est marié ! »

On entendit du bruit dans la chambre de lady Grace, elles y volèrent et la trouvèrent sans connaissance sur le parquet. On la porta dans son lit, et un enfant qui venait quelquefois à la chaumière, fut dépêché à Brientz pour avoir un médecin. Il ne se fit pas attendre ; elle avait repris connaissance, mais ne parlait pas. Dès qu'il l'eût vue, il déclara qu'elle n'avait plus que quelques heures à vivre. Ordener était présent, il ne versa pas une larme. Muet comme son amante, il tenait sa main, ils se

regardaient, leurs cœurs s'entendaient et tout ce qui les entourait n'était plus rien pour eux.

Le pasteur entra; il exhorta la malade à songer à son salut, lui parla beaucoup de la bonté de Dieu qui pardonne, et lui donna sa bénédiction qu'elle reçut religieusement. Maria était assise dans un coin, Grace lui fit signe d'approcher : elle prit les ciseaux qui pendaient après une chaîne d'argent à la ceinture de la villageoise, et dénouant ses longs cheveux blonds, montra qu'elle voulait qu'on les lui coupât. Maria hésitait, son amie joignit les mains et lui adressa un regard suppliant; le sacrifice fut fait. La mourante en détacha deux mèches, en donna une à sa gouvernante, l'autre à Maria, et remit le reste sur les genoux d'Ordener. Sa tête s'appuya insensiblement sur son épaule, on croyait qu'elle dormait. Les yeux fixés sur la pâle figure du chasseur, elle semblait ne plus appartenir à ce monde.

Tout-à-coup Grace se souleva, lui montra du doigt le ciel, et retomba avec un sourire de bonheur sur les lèvres. Maria s'aperçut la première qu'elle n'était plus; elle voulut entraîner Ordener. Il s'attacha à son corps et aucune force ne pût l'en arracher. La tempête qu'il avait prédite s'éleva : alors il déposa un long baiser sur la bouche de celle qui l'avait tant aimé, et après l'avoir longtemps considérée, il s'éloigna à grands pas.

Le tonnerre et les éclairs étaient dans toute leur horreur. Maria, retirée près de son père, entendait par intervalle des gémissements, elle se leva et ouvrit la porte. Quelle terreur la saisit lorsqu'elle aperçut Ordener se promenant avec la plus grande agitation.

« — Dieu! Dieu, si jamais tu exauças les vœux d'une de tes créatures, ne m'épargnes pas, lance ta foudre; pourquoi m'as tu créé? pour souffrir. Pour souffrir ici-bas tous les

tourments de l'enfer. Je porte malheur à tous ce qui m'aime ; je suis marqué de ta malédiction. Retire-moi de ce monde, tout puissant Seigneur, et puisque tu me défends d'attenter à ma vie, arrache-moi ce triste présent. »

Malgré la pluie qui tombait avec la plus grande violence, Maria s'était précipitée à genoux ; elle suppliait le ciel de ne pas écouter les désirs de l'insensé, de ne frapper qu'elle, d'épargner cet être qu'elle adorait et pour qui elle s'était dévouée. Les vœux de l'innocence furent entendus ; l'orage se détourna.

Elle s'approcha alors du chasseur. En la voyant, un mouvement convulsif renversa ses traits.

« — Maria, nous ne nous retrouverons plus que dans l'éternité ; je rentre dans ma solitude absolue, j'y attendrai la mort que je demande et que j'appelle. Pensez à votre ami malheureux, priez pour lui avec votre vieux père. Si

quelquefois un souvenir céleste m'apparaît, ce sera le vôtre, ce sera celui d'un ange qui est là-haut et qui me voit. Adieu! adieu Maria! adieu.... pour jamais! »

Il approcha, la serra sur son cœur avec une affection fraternelle, et s'éloigna sans se retourner.

Brave le suivait.

Il le renvoya.

« — Vas, lui dit-il, vas près de Maria, je ne veux plus être aimé de personne. »

Le chien se coucha au pied de celle à qui il était ainsi légué. Elle écouta longtemps le bruit des pas qui s'éloignaient, et lorsqu'elle ne les distingua plus, elle reprit machinalement le chemin de la maison en répétant :

« — Pour jamais! »

Plusieurs années après, mistriss Fool était retournée en Angleterre avec les gens de lady Grace, lorsqu'ils lui eurent rendu les derniers devoirs.

Fidèle à son premier amour, Maria avait refusé de se marier. Elle avait perdu son père, et habitait, seule avec Brave, la demeure du Giesbach.

Chaque jour elle visitait le tombeau de son amie, elle y avait gravé ces mots :

ELLE AIMA ET MOURUT.

et les fleurs de la saison couvraient ce simple monument.

Un soir elle entendit un bruit violent dans la cascade, elle crut que c'était un pin détaché de la roche par les années. Le chien aboya cependant d'une manière plaintive qui retentit jusqu'à son cœur.

Le lendemain des voyageurs lui apprirent que les pêcheurs avaient ramené le corps mutilé d'un homme tombé dans la cataracte; à ses habits on l'avait reconnu pour un chasseur de chamois.

Maria ne prononça pas une plainte; elle avait tant souffert, que ce dernier malheur ne l'abattit pas. Elle éprouva une joie mélancolique en découvrant que du moins son Ordener ne s'était pas suicidé. Le pont de bois était enfoncé; un manteau y restait attaché, elle le reconnut et s'en empara. Que de fois on l'aperçut immobile à cette place où tout ce qu'elle aimait dans le monde avait disparu, et avec quel frémissement elle se représentait ce beau visage, ces traits adorés défigurés par une mort affreuse! Alors elle priait, elle conjurait le ciel d'accorder miséricorde à celui qui, en la quittant, avait prononcé cet arrêt terrible :

« Pour jamais!....»

A M. DULEAU D'ALLEMANS.

V

La Tour de Mellusine.

Dans une de ces nuits d'été si délicieuses, sous le beau ciel de la France, un jeune chevalier enveloppé dans son large manteau, se promenait silencieusement au pied d'une tour élevée. Quelques cabanes éparses l'entouraient. Depuis un instant les dernières lumières étaient éteintes, la lune se levait, et l'impatience du jeune homme augmentait à chaque minute.

Enfin, une figure voilée se montra sur le sommet de la tour. Elle porta lentement ses pas jusqu'au bord du rempart, et après s'être inclinée comme pour s'assurer qu'elle était seule, elle commença une prière dans une langue inconnue.

L'étranger l'écoutait religieusement, et lorsqu'elle se fut retirée, il lui semblait qu'il l'entendait encore. En se retournant, il aperçut la joyeuse figure de son écuyer, qui le suivait depuis un instant sans qu'il s'en doutât.

—Eh bien ! Monseigneur, lui dit-il, le voilà donc découvert ce secret ; le but de ces excursions nocturnes est enfin connu, et c'est une intrigue d'amour qui retient Roger de Lusignan au moment où l'Europe le réclame, où un trône l'attend.

—Qu'as-tu dit, malheureux ? mon nom ! mon nom ! c'est un mystère ; qu'il ne t'arrive jamais de le prononcer, tu sais bien que je

ne suis plus de ce monde. Garde-toi de soupçonner l'ange que tu viens d'entrevoir. Elle ignore mon existence, je ne lui ai jamais parlé... D'ailleurs, ce ne peut être une mortelle!...

— Et qui pensez-vous donc que cela soit? Est-ce que ces mécréants Sarrasins vous auraient ensorcelé de leurs maudits contes? Croiriez-vous aux esprits follets, ou les légendes de votre aïeule Mellusine vous tourmenteraient-elles l'imagination? Ce serait une suggestion du diable, et un novice de l'ordre du Temple ne doit pas être sous son influence.

— Mauvais plaisant! écoutes, et tu me jugeras. En revenant, il y a un mois, de Lusignan, je passai par Berruges. Cette vieille tour frappa mes regards; les anciennes romances sur la fée qui l'habite me revinrent, elles excitèrent ma curiosité. Je questionnai le premier paysan venu. Quel fut mon étonnement, lors-

qu'avec toute la bonhomie de l'ignorance, il m'assura que mon aïeule la magicienne avait repris possession de son ancienne demeure, que depuis plusieurs nuits elle apparaissait sur le haut de la plate-forme, et qu'après avoir prononcé des paroles consacrées, elle s'évanouissait dans les airs. Il m'assura même que le vicomte de Châtellerault avait été témoin du prodige et s'était retiré avec crainte. Tu connais mon humeur aventureuse, tu sais comment nous avons été élevés par notre vieille nourrice Marguerite, et que ni mes campagnes en Asie, ni les infortunes de ma famille n'ont pu me guérir de l'amour du merveilleux. Te souviens-tu avec quel respect on nous entretenait de cette fondatrice de notre maison, de cette mystérieuse fée, qui, dit-on, vient pleurer et gémir à la porte du manoir, toutes les fois qu'un malheur nous menace, ou que le chef des Lusignan est près de mourir? Hélas! dans la

nuit qui vit périr mon père, les vassaux jurèrent qu'ils l'avaient entendue; jeune encore, je le crus comme eux, à présent je ne sais pas si j'en suis tout-à-fait désabusé. Tu conçois donc que le récit du pâtre m'intéressa vivement. Je voulus m'assurer de la vérité, je veillai ici plusieurs nuits; la première fois j'y fus conduit par la curiosité, depuis lors un charme secret m'y attira. Je suis tenté de l'attribuer au pouvoir surnaturel de celle que tu viens d'apercevoir.

— A merveille, Monseigneur! si je ne craignais de vous offenser, je vous dirais qu'il n'y a ici d'autre enchanteur que l'amour, et que les beaux yeux de la mystérieuse inconnue sont près de vous son seul talisman.

— Je le saurai demain, je veux pénétrer dans la tour, je veux en visiter l'intérieur, que les stupides paysans n'ont pas osé examiner. Je saurai à quoi m'en tenir, et si ce n'est qu'une

mortelle, de par le ciel ! c'est la plus belle des femmes ; mais j'entends les accords d'un luth, écoute, Olivier, elle va chanter, et tu me diras si une semblable voix n'est pas celle d'une fille des génies :

Accourez à ma voix, légers fils de la terre,
Ne venez présider à noirs enchantemens.
Voici venir menuit, et l'heure du mystère,
Pour chanter tendre amour votre sœur vous attend.

Oh ! comme est belle la nature,
Qui nous promet d'heureux instants,
Oyez rossignolets est ruisseau qui murmure,
Pour chanter tendre amour votre sœur vous attend.

Arrivez, hâtez-vous, voici bientôt l'aurore,
Et tant cruel hiver remplacera printemps,
Quittez myrthe fleuri, rose qui vient d'éclore,
Pour chanter tendre amour votre sœur vous attend.

L'inconnue se tut, et les deux auditeurs sans se parler, reprirent comme de concert le chemin du village.

Le lendemain Roger se promenait seul sur un des charmants coteaux qui avoisinent la Boivre. Fatigué de la chaleur, il s'endormit au bord d'une fontaine, au milieu d'un bois touffu. Au moment où il se réveilla, il aperçut à travers les arbres les plis flottants d'une robe blanche, il se leva pour la suivre, et malgré ses recherches il ne put la découvrir.

— C'est Mellusine, c'est elle ! elle veillait sur mon sommeil ; bienfaisante fée, quand pourrai-je te voir ?

Un sourire effleura les lèvres du beau Roger. Il y avait dans sa physionomie un mélange de malice, d'incrédulité et d'attendrissement qui ne pourrait être rendu. Il erra le reste du jour, attendant la nuit avec impatience. Enfin elle parut. Minuit sonnait lorsque, armé de sa bonne épée, une lanterne cachée sous son manteau, il arriva près de la tour. Il approcha avec émotion de la petite porte, quelque

chose lui disait que ce moment allait décider du sort de sa vie. Il éprouva de la difficulté à l'ouvrir, enfin elle céda à ses efforts, et il se trouva à l'entrée d'un grand vestibule. Les armes de sa famille étaient sur le faîte. Il les contempla longtemps, hésitant à aller plus loin. Une force irrésistible le poussa vers un escalier en face de lui. Il montait doucement, le bruit de ses pas retentissait sous les voûtes antiques et en troublait seul le silence. A la dernière marche, il fut fixé à sa place par les sons ravissants qui avaient tant de pouvoir sur son imagination. Une voix harmonieuse commença le même refrain, les mêmes couplets que la veille semblaient être répétés par les échos de cette demeure solitaire.

Lorsqu'il n'entendit plus rien, il osa pénétrer dans le premier appartement qu'il aperçut devant lui. Rien n'indiquait qu'il eût été habité depuis des siècles. De vieilles tapisse-

ries tombaient en lambeaux des murailles. Un lit sans couverture et à moitié rongé par la vétusté, était le seul meuble qui s'y trouvât.

« C'est de cette couche, pensa-t-il, que peut-être ma savante aïeule s'échappait furtivement pour aller préparer les charmes qui embellissaient la vie de son époux. Pauvre Mellusine ! elle fut mal récompensée de tant d'amour ! »

Il entra dans la pièce suivante. Les rayons argentés de la lune l'éclairaient entièrement et lui firent apercevoir une femme voilée et vêtue de blanc, assise près d'une table sur laquelle était appuyé son bras. Le premier mouvement du chevalier fut un effroi involontaire ; le second fut de joie, à l'idée qu'enfin il se trouvait près de l'enchanteresse qui l'occupait, et qu'il allait savoir si elle était réellement sa vénérable aïeule âgée de deux cents ans. Il s'approcha d'elle et déposa sans crainte la lu-

mière sur un siége, puis il resta debout, attendant que l'inconnue daignât l'interroger. Elle était immobile, son voile cachait son visage; mais il pouvait juger qu'aucuns mouvements ne l'agitaient. Après être resté un instant en suspens, il la toucha, elle ne parut pas le sentir. Etonné de cette inconcevable tranquillité, il lui adressa la parole en langue arabe. Elle lui fit de la main un signe d'impatience, et se levant avec noblesse, elle lui montra la taille la plus majestueuse. Sa longue robe, couverte de signes cabalistiques, se déploya autour d'elle; mais elle ne découvrit pas ses traits.

« — Roger de Lusignan, tu vois que je te connais (le jeune homme fit un geste de surprise), je sais quels sont les motifs qui t'amènent près de moi. Pourquoi troubler mes vieux jours? Cependant, comme tu portes le nom d'une famille qui m'est bien chère, je ne te pu-

nirai pas de ton audace. Avant de me quitter, reçois de moi un conseil salutaire et que tu dois suivre : si tu tiens à ta vie, à ton honneur, renonces au trône de Jérusalem, à cette couronne sans royaume, elle ne t'appartient pas. Herminie de Lusignan existe, elle possède la précieuse amulette qui ne doit appartenir qu'à l'héritier légitime de notre maison. Elle veut la donner avec son cœur au chevalier qui s'en montrera le plus digne. Essaie de la mériter, tu y as plus de droit qu'un autre, Adieu, quitte ces lieux, et ne tente jamais d'y pénétrer, ils sont sous ma puissance et je t'en interdis l'entrée. »

Elle marcha lentement vers la fenêtre donnant sur la plate-forme,

Roger sortant de l'anéantissement où l'avaient mis ses paroles, courut à elle et l'arrêta.

« — Écoutez-moi encore un instant, femme

inconcevable, cessez de vous jouer de ma crédulité. Vous n'êtes pas, vous ne pouvez être Mellusine; depuis longtemps la terre la couvre. Pourquoi employer des moyens étranges? n'est-ce pas assez pour me séduire de votre douce voix, de votre ravissante tournure? Montrez-moi vos traits, abjurez ce rôle dont je ne puis concevoir le but, et devenez mon amie, nous serons plus heureux, vous et moi. »

« — Je t'ai écouté avec patience, audacieux jeune homme, tu veux me connaître, eh bien! tu seras satisfait. Regarde, distingues-tu ce signe? »

La lumière échappa des mains tremblantes de Lusignan, il venait d'apercevoir une marque sur la main de la magicienne qu'on assurait depuis des siècles être un morceau d'écaille de serpent qu'elle revêtait dans ses enchantements.

« — Doutes-tu encore maintenant? continua-t-elle, va chercher à mériter la main de ta

cousine, que je puisse unir tout ce qui reste du sang de cette dynastie que j'ai fondée, et je serai contente. Je te le répète, ne reparais jamais ici, tu ne pourras plus approcher de moi. »

Confondu, anéanti, le chevalier vit la belle magicienne entrer sur l'esplanade. Il obéit à son ordre.

Olivier l'attendait en bas, il le questionna en vain, et ce ne fut que dans la journée suivante qu'il put obtenir le récit de sa visite à la Tour. Il plaisanta de nouveau son frère de lait, avec toute la gaîté de son caractère, et l'engagea à suivre l'avis de la fée et à chercher à obtenir l'amour d'Herminie.

Le soir, il lui fut impossible de l'empêcher d'aller à la place d'où il pensait l'apercevoir. Elle parut comme de coutume. Ce manège dura plusieurs semaines, et enfin, comme le dit le joyeux écuyer, le sire de Lusignan était

tout-à-fait *énamouré* d'une de ses ancêtres. Malgré toutes les représentations, Roger voulait retourner à la Tour. Il avait sans cesse devant les yeux cette taille divine, et se disait que cette voix sonore, si elle pouvait devenir plus tendre, serait irrésistible.

— Monseigneur, lui répétait Olivier, en le suivant une nuit au lieu du rendez-vous, pensez à ce que vous allez faire. Si cette respectable dame Mellusine se fâchait de votre passion, son pouvoir est, dites-vous, sans bornes, et on la représente très fidèle à la mémoire de son amant, qu'elle s'est cru obligée de retirer de ce monde afin d'y faire ses sorcelleries en sûreté de conscience. Si vous vous présentez encore devant elle, craignez son courroux, elle vous a prévenu qu'elle ne voulait plus vous voir. »

Le pauvre écuyer avait beau discourir, il parlait inutilement, et son maître était déjà à la

porte qu'il gesticulait encore sous l'arbre où ils s'arrêtaient ordinairement.

« Allons, pensa-t-il, il est fou, complètement fou, il faut que réellement cette femme soit sorcière. J'ai bien envie de me rendre à l'abbaye du Pin, peut-être les bon pères pourront-ils nous en délivrer. »

Pendant ce monologue, Roger était parvenu au but de ses désirs, il trouva encore plus de résistance dans les verroux que la première fois. Néanmoins il en triompha de nouveau, et le cœur plein d'impatience; il monta précipitamment l'escalier et vola dans la chambre où s'était passée son entrevue. Il la retrouva dans le même état. La solitaire y était de même; mais à son approche, elle s'avança vers lui.

— Encore! imprudent chevalier, il faut que vous comptiez infiniment sur mon indulgence. Rendez grâce à votre naissance, sans elle. .. . Enfin, que me voulez-vous? »

Roger ne pouvait que la regarder, et ne savait ce qu'il allait lui répondre; il n'avait pas eu d'autre idée, en bravant sa défense, que celle de la voir. Il restait immobile, elle reprit :

« —Que me voulez-vous, répéta-t-elle? pourquoi n'avez-vous pas été, comme je vous l'avais prescrit, auprès de votre cousine? Dans ce moment, un rival a fait de grands progrès dans son esprit, et je crois que la pauvre Herminie placera bientôt sur sa tête cette couronne à laquelle vous prétendez. »

Insensible à ce discours, Roger cherchait à distinguer ses traits à travers les plis de son voile.

« — Vous ne m'écoutez pas, vous ne songez......

« — Je ne pense qu'à vous, créature indéfinissable, je ne puis comprendre qui vous êtes; ma raison me fait douter de votre origine

surnaturelle, et cependant je sens que je suis sous le charme le plus puissant, que je ne vous ai parlé qu'une fois, que votre figure m'est inconnue et que je vous adore. »

Il tomba à ses pieds, elle fut un instant sans le relever.

« — Roger, votre tête est malade, c'est à celle qui protège votre famille de la guérir. Venez ici chaque soir à cette heure, vous m'y trouverez; mais faites-moi ce serment que j'exigeais une fois et dont la rupture me fut si fatale, jurez que quelle que soit ma conduite, vous ne me questionnerez pas, que vous me quitterez dès que je vous l'ordonnerai, et que sous aucun prétexte vous ne chercherez à me suivre, vous y joindrez la promesse de ne jamais essayer de voir mes traits. »

L'heureux Lusignan fit tout ce qu'elle exigea.

« — Allez maintenant, à demain. Chaque

jour je veux orner votre esprit de nouvelles connaissances, vous apprendrez des choses que vous ignorez ; vous profiterez de mes leçons, j'espère. »

Elle disparut, et lui fit signe de ne pas la suivre.

Les conditions furent fidèlement observées.

A minuit, l'amoureux chevalier était près de la dame de ses pensées, et y restait jusqu'au jour. A chaque instant sa passion augmentait ; mais aussi que ces entretiens avaient de charmes ! tantôt elle lui faisait répéter les morceaux les plus délicieux sur son luth, en y mariant sa voix enchanteresse, tantôt sur le sommet de la tour elle lui apprenait à suivre le cours des astres, elle dévoilait ensuite à ses yeux tous les secrets de l'histoire ; enfin elle était universelle.

Depuis plusieurs jours Roger avait la douce joie de voir la fée devenir rêveuse, lorsqu'au

milieu d'un cours d'astronomie et d'une romance provençale, il lui parlait de son brûlant délire. Il espérait enfin l'amener à se montrer entièrement à lui. Toutes les fois qu'Olivier le revoyait, il l'accablait de questions, dont la plus ordinaire était :

— Enfin, Monseigneur, est-elle jolie?

Il répondait :

— Je n'en sais rien ; mais l'enchantement de ses talents, de son esprit, de sa voix est si puissant, que je l'adorerais même si elle était laide.

Alors le bon écuyer se confirmait dans sa résolution de chercher près des moines du Pin, un remède à la démence de son maître.

Une nuit l'inconnue chantait un lai d'amour, Roger l'écoutait avec ravissement, la nature était calme, l'air embaumé par le parfum des fleurs, les chants du rossignol se faisaient entendre dans les bocages voisins, et le murmure

d'une petite fontaine troublait seul le silence. Le luth s'échappa des mains de la fée, son amant vit combien elle était émue et ne fut plus maître de ses transports.

« Être inconcevable, que ta colère m'accable, il m'est impossible de me contenir, tu as énivré mon cœur de la passion la plus violente. Si tu es réellement magicienne, prends pitié de moi, arrache-moi mon amour. Cependant je te représenterai qu'une fois tu chéris un mortel, que tu fus épouse et mère, et qu'encore à présent, un amant passionné est à tes pieds. Si tu n'es qu'une femme ordinaire, quitte ce déguisement, montre-moi tes traits, deviens ma compagne, et si tu le veux je renonce à la gloire, à l'honneur pour passer mes jours dans cette demeure isolée. Ne crains pas, ma bien-aimée, si ton visage n'offre pas

êmes charmes que ton esprit, je t'aimerai

telle que tu seras, il m'est désormais impossible de vivre sans toi. »

Elle ne répondit qu'après un instant de réflexion.

— Demain, ton sort sera décidé, va jusque-là, nous ne devons plus nous voir.

En rejoignant Olivier, le jeune amant répétait :

— Demain mon sort sera décidé.

— Demain !... pensa l'écuyer ; il est temps que j'aille à l'abbaye.

Enfin, il se leva ce jour tant désiré; Roger laissa son compagnon libre de faire son voyage, il le passa en entier au bord de la fontaine, où il croyait avoir aperçu plusieurs fois celle qui était devenue l'idole de sa vie. Il forma mille conjectures, il repassa tous les entretiens chéris si bien gravés dans son cœur, compta toutes les heures, et vit enfin arriver celle qui devait combler ses vœux ou son désespoir.

Il marcha d'un pas ferme vers la tour, quelle fut sa surprise de la trouver illuminée ; il n'y vit néanmoins personne, et ne trouva aucun obstacle pour arriver jusqu'au sanctuaire où il brûlait d'être admis. Mellusine était dans la même position que la première fois qu'il l'aperçut. Sa parure était soignée, et l'éclat de sa robe blanche relevait encore sa toilette si élégante, Lorsque Roger fut près d'elle, il prit sa main et la sentit trembler.

— Que crains-tu, mon amie, pourrais-je te punir d'une innocente supercherie qui n'avait pour but que mon bonheur? Rassure-toi, charmante mortelle, j'aurai toute l'indulgence possible, car je vois bien à présent que tu n'es pas mon aïeule; ton cœur ne battrait pas ainsi, elle n'est pas aussi craintive. Lèves ton voile.

—Arrêtes, Roger, et écoute-moi encore une fois avant de me voir. Ce n'est que la main

d'un amant qui doit soulever mon voile. Je te dois une explication, tu l'auras pleine et entière. Je suis Herminie de Lusignan ; ne m'interrompts pas. Fille du plus respectable des hommes, je fus élevée par lui et par ma mère, avec tous les soins de l'affection la plus tendre. Ils me donnèrent pour maître un digne prêtre qui m'apprit ce que j'ai été si heureuse de te montrer. Un troubadour provençal cultiva les dispositions que j'avais pour la musique, et à seize ans je passais pour une merveille à la cour de mon père. Vers cette époque arrivèrent nos malheurs que je ne te détaillerai pas, tu les connais. Au massacre de Césarée, je vis périr toute ma famille, et je ne dus la vie qu'à une profonde blessure qui me fit perdre connaissance. On me laissa parmi les morts. Un ancien serviteur de ma famille vint la nuit chercher sur le corps de mon malheureux père, ce reliquaire si précieux dont je t'ai parlé, afin

de te le remettre. Il s'aperçut que je respirais encore, et me transporta à travers mille dangers chez de pauvres gens qui me soignèrent en secret. Pendant mes longues souffrances, je fis un vœu, le voici :

Elle lui présenta un écrit.

« Point ne rentrerai au palais de mes ancêtres, point ne montrerai mon visage, que n'aie trouvé un chevalier qui me donne le don d'amoureuse merci, sans savoir si je suis belle, et qui puisse porter noblement nom si beau que lui donnerai. »

— Je savais, reprit-elle, que j'avais un cousin, novice dans l'ordre du Temple, et que par le massacre de mes frères et la mort de son père, il devenait chef de la famille. Je désirais que ce fût lui qui obtînt ma main. Je vins avec Eustache en Europe. J'y entendis parler des brillants exploits du jeune poursuivant. Je sus qu'il venait de sortir des prisons des

Sarrasins, et que pour se remettre de ses longues fatigues, il était retourné à Lusignan. On me dépeignit son caractère aventureux, ses idées romanesques, on ajouta qu'il avait renoncé au dessein d'abandonner le monde, et qu'il cherchait une épouse digne de donner des héritiers à son nom. Tous ces renseignements m'inspirèrent la bizarre idée que j'ai mise à exécution. Je me suis souvenue de cette tour, de cette Mellusine dont on m'avait souvent parlé. Sûre d'avoir frappé ton imagination dès que tu m'eus aperçue, je continuai mon rôle avec difficulté lorsque je te connus, surtout lorsque je te vis préférer mon obscurité au trône que je te promettais près d'Herminie. Que de fois je fus sur le point de me trahir, quand tu me parlais de ton amour, et avec quelle impatience j'attendais le moment de le faire!

Elle voulut cacher sa tête dans sa main, le

bouillant Roger ne lui en donna pas le temps; il arracha son voile.

— C'est l'amant le plus tendre qui l'enlève, cela lui est permis, n'est-ce pas, mon Herminie?

La jeune fille rougit lorsque ses traits charmants furent à découverts; elle releva timidement les yeux, et dut être contente de l'effet qu'ils avaient produit, car son Roger la regardait avec délices. En couvrant sa main de baisers, il aperçut ce signe qui l'avait induit en erreur, et lui en demanda l'explication.

— Ma mère fit un voyage à Lusignan lorsqu'elle me portait dans son sein. Elle entendit beaucoup parler de notre aïeule mystérieuse. Les légendes frappèrent vivement son imagination, et je naquis avec cette singulière marque.

L'entretien fut interrompu par Olivier, suivi d'un moine à qui il parlait vivement.

— Tenez, mon père, la voilà, c'est la magicienne.

Roger se leva en souriant.

— Oui, c'est la magicienne, qui a su se faire aimer du plus insensible des hommes sans qu'il sut qu'elle était jolie. Au lever de l'aurore, bon père, attendez-nous à l'abbaye. Vous bénirez deux êtres qui brûlent de s'unir, et qui vous en remercieront, je crois, toute leur vie.

Herminie sourit et baissa ses longues paupières.

L'impatient Roger l'entraîna bientôt vers l'autel. Ils n'eurent d'autre témoin de leur union qu'Olivier, qui ne pouvait revenir de sa surprise, et le généreux serf qui avait sauvé Herminie, et qui l'avait nourrie secrètement depuis qu'elle était dans la tour.

Ils passèrent quelque temps dans leur retraite chérie, et reparurent sur la scène du monde. L'île de Chypre leur fut donnée en dé-

dommagement du royaume qu'ils avaient perdu.

Au milieu d'une cour bruyante, des chimères de la gloire et des honneurs, leur félicité se conserva pure et intacte. Roger n'aima jamais que son Herminie; il se plaisait à la nommer sa fée, et lorsque leur longue carrière toucha à sa fin, qu'ils se voyaient environnés de leurs enfants, ils se serraient tendrement la main avec délices, et pensaient encore à la tour de Mellusine.

AU BARON LEON DE JOUVENEL.

VI

La Polonaise.

1

Dans une pièce ornée avec le goût le plus parfait, et dans laquelle on admirait tour à tour les mille chinoiseries que peut rêver la petite maîtresse la plus exigeante, de délicieuses bergères nées sous le pinceau de Watteau, enfin, tout ce qui composait un boudoir modèle à cette époque où la femme régnait en souveraine, et où on croyait à la majesté comme au bon-

heur des rois, reposait une ravissante créature. Assise sur un canapé en lampas bleu, couverte de fleurs et de dentelles, à peine on l'eût prise pour une jeune fille âgée de seize ans, sans la richesse de son costume, et peut-être aussi sans l'expression de ses yeux, plus animés que ne le sont des yeux qui ne voient que par le regard d'une mère, sans sa physionomie tendre et mutine, enfin sans les gestes boudeurs et gracieux qui lui échappaient, et qui prouvaient qu'elle attendait avec un impatient bonheur. On n'attend ainsi que celui qu'on aime! Cette jeune femme s'appelait la marquise de Surville.

Mariée depuis peu de mois, adorée par son mari, belle, jeune et riche, elle semblait défier le sort de l'atteindre. Sa présentation à la cour, et surtout les paroles de bonté dont l'avait honorée la reine, lui avait fait bien des jaloux; sa beauté lui avait créé de dangereuses

rivalités. Parmi les femmes qu'elle appelait ses amies, et l'une d'elles surtout, la vicomtesse de Landrecy, avait juré tout bas qu'elle ne pardonnerait jamais *à cette chère amie*, Gabrielle de Valcourt, de lui avoir enlevé le cœur et la fortune du marquis de Surville. Mais madame de Surville ne devinait pas le sentiment d'aversion qu'elle avait inspiré ; d'ailleurs elle ne croyait pas plus qu'on pût se venger, qu'elle ne croyait qu'on pût souffrir de certaines douleurs, pour elle la vie n'avait été qu'un long enchantement. Elevée par une mère qui l'idolâtrait et qui n'avait rien su lui refuser, Gabrielle n'avait jamais éprouvé la moindre privation, ni même ces légers tourments qui font pleurer un enfant gâté pendant des heures entières, puis qui s'oublient comme un rêve au bruit d'un baiser de leur mère, à la vue d'un présent nouveau.

Madame de Valcourt, veuve à vingt-huit

ans, avait refusé les plus beaux partis de la cour, pour ne pas partager sa tendresse, et ne rien enlever à sa fille ; aussi bien des gouvernantes trop sévères avaient été congédiées par la mère trop faible. Une larme de sa fille causait une sorte d'épouvante à madame de Valcourt. Gabrielle gâtée à l'excès, avait été sauvée par la bonté de son cœur, mais son caractère mobile et exalté, avait plus de fermeté que de douceur, plus de passion que de tendresse, et si l'abnégation est de toutes les vertus, celle que devrait connaître la première une femme, madame de Surville, ignorait même que cette vertu existât.

La marquise attendait donc dans son boudoir, et elle attendait depuis longtemps, car sa charmante figure se couvrit d'une rougeur plus vive qu'à l'ordinaire, ses sourcils se froncèrent légèrement, et elle regarda la pendule d'un air inquiet et agité ; puis légère comme

un oiseau, elle se leva subitement, alla se poser devant une glace de Venise placée dans un coin du boudoir, et se regarda avec une admiration naïve qui eût pu laisser croire qu'elle se voyait si belle pour la première fois, et que dans le contentement que fit rayonner ses yeux; il y avait encore plus de surprise que de coquetterie.

La jeune femme ne s'oublia pas longtemps dans cette innocente contemplation, elle vint reprendre sa place sur le sopha. Cette fois ce fut un magnifique mouchoir orné de dentelles qui témoigna de son impatience, car elle le froissait vivement entre ses doigts, lorsque la porte s'ouvrit enfin pour laisser entrer un jeune homme, doué comme Gabrielle, de tous les dons de la nature. La marquise rougit de plaisir, mais conserva son petit air boudeur, et hésita un instant avant de poser sa main dans la main qu'on lui tendait, puis elle se

leva vivement, fit une profonde révérence, s'écriant avec un accent légèrement piqué :

— Comment se porte aujourd'hui M. le marquis de Surville, je croyais qu'il avait oublié son rendez-vous ?

Le marquis sourit sans répondre, ou plutôt ne répondit qu'en attirant vers lui la charmante enfant, et comme les enfants, Gabrielle oublia sa colère.

— Je vous pardonne, dit-elle, de sa voix la plus douce, mais ne recommencez plus, Charles, c'est si long d'attendre, et j'ai si peu de patience !...

— Je n'ai voulu devoir mon pardon qu'à votre générosité, répliqua le marquis, maintenant voici mon excuse...

Le marquis sonna, la porte s'ouvrit aussitôt, et un valet de chambre vint déposer aux pieds de Gabrielle, un paquet soigneusement enveloppé. M. de Surville s'empressant d'ouvrir le

mystérieux paquet, déploya devant Gabrielle une magnifique étoffe de brocard qu'il avait dû payer au poids de l'or, tant cette étoffe était alors rare et recherchée...

— Chère Gabrielle, dit-il avec amour, je veux que vous fassiez faire cette robe pour le prochain bal de la cour, vous n'avez certes pas besoin d'une brillante toilette pour être partout la plus belle, mais j'entends qu'on cite votre élégance comme on cite votre beauté. C'est là un arrêt vraiment tyrannique, êtes-vous disposée à obéir?

Gabrielle ne regardait déjà plus le don précieux qui lui était offert, mais elle regardait le marquis, et une larme vint briller dans ses yeux. Pleurait-elle de joie ou de repentir? c'est ce que M. de Surville ne se demanda même pas, trouvant que pour un tel remerciement aucun prix n'était trop cher.

La marquise s'en voulut d'avoir écouté son imagination plutôt que son cœur.

— Mon Charles! dit-elle d'une voix émue, que de bonté!... Oui, je porterai bientôt cette robe, mais une fois seulement, je la garderai ensuite comme une relique, avec ma robe de mariage; l'une sera un souvenir de mon premier bonheur, l'autre ajouta-t-elle plus bas avec un geste plein de grâce, un souvenir de ma dernière faute.

— Une faute, Gabrielle!...

— Ah! mon ami, je rougis de vous avouer ma faiblesse, pendant ces deux heures d'attente, pendant que vous n'étiez occupé que de moi, j'ai pu vous accuser de m'avoir négligée pour un ami, pour un plaisir.

— Vous êtes une ingrate, loin de moi la pensée de préférer un plaisir à un bonheur!...

— A votre tour, soyez généreux... Ingrate envers vous... ah! peut-on l'être pour celui

qui excuse nos caprices, qui exauce nos désirs, même les plus frivoles...

— Ce dernier mot me rappelle une prière que je veux vous adresser, dit le marquis en l'interrompant, quelle que soit la mode, et je sais qu'il est dur d'y renoncer à votre âge, quel que soit votre désir même, Gabrielle, et vous savez ce que sont pour moi vos désirs, ne faites pas faire cette robe à la polonaise, je vous en supplie, surtout ne me demandez jamais la raison de ce souhait, qui, je vous le jure, n'est pas un caprice.

La voix de M. de Surville s'altéra en prononçant ces derniers mots : Ce fut en étouffant un soupir que Gabrielle promit d'obéir. Regrettait-elle un triomphe de plus ou une discrétion inaccoutumée, c'est ce qu'elle ne chercha pas à s'avouer de peur peut-être de trouver deux faiblesses au lieu d'une.

2

Trois jours venaient de s'écouler, le marquis de Surville avait été entraîné dans la terre de l'un de ses amis par une bande joyeuse de chasseurs, Gabrielle pour se distraire des ennuis de l'absence, pour ne pas trop maudire une séparation qui devait apporter à son mari quelque plaisir, pria à déjeuner plusieurs de ses amis. La marquise était pâle et s'efforçait de sourire, mais on devinait un chagrin à ses

yeux humides, à sa parole brève, et ses efforts même la trahissaient. Les jeunes femmes la plaisantaient sur sa faiblesse, la vicomtesse de Landrecy donna l'exemple :

— Ah ! ma chère marquise, que vous avez peu de courage, soyez sûre que M. de Surville sait se consoler, et qu'en retrouvant vos traits fatigués, vos yeux moins brillants, il ne vous en aimera qu'un peu moins ; les hommes sont si ingrats.

— Je demande grâce pour monsieur de Surville ; lui, ingrat, ah ! vous ne le connaissez pas.

— Tôt ou tard, je vous le prédis.

— Valentine, vous êtes cruelle pour moi, injuste pour lui, et je sais bien qu'il pourrait m'accuser d'ingratitude avant de me donner le droit de lui adresser un pareil reproche.

— Ne trouvez-vous pas que Gabrielle a ce matin une générosité peu commune, s'écria la

comtesse de Morsrauf en souriant d'un air malin?

— Et une prévoyance peu rassurante pour monsieur de Surville, répondit l'une des jeunes femmes.

— Mesdames, mesdames, vous êtes bien peu charitables aujourd'hui; en vérité, je ne vous reconnais pas..... Mais puisque nous ne pouvons nous accorder sur le chapitre du sentiment, peut-être nous entendrons-nous mieux sur celui de la toilette; et quoique je refuse de croire à vos prédictions, je n'en veux pas moins suivre vos conseils..... à propos d'une robe..... une magnifique robe que m'a offerte avant-hier pour dernière surprise, monsieur de Surville, bien méconnu par vous.

Lorsque la brillante étoffe fut déployée devant ces jeunes femmes très dignes assurément d'en apprécier la beauté, il n'y eût qu'un cri d'admiration.

— Oh ! c'est ravissant.

— Où peut-on trouver une semblable robe ?

— Ah ! votre mari est trop aimable.

— Ma chère, nous serons toutes éclipsées par vous.

— Mesdames, vous êtes modeste, et je n'ai pas cette crainte. Maintenant aidez-moi à me décider : comment dois-je faire faire cette robe ?

— A la Polonaise, s'écrièrent-elles à la fois.

— J'y ai renoncé, dit la marquise avec un léger soupir.

— Est-ce possible ? vous, renoncer à suivre la mode la plus élégante qui se soit inventée depuis longtemps, et la mieux trouvée pour faire ressortir votre taille.... mais quelle bizarrerie !..

— C'est simplement une fantaisie.

— De grâce, donnez-nous le mot de l'é-

nigme, le chagrin vous tourne la tête et vous voyez bien que vous n'êtes pas plus raisonnable en fait de mode qu'en fait de sentiment. Vraiment il est temps que monsieur de Surville revienne.

— Mon Dieu, dit Gabrielle, il n'y a pas d'énigme, mais une raison bien simple; monsieur de Surville m'a priée de ne point porter de robe à la Polonaise.

— Voilà qui est bien plus original, dites-nous, je vous en supplie, la raison de cet arrêt:

— C'est un arrêt si doux, que je n'en ai même pas demandé le motif.

— Ne le devinez-vous pas, dit la vicomtesse, c'est une jalousie du mari. Monsieur de Surville veut bien que sa femme soit très brillante, mais il ne lui permet pas de paraître avec tous ses avantages, les maris ont parfois cet égoïsme là.

— Oh ! ce serait se donner un ridicule que monsieur de Surville est incapable d'avoir.

— Eh bien ! si ce n'est pas par jalousie, il faut que ce soit pour une raison beaucoup plus grave, dit perfidement la vicomtesse ; à votre place je serais bien curieuse de connaître le secret qui a nécessité une pareille défense.

— Oh ! je ne suis pas curieuse, et d'ailleurs mon mari ne me défend jamais rien, dit Gabrielle un peu piquée.

— Oh ! il ne faut que s'entendre sur les mots : votre mari vous laisse maîtresse de vos actions, à la condition que vous n'agirez que d'après sa volonté..... Tous les maris en arrivent-là..... et voilà déjà monsieur de Surville qui commence. Tôt ou tard, je vous le disais bien..... il me semble même que c'est trop tôt.

— Oui, dit madame de Mortsauf, je crois, comme madame de Landrecy, que ce désir cache un secret..... peut-être une aventure.

Gabrielle devint pensive en se rappelant l'agitation du marquis. La vicomtesse s'en aperçut :

— Vous avez deviné mieux que moi, dit-elle vivement. Une aventure... mais c'est certain ; quelque serment fait à une belle dame d'empêcher notre chère Gabrielle de paraître avec toutes ses grâces. Comment expliquer autrement que par un serment la bizarrerie de sa recommandation.

Gabrielle avait pâli en écoutant cette insinuation dont la vicomtesse reconnaissait l'invraisemblance, mais à laquelle elle ne paraissait croire que pour jeter la défiance dans le cœur de la marquise.

— Votre supposition est pour le moins effrayante, dit-elle en s'efforçant de sourire.

— Il y a un moyen infaillible de savoir si elle est juste :

— Lequel ? s'écrièrent en même temps toutes les jeunes femmes.

— A la place de madame de Surville, je résisterais à cette fantaisie inexplicable, je ferais faire ma robe à la Polonaise, montrant ainsi à mon mari que très disposée à obéir à des désirs raisonnables, je ne cède pas aussi facilement à des caprices. En excitant un instant son dépit, je surprendrais aisément ce secret que, selon moi, Gabrielle doit connaître à tout prix.

— Cette épreuve me coûterait peut-être trop, chère Valentine, j'aime mieux garder mes illusions.

— Vous êtes libre; mais que vous êtes jeune, mon Dieu, que vous êtes jeune! gâter son mari, c'est gâter son bonheur. Ces Messieurs s'habituent à notre obéissance, et plus tard quand les arrêts se succèdent, si on veut essayer la moindre résistance, on reçoit mille re-

proches ; on se repent d'avoir trop cédé, mais il n'est plus temps. Tous les ménages se brouillent ainsi, nous sommes trop faciles dans le commencement.

— Madame de Landrecy parle trop bien pour ne pas s'être repentie bien souvent ; croyez-en son expérience, Gabrielle. Et puis vous ne risquez pas beaucoup, le marquis pardonnera vite en vous voyant si belle... N'est-il pas bien amoureux?... s'il l'était moins que nous ne pensons, la querelle, il est vrai, serait vive.

Ce doute piqua Gabriellè ; l'amour-propre révolté et la jalousie, ont rarement produit d'heureuses inspirations. Habituée à ne jamais plier, elle s'étonnait elle-même d'éprouver une privation quelque légère qu'elle fût, et le soir, après le départ de ces jeunes étourdies, elle resta longtemps pensive, se demandant s'il

n'était pas moins dangereux de suivre leurs conseils, qu'il ne serait humiliant de céder à un pareil caprice.

I

Il y a des familles privilégiées où le cœur, l'esprit, la beauté semblent s'être réfugiés pour n'en jamais sortir, et qui ont pour apanage toutes les vertus comme tous les bonheurs ! Par un hasard tout contraire, il y en a d'autres sur lesquelles le génie du mal semble avoir versé tout son venin. Certes, dans les villes et aux champs, dans le pays le plus civilisé comme dans le pays le plus sauvage, cet

amour de soi, si instinctif et si cruel, fera fuir à tout jamais la demeure de l'infortuné qu'une horrible maladie condamne à vivre isolé, à souffrir deux fois, puisqu'il souffre sans secours comme sans consolation; mais l'homme qui a tant d'énergie contre le malheur, a presque autant de faiblesse contre le vice, et tour à tour inhumain et crédule, il abandonnera la victime pour accueillir le bourreau.

Qui donc osera marquer son mépris dans la vie du monde à l'être méprisable qui a su se faire craindre et qui a tout fait pour se faire haïr? Si cet homme est riche, s'il a fait ses preuves de courage, c'est-à-dire s'il a versé beaucoup de sang dans des duels retentissants, il sera reçu partout, il aura de joyeux amis qui l'encenseront, les coquettes lui accorderont leurs plus gracieux sourires, tant elles auront peur d'être atteintes par la parole en-

venimée de ce fat qui ne respecte rien, ni la vertu à laquelle il ne croit pas, ni la religion dont il se joue impudemment.

Hypocrite et cruel, fin et railleur impitoyable, à la fois avare et prodigue, refusant tout à l'infortune, et accordant tout à l'ostentation, le chevalier de Bagneul n'avait d'autres titres à la faveur du monde qu'une fortune naguère brillante et des vices trop connus; pourtant il était de toutes les fêtes; son nom, prononcé à la porte des salons dorés, causait bien des émotions diverses, et le chevalier entrant fier et presqu'insolent, recueillait cependant partout des compliments de bienvenue. Une seule affection, si un pareil être peut aimer, paraissait animer le chevalier, sa sœur était tout pour lui. N'était-ce pas d'un seul mot peindre ce qu'était sa sœur, la vicomtesse de Landrecy? Aussi la haine du chevalier de Bagneul contre la marquise de Surville sur-

passait-elle de beaucoup celle que lui avait vouée madame de Landrecy. Il avait longtemps rêvé pour Valentine le titre de marquise, et tous les avantages que devait lui apporter son union avec M. de Surville, lorsqu'il vit sa sœur dédaignée, lorsqu'il lui vit préférer mademoiselle de Valcourt; il jura de venger l'outrage qui retombait sur lui, et il confondit dans sa haine Charles et Gabrielle.

Mais le serpent, avant d'atteindre le lion, a bien des détours à suivre, bien des écueils à éviter; son mortel venin, que chacun redoute, n'excite pas la crainte du noble animal, qui d'un seul bond peut écraser tout à coup son ennemi. Cependant ne le sait-on pas, la perfidie n'a-t-elle pas souvent triomphé du courage? la lutte n'est-elle pas trop inégale contre celui qui s'endort confiant et superbe, et celui qui ne cesse de veiller parce qu'il est lâche et cruel? Ainsi M. de Bagneul,

si haï et si redouté, redoutait à son tour le noble caractère du marquis de Surville. L'attaquer ouvertement était impossible, et il avait une de ces haînes plus dangereuses encore pour celui qui la ressent que pour celui qui l'inspire. M. de Bagneul était trop corrompu pour ne pas être dissimulé, pour ne pas savoir attendre l'heure de la vengeance sans jamais se trahir ! Il avait la science du mal !

Le hasard venait de rapprocher M. de Surville et M. de Bagneul ; celui-ci, avant de partir pour la terre de J***, où il savait trouver le marquis, avait laissé ses instructions à sa sœur, en se plaignant d'être peu secondé par elle, et en exaltant une disposition qui n'était déjà que trop développée chez cette femme, digne émule de son frère. Le premier soin de madame de Landrecy, en quittant l'hôtel de Surville, fut d'écrire au chevalier ; elle lui raconta

comment, à propos d'un sujet bien frivole, elle avait su exciter les soupçons et la jalousie de la marquise, faire naître en son esprit le premier désir de révolte, en l'attaquant par le cœur, par ce côté faible des femmes; car dans tous leurs égarements, toutes leurs folies, enfin dans toutes leurs actions sublimes ou insensées, c'est toujours leur cœur qui les entraîne ou les sauve!

Madame de Landrecy, en écrivant à son frère, n'avait eu qu'un but, celui de lui prouver qu'elle commençait à profiter de ses leçons, à mériter sa confiance. M. de Bagneul comprit aussitôt le parti qu'il pouvait tirer de sa confidence, un étrange sourire entr'ouvrit ses lèvres lorsqu'il eut achevé la lecture de cette lettre, et il ne fit pas attendre sa réponse.

Elle était bien longue la lettre du chevalier, avant de traiter le sujet qui la lui faisait écrire, il avait voulu, pour mieux tromper,

raconter minutieusement ce qui se passait au château de ***, leurs chasses, leurs festins joyeux, leurs mille folies; puis avec un art perfide et comme par hasard, après avoir parlé des prouesses du jour, il voulut parler sentiment, faire partager à sa sœur l'*indignation* qu'il avait ressentie, le *désenchantement* qui s'était emparé de lui en voyant que, comme les autres, cet homme que l'on voulait prendre pour modèle, dont on vantait la générosité, le dévouement, la vertu, cet homme n'avait dû son bonheur passé qu'à son hypocrisie, et ne devait son bonheur présent qu'à la crédulité de sa femme, qu'il sacrifiait à une maîtresse.

« — Le croiriez-vous, Valentine (écrivait « le chevalier), le marquis de Surville qui a la « plus jolie femme de la cour, la plus enviée, « la plus digne d'amour, le marquis de Sur- « ville se vante d'un affreux partage, les ca-

« prices de sa maîtresse décident des désirs
« de sa femme, et c'est pour obéir à celle qu'il
« aime, qu'il a imposé à la marquise un sacri-
« fice bien léger en apparence, mais dont vous
« apprécierez mieux que moi la valeur. Après
« avoir fait don à madame de Surville d'une
« magnifique étoffe qu'elle doit porter au pro-
« chain bal de la cour, Charles a exigé que
« cette robe ne fût point faite à la polonaise.
« Je ne vous apprendrai pas que c'est de toutes
« les modes du jour la plus élégante; vous
« devinez comme moi à quel point elle eût fait
« valoir la délicieuse taille de votre amie, vous
« qui l'aimez si tendrement, vous ne pardonne-
« rez pas, j'en suis sûre, à M. de Surville, son
« bonheur si peu mérité, et que tant d'autres
« auraient payé chèrement, cette légèreté pres-
« qu'aussi grande que la faute elle-même,
« surtout cette cruelle infidélité faite à la plus
« pure des femmes. »

Madame de Surville savait que malgré le rapprochement, la lettre écrite la veille au château de ***, n'arriverait que le lendemain; M. de Bagneul fit donc partir un courrier à franc étrier, ajoutant par *P. S.*

« — Courez à l'instant chez Gabrielle, mon-
« trez-lui cette lettre trouvée, direz-vous, à
« votre retour de chez elle et que quelques vi-
« sites vous ont empêché de lui porter plus tôt.
« Avec une tête comme la sienne, un talent
« comme le vôtre, j'imagine que nous verrons
« prochainement la marquise habillée en Po-
« lonaise, et le marquis plus jaloux qu'un
« tigre; nous rirons de cette aventure. Que
« dites-vous de mon invention? »



4

Toute la bande de chasseurs conviée au château de *** était réunie dans la salle d'armes; le repas venait de finir et les liqueurs circulaient, ainsi que les joyeux propos, parmi les chasseurs assis autour d'une table ronde. Un violent orage éclatait en ce moment, mais les chansons et le bruit des verres couvraient le fracas de l'orage; c'était à qui aurait la gaîté

la plus folle et la tête la plus forte. M. de Bagneul s'observait pourtant, ne voulant pas manquer une occasion qui lui semblait si belle, et craignant, s'il se laissait aller à boire, de perdre l'espèce de retenue qu'il savait emprunter depuis quelque temps lorsqu'il se trouvait réuni au marquis.

La conversation ne tarda point à s'établir sur le chapitre des femmes ; pouvait-il en être autrement? Après avoir parlé des divinités du théâtre, on s'occupa des intrigues de la cour, chacun savait une aventure plus ou moins piquante, et se défendait d'en être le héros avec une modestie affectée qui en disait autant qu'un aveu. M. de Bagneul avait une réserve inaccoutumée, et M. de Surville laissait parfois échapper de ces sourires qui semblent dire :

« J'ai passé par-là, et je n'envie point vos conquêtes. »

— Marquis, vous me semblez d'un dédain superbe, s'écria gaîment le duc de Nocé, le maître du château ; décidément me voilà convaincu, je n'avais jamais pu croire que la lune de miel rendît féroce à ce point. Quoi! les beaux yeux de madame de Valencé ne vous feraient point rêver, l'esprit de la comtesse de Noailles, ne vous ferait point tourner la tète?... Quant aux grâces de la Guimard, je ne vous demanderai point si elles vous laisseraient insensible. N'être pas séduit par madame de Valencé, c'est être invulnérable.

— Vous vous trahissez, prenez garde, mon cher duc, lui cria-t-on de toute part.

— D'ailleurs, ajouta M. de Bagneul, il me semble que madame la marquise de Surville a des yeux bleus capables d'éclipser les yeux noirs de la duchesse (pardon, Nocé), et un esprit qui, pour être bien jeune, rendrait jalouse madame de Noailles. Vous vous attaquez

mal, mon cher, et si vous n'étiez pas amoureux, je m'étonnerais à mon tour; mais que ne passe-t-on pas aux amoureux !

— Amoureux! soit, dit le duc, mais n'est-ce pas mon métier comme le vôtre, Messieurs? tandis qu'un mari, un mari amoureux, en vérité cela fait pitié.

— Je crois que voilà une pitié qui pourrait s'appeler envie, dit le marquis en souriant, c'est chose assez rare qu'un pareil bonheur.

— Un bonheur si rare et si court qu'on devrait l'appeler un bonheur d'un jour.

— Voilà un défi, Surville.

— Je ne me croirais pas téméraire en l'acceptant.

— Prenez garde; si cette sécurité fait l'éloge de la marquise, elle fait aussi le vôtre, et vous n'aimez pas qu'on se vante.

— Je suis trop profondément convaincu

que c'est la femme qui fait tout le bonheur ou le malheur de notre vie, pour croire qu'il peut me revenir quelque mérite d'une confiance bien entière, je l'avoue.

— Les hommes tiennent rarement un pareil langage ; gardez longtemps vos illusions, mon cher Surville, nous vous le souhaitons.

— Hélas ! si les femmes n'étaient pas des coquettes, elles seraient des anges, dit à son tour le chevalier de Bagneul ; mais la femme qui aime le mieux, nous aime encore moins que ses fleurs et ses dentelles. Pour ma part, j'ai vu plus d'un galant homme sacrifié à un besoin cruel de plaire à tous, qui n'abandonne jamais une femme, même la plus noble et la plus aimée.

— Si je connaissais une femme qui ne fût point coquette, fût-elle laide, presque laide, je lui éleverais un autel, et je ferais vœu de fidélité.

— Mon cher d'Entragues, ce serait un double miracle, et c'est beaucoup plus qu'on ne doit raisonnablement espérer.

— Quand je me marierai, dit le chevalier, si je crois à l'amour de ma femme, je m'empresserai de la mettre à l'épreuve; si elle succombe, je me dirai: je connaissais bien le cœur humain; si elle résiste, je serai le plus fortuné des hommes.

Le marquis souriait avec complaisance.

— Une épreuve! croyez-moi, n'en faites rien, dit Nocé; je suis bien crédule, mais je ne crois pas que l'épreuve vous rendît plus heureux, je défierais une femme d'en sortir victorieuse; et, si c'était possible, j'avoue que le mari d'une pareille femme aurait bien le droit de l'aimer toujours... ai-je dit toujours?

Le marquis ne se contint pas davantage:

— Cette fois vous vous adressez bien, Nocé, s'écria-t-il; on assure qu'un homme doit être

indiscret jusqu'au jour de son mariage, moi, je veux bien me donner un tort pour vous prouver mon estime.

Il appuya sur le mot.

— Sachez que j'ai mis ma femme à l'épreuve, j'avais, il est vrai, un autre but que celui de l'éprouver, je n'en tenais que davantage au succès, eh bien! la marquise a obtenu sur elle-même ce triomphe que vous croyez impossible, monsieur de Surville.

— Oh! ce n'est pas tout, il nous faut savoir quelle était l'épreuve, dit le chevalier.

Le marquis sembla hésiter, son front s'obscurcit un instant.

— Eh bien! dit-il, indiscret jusqu'au bout, Nocé, vous qui admirez tant la nouvelle mode des robes polonaises, vous comprendrez mieux qu'un autre le sacrifice de la marquise, elle a consenti à ne *jamais* porter une robe de cette façon. Songez qu'elle n'a que dix-sept ans,

que cette mode, qui l'embellirait, je l'avoue, doit durer longtemps, et que des femmes qu'on nomme sensées ne savent pas résister à cet empire de la mode.

— C'est admirable, dit Nocé.

—Honneur à M. de Surville, dit le chevalier, en se levant et en portant un verre à ses lèvres.

— D'Entragues, vous voilà menacé de bâtir un autel et de devenir rangé.

— L'autel sera bâti, quand celle qui le mérite voudra accepter mon vœu, dit d'Entragues, en serrant la main du marquis.

— Entendez-vous l'orage, Messieurs? cria le chevalier, demain nous ouvrons la chasse de bonne heure et il est bien tard.

Il n'y eut qu'un hourra : les convives se levèrent. Le marquis se disait tout bas qu'il voudrait bien échapper au lendemain pour revoir Gabrielle, le chevalier se promettait de

ne pas manquer au prochain bal de la cour, pour jouir de la colère du marquis, des railleries amères que lui adresseraient tous ceux qui venaient d'être initiés à ce secret. A cet espoir d'un jour de vengeance, le chevalier s'endormit content.

5

Madame de Landrecy venait de quitter la marquise, qui s'était enfermée dans sa chambre à coucher aussitôt qu'elle se trouva seule : c'était un triste spectacle que celui de cette jeune femme livrée au désespoir, à la jalousie, éprouvant tour à tour les tortures d'un cœur brisé dans ce qu'il a de plus cher, et les frémissements d'un esprit en délire qui jure de se venger.

En écoutant la fatale lettre qui venait détruire son bonheur, madame de Surville avait su se contenir par l'excès même de sa douleur ; les pleurs qu'elle eût versées devant madame de Landrecy lui eussent semblé une profanation, ou plutôt les larmes n'auraient pu s'échapper de ses yeux devenus fixes et presque égarés ; elle se leva n'écoutant ni les perfides consolations de la vicomtesse, ni ses conseils plus perfides encore, n'entendant que les battements de son cœur et ces mots : un *affreux partage*, une *cruelle infidélité*. Madame de Landrecy commençait à s'effrayer de l'état de Gabrielle ; elle avait compté sur une jalouse colère propre à servir sa vengeance, elle n'avait pas songé au désespoir, elle qui ne savait pas ce que c'était qu'aimer, elle courut à la marquise, saisit sa main, en s'écriant :

— Gabrielle ! revenez à vous, voulez-vous que j'appelle.

Ce brusque mouvement fit tressaillir Gabrielle. Machinalement ses yeux se portèrent sur une glace, elle se fit peur : alors un étrange sourire contracta ses lèvres.

— Merci, ma bonne Valentine, de votre amitié, de vos soins ; je ne souffre pas, je ne suis pas si faible que vous semblez le croire, mais je vous demande la permission de rester seule, j'ai besoin de me recueillir.

Ce sourire, ces paroles calmes rassurèrent madame de Landrecy, et ce fut avec empressement qu'elle sortit de l'appartement, en lui disant :

— Du courage !

Son rôle commençait à lui peser ; elle ne se repentait pas encore, le remords ne pouvaient arriver si vite dans une âme aussi endurcie. Le malheur de la marquise devait s'accomplir, car les remords sont toujours trop tardifs pour sauver la victime.

Quand elle fut seule, la marquise sembla retrouver son âme un instant prête à lui échapper. Les premières larmes qu'elle eût versées de sa vie coulèrent brûlantes sur sa pâle figure. Il n'y avait que de la douleur et de la tendresse au fond de son cœur, et si son Édouard eût été près d'elle en ce moment, Gabrielle se serait jetée à ses pieds en lui demandant grâce, en le suppliant de l'aimer encore, de songer à sa jeunesse et à son amour, d'avoir pour elle un peu de pitié puisqu'il lui refusait sa tendresse; enfin, elle lui eût demandé pardon de n'avoir pas su se faire aimer. C'était la jeune fille tendre et naïve qui ne connaissait que la vertu, qui ne croyait qu'au bonheur, ignorant tout mensonge, tout parjure; c'était l'ange que le monde n'a pas encore flétri; hélas! il y a bien peu d'anges sur la terre.

Ce ne fut qu'un fugitif pardon : tout-à-coup

les larmes s'arrêtèrent, un cri sourd s'échappa des lèvres de Gabrielle, elle avait pardonné à celui qui ne l'aimait plus, pouvait-elle pardonner à celui qui en aimait une autre, qui l'avait trompée en l'arrachant des bras de sa mère, en lui promettant de la protéger comme son enfant et de la sauver de tout malheur. En un instant tout fut bouleversé dans cette âme naguère si pure. Gabrielle, qui n'avait encore compris que les joies de l'âme, fut soudainement initiée aux mystères de la passion. Elle n'était qu'aimante et malheureuse, elle devint presque insensée lorsqu'elle sentit les cruelles atteintes de la jalousie.

— Oh! s'écria-t-elle, un partage, un affreux partage! quelle trahison, quelle cruauté! que lui ai-je donc fait pour me traiter ainsi, moi qui l'aimais tant! J'aurais mille fois donné ma vie pour conserver la sienne, et je ne me serais sacrifiée que pour une rivale. Oh! c'est

impossible, ajouta-t-elle d'une voix déchirante, après un moment de silence, Édouard m'aime encore, il m'a toujours aimée, j'étais folle tout-à-l'heure... quand il me serrait dans ses bras il ne pouvait penser à une autre; quand sa voix devenait si tendre en prononçant mon nom, il ne pouvait y avoir pour lui qu'une Gabrielle! C'est impossible, il m'aime toujours.

Épuisée, elle retomba sur son fauteuil, et les termes de la lettre du chevalier revinrent se présenter à son esprit et glacer son cœur. Comment douter? le marquis n'avait-il pas tout avoué, M. de Bagneul ne la plaignait-il pas sincèrement? Cette exigence d'Édouard, bizarre, inexplicable était bien la preuve de son malheur! Gabrielle aimait avec toute la confiance, tout l'abandon de la jeunesse; elle souffrit toutes les angoisses de la femme que le malheur a longuement éprou-

vée. Elle était faible, parce qu'elle se croyait aimée, une incroyable énergie se réveilla en elle quand elle se sentit privée de tout appui, on a tant de forces pour souffrir.

Un instant Gabrielle songea à aller se jeter dans les bras de sa mère, à lui confier son malheur, à lui demander un conseil; mais elle recula devant la pensée d'accuser ainsi son mari, de troubler la vie de sa mère.

— Non, se dit-elle, ce secret déchirant ne sera connu que de moi. Édouard n'était pas digne de mon amour, moi je veux être digne de l'idole que je m'étais créée. D'ailleurs, on ne vit pas longtemps avec une pareille douleur, la mienne me tuera, je l'espère!

6

Madame de Landrecy poursuivait son œuvre fatale : une nouvelle lettre du chevelier était venue l'encourager. Elle se rendit auprès de la marquise, que la fièvre avait atteinte. Quand elle la vit résignée et disposée à pardonner, elle s'effraya d'avoir fait déjà tant de mal pour arriver à un dénouement si imprévu et que le chevalier ne cesserait de lui repro-

cher ; elle sut adroitement la blâmer de sa résignation, et exciter de nouveau sa jalousie. Gabrielle, nous l'avons dit, était surtout passionnée, le poison, qui s'était arrêté à ses lèvres, atteignit bientôt son âme... et lorsque le mot de vengeance cessa de lui paraître odieux elle se trouva moins malheureuse, son bonheur perdu la préoccupait déjà moins, son orgueil étouffa son cœur.

Hélas! la lutte ne fut que trop courte : c'était la faiblesse aux prises avec la perversité, c'était une âme partagée entre la douleur et la colère, livrée à une infernale influence, et lorsque Gabrielle essayait de douter encore ou d'excuser le marquis, Valentine, sans pitié, lui ôtait tout espoir et tout désir de pardonner. Gabrielle subissait toutes ces émotions, passant tour à tour de l'attendrissement à la révolte, et du pardon à la vengeance, tandis que Valentine, profitant habilement de ces sensa-

tions diverses, n'éprouvait qu'un seul sentiment implacable, pour la première fois de sa vie elle fut éloquente, elle ne triompha que trop des scrupules de Gabrielle, elle ne sut que trop la convaincre, et lorsque les deux jeunes femmes se séparèrent, la perte de Gabrielle et la vengeance de Valentine étaient assurées.

M. de Surville revint enfin : il se montra plus épris que jamais, et chaque preuve d'amour paraissait à Gabrielle le comble de la lâcheté. Mais par une force surhumaine et que bien peu de femmes auraient eue à son âge, elle sut dissimuler, pas un mot ne lui échappa, une excitation fébrile qui ne l'avait pas quittée depuis le jour de la trahison, la rendait plus animée et soutenait cette énergie empruntée aux moins nobles instincts de sa nature. Le marquis ne devina pas l'orage qui grondait au fond de ce cœur qui semblait

calme et pur et qu'il croyait tout à lui. Plus que jamais, fier de sa femme, il la conduisait de fête en fête ; Gabrielle s'étourdissait encore au milieu de cette foule bruyante. Dans un pareil tourbillon la plaie de son cœur ne put que s'envenimer. Et puis madame de Landrecy était là et sa surveillance n'était pas inutile.

Enfin arriva le jour du bal de la cour, attendu avec impatience par le chevalier et sa sœur, et avec une agitation croissante par la marquise. C'était le jour du dénouement : le chevalier l'espérait bien, ce dénouement allait livrer le marquis au ridicule, établir la réputation de Gabrielle, et lui donner, à lui, une de ces joies perfides pour lesquelles il eût fait mille sacrifices : il n'eut pas le plus léger scrupule, le sujet de la comédie était si frivole, qu'il fallait vraiment du talent pour arriver à un but si désiré avec un moyen si peu

compromettant. Le chevalier, fier de son inspiration, accabla sa sœur d'éloges, ils ne s'entendaient que trop bien.

Gabrielle, sous prétexte d'un engagement forcé, pria le marquis de se rendre de son côté au bal de la cour, madame de Landrecy lui avait fait demander le matin deux places dans sa voiture, elle n'avait pu les lui refuser, et une quatrième personne pouvait gêner ces dames, dont la toilette devait être aussi fraîche que brillante. Le marquis fit un tendre reproche, mais promit tout ce qu'on voulut. Il précéda la marquise au bal, trouvant un dédommagement dans la perspective de l'effet qu'allait produire Gabrielle à son entrée, avec une beauté qui ne s'effrayait d'aucune rivalité, et une toilette qui certes devait éclipser les plus éclatantes.

Gabrielle avait la fièvre en s'habillant; lorsqu'elle se fut revêtue de cette robe fatale,

lorsqu'elle se vit habillée à la Polonaise, car c'était là toute sa vengeance, une pâleur effrayante couvrit un instant ses traits, ce fut comme un pressentiment. Mais la vicomtesse était là comme le démon, quelques mots rendirent à Gabrielle ce triste courage qui ne l'avait pas quittée, et lorsque la marquise eut mis son rouge, jamais elle n'avait paru plus belle, ses yeux brillaient d'un éclat inaccoutumé, sa taille, admirablement dessinée par ce costume élégant n'avait jamais paru plus ravissante, et ce fut la première fois de sa vie que madame de Landrecy put contempler sans envie une beauté qui ne le cédait qu'à la grâce.

Après avoir jeté un dernier regard sur une glace qui la reflétait tout entière, Gabrielle monta dans sa voiture.

M. de Surville, placé en face de la porte

d'entrée, se retourna vivement lorsque pour la deuxième fois il entendit son nom retentir, c'était la marquise. Il ne put d'abord apercevoir que le haut de sa coiffure, tant la foule qui les séparait était nombreuse, et surtout tant le nom de cette beauté nouvelle avait excité de curiosité. Chacun se pressait pour voir la belle marquise de Surville. Gabrielle aussi avait vu, ou plutôt avait deviné le marquis sans le regarder, comprimant d'une main tremblante les battements de son cœur, elle s'avança avec un front calme vers la deuxième salle, dans laquelle on attendait la reine.

Lorsque la foule, qui s'écartait pour laisser passer la marquise et la vicomtesse, lui permit de voir Gabrielle, le marquis devint affreusement pâle. Il resta comme pétrifié, une douloureuse surprise contracta ses traits, jamais il n'avait souffert ainsi. Toutes les tortures que Gabrielle avait subies depuis quelques

jours, il les éprouva en un instant. Pourtant il voulait douter encore, lorsqu'il se retourna pour changer de place, pour s'assurer que ses yeux ne l'avaient pas trompé, il rencontra le regard de M. de Bagneul, qui feignit de réprimer un sourire à l'expression duquel on ne pouvait se méprendre. Ce sourire exaspéra le marquis.

Cette femme, par une infernale coquetterie, venait de briser l'amour qui l'unissait à elle, Gabrielle venait de détruire tous ses rêves de bonheur, de le vouer à jamais au ridicule et le ridicule effraie souvent plus qu'un malheur. Il fallait attendre que la présentation fut faite pour aborder la marquise et recevoir les félicitations de ses amis sur la beauté de sa femme, sur son air *angélique* qui frappait tout le monde.

Le chevalier avait averti le duc de Nocé

et tous les témoins de la scène qui s'était passée au château. Le marquis put à peine se contenir en écoutant le compliment de condoléance du premier, et les félicitations ironiques du second, il était temps qu'il revit la marquise, car la colère toujours croissante qui s'emparait de lui pouvait éclater au milieu du bal, et c'eût été le dernier coup.

Madame de Surville reparut enfin, toujours accompagnée de la vicomtesse. M. de Surville s'avança vers elle, et lui dit d'une voix basse et altérée :

— Madame, voulez-vous me déshonorer, votre promesse n'était-elle pas sacrée ?

— Je tiens mes serments comme vous tenez les vôtres, dit Gabrielle d'une voix ferme.

— Rentrez chez vous à l'instant, je vous l'ordonne.

— Rappelez vos esprits, Monsieur le marquis, la reine ne s'est point encore retirée, vous oubliez que sa retraite seule peut être le signal de mon départ.

Et sans paraître remarquer davantage le trouble du marquis et le regard qu'il lui lança, Gabrielle se dirigea d'un autre côté.

Peu d'instants après le départ de la reine, ne pouvant supporter plus longtemps de telles émotions, elle fit appeler ses gens.

Lorsque la voiture entra dans la cour de l'hôtel, le suisse se trouva sur le perron, et dit en s'inclinant respectueusement :

— Monsieur le marquis attend Madame la marquise dans son cabinet.

Un léger tremblement saisit Gabrielle en entendant ces mots, mais le ressentiment l'emporta sur la frayeur, et ne songeant qu'à la

trahison de M. de Surville, n'écoutant que les perfides conseils de la vicomtesse, ce fut d'une main assurée qu'elle ouvrît la porte du marquis. Ses joues étaient animées, sa contenance calme, l'orage était dans son cœur.

M. de Surville, lui, était affreusement pâle, debout, appuyé contre la cheminée, il froissait convulsivement ses gants, son mouchoir, et l'impression de la colère et de la douleur se lisait sur son front. Lorsqu'il vit une fois devant lui cette femme qu'il avait aimée si ardemment et qui venait de trahir les devoirs les plus nobles et les plus sacrés, lorsqu'il la vit si jeune, si belle, et déjà si pervertie, un froid mortel se glissa dans ses veines, il se demanda si le démon n'avait pas pris la forme de l'ange pour mieux le tromper, pour vouer toute sa vie au malheur. Faisant enfin un effort sur lui-même, il dit à la marquise d'une voix basse et saccadée :

—Madame, m'expliquerez-vous une conduite à laquelle je ne puis croire encore, quel cœur avez-vous donc pour venir ainsi briser un cœur qui vous était si dévoué, parlez, que vous avais-je fait ?

La jeune femme si sûre d'elle-même en entrant chez son mari, perdit son énergie factice en écoutant cette voix si douce qu'elle s'attendait à trouver si menaçante. Par un mouvement instinctif, elle ramena sur ses épaules la mante qu'elle avait laissée retomber à demi en entrant, comme pour mieux braver le marquis.

— Vous avez raison, continua M. de Surville avec amertume, de cacher la fatale preuve de cette infernale coquetterie. Savez-vous ce que vous avez fait ce soir, Madame ? vous avez voué mon nom au ridicule et votre vie au malheur ; car j'avais fait un serment osant

compter sur votre promesse, et vous, vous venez de perdre à tout jamais un bien que vous ne saviez pas apprécier, l'amour d'un homme d'honneur!

—Monsieur, s'écria Gabrielle pâle, atterée, ne pouvant méconnaître la puissanee qu'aura éternellement la vérité, et pourtant ne pouvant oublier les affreuses occupations du chevalier de Bagneul, Monsieur, pourquoi m'avoir donné l'exemple de la trahison et du mensonge, pourquoi lorsque j'étais venue à vous si confiante, m'avoir condamnée aux larmes; pourquoi vous être abaissé jusqu'à feindre, puisque vous aviez le triste courage de me tromper.

— Je ne vous comprends pas, Gabrielle, vous parlez de trahison, de mensonge... Qui donc a été confiant? qui donc a été trahi?.... Je vais vous l'apprendre aujourd'hui ce secret que vous n'avez pas su respecter et que je

vous ai caché, comme on cache la blessure de son cœur à l'ami qui pourrait en souffrir.

Il y a quelques mois, je ne vous avais jamais vue, Gabrielle, je fis un voyage en Angleterre. Un jour, comme je sortais du théâtre, je fus étonné du mouvement inaccoutumé qui se passait dans l'hôtel; j'interrogeai mon valet de chambre, et ce fut avec une douloureuse surprise que j'appris la cause de ce désordre. A quelques pas de moi, dans l'appartement voisin du mien, se passait un drame sanglant. Cédant à mon premier mouvement, comme tous ceux qui m'entouraient, je fus le témoin d'une scène déchirante.

Une jeune femme, plus belle que tout ce que j'avais rêvé jusqu'alors, était étendue mourante sur un lit qu'entouraient des médecins appelés à la hâte. Elle se débattait dans d'horribles convulsions. Après quelques heu-

res d'une cruelle agonie, elle expira victime du poison qu'elle avait pris volontairement. Cette femme, doublement digne de pitié, puisque son malheur n'était dû qu'à ses fautes, avait fui la maison de son mari pour s'échapper avec son amant. Depuis un mois elle était en Angleterre, se croyant à l'abri de toute poursuite; mais son imprudence devait la perdre. Par une de ces fatalités qui nous révèlent le doigt de Dieu, au moment où elle sortait toute parée pour se rendre à un bal masqué, son mari, averti par la perfidie d'une femme de chambre, était venu se présenter à ses yeux, et sans vouloir attendre le lendemain, à la lueur des torches, avait forcé son rival à se battre avec lui.

« Le mari avait tué le jeune homme, et pour dernière vengeance, il avait voulu qu'on apportât son corps sanglant à l'hôtel où l'attendait l'infortunée dans une douleur muette et

effrayante, Cédant à un premier mouvement de désespoir, et pour ne pas survivre à celui qu'elle aimait, la jeune femme avait pris du poison que par pressentiment sans doute elle avait emporté avec elle.

« Je n'avais jamais vu mourir, Gabrielle, et ce douloureux spectacle ne s'effacera jamais de ma mémoire. Vous avez sans doute deviné que cette parure de bal n'était autre qu'une robe à la Polonaise ! Ce costume qui frappait mes yeux pour la première fois d'une manière si douloureuse, ajoutait encore à l'horreur d'une pareille scène, et lorsque cette mode, apportée en France par la reine, fut adoptée par les femmes de la cour, je me promis de ne jamais la laisser prendre à la femme qui me serait chère.

« Je ne vous cachai le motif d'une prière que vous auriez dû regarder comme forcée, que pour ne pas attrister votre âme par le

récit de pareilles fautes et de pareilles douleurs, et pour ne pas vous faire partager le tressaillement involontaire que j'éprouve à la vue de ces parures qui figurent aujourd'hui dans des fêtes, et que je vis, pour la première fois, sur un lit de mort !

« Voilà le secret de ma *trahison*, Gabrielle, pourrez-vous, sans rougir, m'apprendre celui de votre révolte. »

Ces derniers mots semblèrent rendre à la marquise l'usage de sa pensée, elle arracha violemment de son corsage un papier qu'elle y avait caché, et tombant à genoux devant M. de Surville, sans prononcer un mot, elle lui tendit de ses deux mains ce papier sur lequel on voyait la trace de ses larmes, et qui n'était autre qu'une copie de la lettre du chevalier. Fatale lettre dont les impressions ne s'étaient que trop gravées dans la mémoire de Gabrielle.

A mesure qu'il lisait, les regards du marquis s'enflammaient.

— Le misérable! s'écria-t-il, c'était donc lui le serpent qui avait égaré ton âme, Gabrielle!...

Mais Gabrielle n'entendait plus : vaincue par tant d'émotions, elle était tombée dans un profond évanouissement dont elle ne sortit que pour ressentir les atteintes d'une fièvre ardente.

Le marquis veilla toute la nuit près du lit de Gabrielle, il la quitta le lendemain et alla frapper à la porte du chevalier de Bagneul, accompagné de deux témoins, le duc de Nocé, le chevalier d'Entragues.

Le chevalier fut mortellement blessé : sa mort seule pouvait faire oublier son infamie. La vicomtesse de Landrecy quitta la France le lendemain de la mort de son frère.

Quant à la marquise, elle fut promptement

hors de danger. Les soins, l'amour du marquis la rendirent à la vie, mais elle conserva longtemps une profonde mélancolie, ne se pardonnant point une crédulité qui avait failli lui coûter son bonheur et surtout une faute qui avait causé la mort d'un homme!

VII

A MADAME ERNEST CISTERNES DE VEILLES.

Piccolino.

Ainsi que Rabelais, Molière et d'autres encore l'ont dit quelque part, la nature humaine est fort bizarre et par conséquent fort inexplicable. Il nous faut donc à nous, pauvres et infimes créatures, nous contenter de voir, d'écouter, et par suite de raconter (si tel est notre bon plaisir), pour le plus grand profit, enseignement et distraction d'un chacun. Moi,

Picciolo, espèce d'avorton que la nature semble avoir produit à regret, comme épuisée par d'autres enfantements beaux et complets, et n'ait pu produire en ce moment-là (sous l'astre qui luisait et devait être le mien), qu'une fraction haute d'une coudée, des traits assez difformes, mais que par compensation elle voulut bien doter d'une intelligence vraie, développée, en somme, un pâle reflet du bon Ésope, ce qui fait que je suis le plus souvent comme une étoffe mi-partie, tantôt désespéré de mon physique excentrique, repoussant, et tantôt riant dans ma barbe rousse de tout ce que je vois et devine, qui passe inaperçu pour les autres. Mes yeux semblent parfois percer des murailles, voir les orbites, enveloppes charnelles des yeux du monde, et lire ainsi la pensée quand même. — Ma vie méritera un beau jour d'être racontée tout au long, lecteur bien-aimé, et de tenir à elle seule les treize

chapitres d'un beau volume in-8, avec illustrations de Johannot ou de Gavarni, afin qu'on me suive dans les phases les plus inouïes qui seront déroulées par moi ; mais dans ce moment, je ne veux être que le narrateur fidèle d'événements que j'ai vus de mes deux fugitifs yeux ronds, et de choses qu'ont entendues mes deux larges oreilles. M'y voici.

Il y a quatre ans environ, par un de ces revers inattendus, comme il en arrive aux grands hommes aussi, j'errais pensif et triste sur le Pont-Royal, et je me prenais à regarder le reflet des reverbères miroitant dans la Seine, et s'y projetant fantastiquement aux petites vagues qu'y soulevait le vent de la nuit. Quand on n'a plus de chez soi, on pourrait faire un roman inédit de toutes les pensées qui nous éclosent en parcourant ainsi les rues et les promenades si bruyantes le jour, et que la nuit fait silen-

Picciolo, espèce d'avorton que la nature semble avoir produit à regret, comme épuisée par d'autres enfantements beaux et complets, et n'ait pu produire en ce moment-là (sous l'astre qui luisait et devait être le mien), qu'une fraction haute d'une coudée, des traits assez difformes, mais que par compensation elle voulut bien doter d'une intelligence vraie, développée, en somme, un pâle reflet du bon Ésope, ce qui fait que je suis le plus souvent comme une étoffe mi-partie, tantôt désespéré de mon physique excentrique, repoussant, et tantôt riant dans ma barbe rousse de tout ce que je vois et devine, qui passe inaperçu pour les autres. Mes yeux semblent parfois percer des murailles, voir les orbites, enveloppes charnelles des yeux du monde, et lire ainsi la pensée quand même. — Ma vie méritera un beau jour d'être racontée tout au long, lecteur bien-aimé, et de tenir à elle seule les treize

chapitres d'un beau volume in-8, avec illustrations de Johannot ou de Gavarni, afin qu'on me suive dans les phases les plus inouïes qui seront déroulées par moi; mais dans ce moment, je ne veux être que le narrateur fidèle d'événements que j'ai vus de mes deux fugitifs yeux ronds, et de choses qu'ont entendues mes deux larges oreilles. M'y voici.

Il y a quatre ans environ, par un de ces revers inattendus, comme il en arrive aux grands hommes aussi, j'errais pensif et triste sur le Pont-Royal, et je me prenais à regarder le reflet des reverbères miroitant dans la Seine, et s'y projetant fantastiquement aux petites vagues qu'y soulevait le vent de la nuit. Quand on n'a plus de chez soi, on pourrait faire un roman inédit de toutes les pensées qui nous éclosent en parcourant ainsi les rues et les promenades si bruyantes le jour, et que la nuit fait silen-

Viens-t'en avec moi, et nous causerons ensemble, tu peux m'être fort utile.

— Oui-dà, répondis-je, je veux bien.

Et, sans prolonger davantage la conversation, nous marchâmes d'un pas rapide, lui balançant avec grâce sa taille souple et svelte, et posant avec légèreté ses deux pieds cambrés qui servaient de complément à deux jambes parfaitement arquées, et moi, trottinant sur mes deux petites jambes torses, aux genoux osseux. La course me parut longue, bien que nous échangeassions quelques paroles; mais nous avions hâte d'arriver. — Enfin nous détournâmes dans une rue étroite, et peu après il heurta violemment à une porte bâtarde. Il prit une bougie chez le concierge, et nous gravîmes quatre étages qui me semblèrent les tours Notre-Dame. Il tira une clef de sa poche, et nous entrâmes dans une espèce d'antichambre, ou salle à manger, puis nous traversâmes un ca-

binet qui me parut fort curieux, et parvînmes enfin jusqu'à une chambre à coucher, très coquettement meublée, et dont l'aspect me sembla tout-à-fait confortable... Tout y était tendu de rouge avec un goût exquis ; les festons qui retombaient sur la cheminée m'auraient seuls initié à tout le reste. Force chinoiseries, bimblotteries, tout cet équipage sans lequel on ne saurait vivre maintenant, si on veut trancher du lion ou de la lionne. — Il s'étendit dans une fort belle ganache, et me fit signe de m'asseoir à ses pieds sur une mignonne chauffeuse.

— Mais, parbleu ! fit-il, avant d'entamer nos discours, il faut, petit, que je te restaure un peu, car je gagerais que tu dois avoir faim.

— Par saint Onuphre ! répondis-je, je ne saurais refuser un Amphytrion aussi beau ni aussi gracieux.

— Par la male peste, petit, de l'esprit et de

la flatterie, oh! mais tu seras délicieux, et j'ai trouvé une vraie perle fine.

Il dépose sur un petit guéridon une bouteille de vin, deux verres, un pâté de foie, et je t'assure, lecteur chéri, que je te souhaite toujours un aussi bon appétit et un aussi bon repas, car nous y fîmes honneur, sur mon âme, — puis nous reprîmes nos premières places, et il commença à me parler ainsi :

— Écoute-moi bien, petit, car la question est sérieuse pour moi maintenant, et ma position difficile. Je me nomme Alonzo de Perrès (ici, lecteur, tu comprendras aisément que c'est un nom changé, car on le doit ainsi), je suis d'une vieille famille du confin des Espagnes et de la France.

A ces mots je le regardai, et remarquai parfaitement un teint et des traits espagnols d'une extrême pureté, des cheveux et des moustaches d'un noir lustré; il ne lui manquait qu'un

large chapeau gris, surmonté d'une plume rouge ou verte, un court manteau, un pourpoint tailladé, pour en faire un délicieux type de Vélasquez ou Murillo : seulement, il avait par instants un sourire qui ne s'accentuait que vers l'extrémité droite de sa bouche, et qui, avec ses yeux noirs et brillants, lui donnait un air du cousin-germain de Méphistophélès. — Ma remarque ne l'empêcha pas de poursuivre ainsi :

— Étant fils unique, je fus gâté par ma mère, toute fière d'avoir un si joli enfant : plus tard, je fus gâté par les femmes, qui me trouvèrent un fort joli garçon.

Et en parlant ainsi il caressait ses moustaches, d'un certain air de complaisance, avec sa main blanche et effilée.

— Mes études furent assez médiocres, je te l'avouerai, et le peu que je sais maintenant, la raison m'a forcé de l'apprendre comme un

vernis brillant sans lequel on ne peut réussir dans le monde; il faut toujours des paillettes pour éblouir cette foule, et le plus niais des hommes, la plus sotte de toutes les femmes ont encore assez d'instinct pour être charmés de rencontrer ce qui leur manque, et assez de sottise pour se laisser prendre à cet appât. Les vrais savants, je le sais, vous regardent en pitié; les animaux de votre espèce, souvent, vous jalousent; en somme, l'amour-propre est parfois flatté, mais *in petto*, le cœur reste presque toujours vide!

« Je ne veux point, mon cher Picciolo, te faire avaler toutes mes aventures, ni commencer ma narration avant le déluge. Le premier point pour plaire dans le monde, est d'éviter d'ennuyer les autres : ceci est devenu pour moi un axiôme. Or donc, je te dirai brièvement qu'à dix-huit ans j'avais déjà escaladé tous les murs, terrasses, espaliers, toutes les haies et encein-

tes de couvents des environs, séduit toutes les caméristes de ma mère, toutes les jeunes fermières d'alentour; enfin, lassé de trouver si peu de résistance, j'éprouvai le besoin de quitter mon air natal et de voler à des conquêtes plus nobles et plus difficiles. J'avais lu Joconde, don Juan, et tous ces héros m'étaient tellement montés au cerveau, que je ne pensais point qu'il y eût d'autre rôle à jouer au monde, ni d'autre but dans la vie. Je m'efforçais de me débarrasser de quelques remords (qui souvent me gâtaient des aventures), comme un enfant qui sait marcher rejette avec honte son bourrelet et ses lisières.

« Je voyageai beaucoup, j'étudiai et appris ainsi plusieurs langues; et dans ma fatuité (ici, Picciolo, et pour toi seul, je lève le voile que j'abaisse toujours entre la foule et moi), à force de répéter aux autres que le monde était trop petit, que je n'y pouvais ni

respirer, ni penser à l'aise, j'avais fini par me le persuader à moi-même, absolument comme ces vieilles femmes qui racontent des histoires merveilleuses de leur beauté printannière qui n'a jamais existé que dans leur imagination, et sont tout heureuses d'y faire croire et d'y croire en même temps.

« Les Allemandes rêveuses ne purent me captiver : leur langueur et leur constance étaient désespérantes ; je me sauvai à bride abattue, car, à Nuremberg, j'avais tellement séduit une belle et noble patricienne, qu'on voulait m'imposer le mariage ; mais heureusement que mes chevaux de poste devancèrent de vitesse ceux des gens du père de ma jeune Rosa. Les Anglaises avaient de trop grands pieds, les dents trop longues, et les jeunes filles y étaient trop peu gardées. Je les quittai sans souvenirs et sans regrets. Mon cher Picciolo, si j'avais pu recueillir dans une urne toutes les larmes fémi-

nines que j'ai fait verser, il y aurait eu réellement de quoi en faire la source d'une fontaine limpide, mais amère, pour laquelle on aurait bien trouvé une nymphe.

— Parbleu ! mon maître, interrompis-je, vous avez cent fois raison quand vous dites que vous êtes fat ! Pardonnez-moi, mais la fontaine des larmes, (qui ferait une nouvelle piquante,) me semble d'une outrecuidance achevée.

— Parle, parle, petit, je t'en donne la permission. Mais, vois-tu, ceci est pour ne pas mentir à un serment que je me suis fait : la première femme de toutes que j'aimai, (car on aime au moins une fois réellement dans sa vie,) me fit tellement pleurer et souffrir, en m'abandonnant pour un de mes amis, qu'après avoir vidé tout le larmier de mes yeux, je jurai de me venger sur toutes les autres femmes en les faisant pleurer plus

ou moins, selon le degré de sensibilité de la fibre nerveuse correspondant à la glande lacrymatoire, et j'ai peu manqué à cette promesse que je m'étais faite. — D'abord, je fus assez stupide pour être ému de ces larmes que je faisais couler; mais depuis je me suis ferré à glace comme les chirurgiens qui taillent à vif dans les chairs sans même sourciller, tu croirais peut-être que c'est de la fanfaronade si je te disais que j'en suis venu à un point qu'il n'y a plus que cela qui me sorte de mon apathie. Il me faut de ces jalons plantés dans de vieilles ornières, à l'entour des fossés de quelque vieux domaine féodal, pour ranimer mes sensations attiédies, et avoir envie de sauter à pieds joints par-dessus, au risque de me briser comme une poupée de verre. Je suis donc toujours en quête de quelque chose de nouveau, toujours comme un chien à l'affut, pourtant c'est parfois, je

t'assure, d'un ennui parfait. Il n'y a tel bon comédien qui n'aime à avoir ses jours de relâche.

— Par saint Onuphre, maître, vous avez raison, m'écriai-je, et quand l'instrument est monté trop haut, il faut que les cordes se brisent ou se détendent. C'est ce que je disais toujours à ce pauvre don Raphaël, qui ne voulut point m'écouter et en perdit la voix et la raison.

— Picciolo, reprit Alonzo, pourquoi jures-tu toujours par saint Onuphre? et qui était ce don Raphaël dont tu me parles?

— Parce qu'on me fit baptiser sous le nom de san Onufio, et que Picciolo est un adjectif inhérent à ma taille. Quant à don Raphaël, c'est tout ce que j'ai aimé au monde, et sa perte me laisse inconsolable, d'autant que j'y ai peut-être quelque part : c'était une adorable créature, un musicien capable de faire pâlir

tous les maîtres de chapelle, même Jean Kuiller.

— Vrai Dieu! l'ami, tu sais ton Hoffmann sur le bout de ton doigt! Tant de choses logées dans une si chétive enveloppe! Ton histoire doit être bien curieuse.

— Vous avez dit vrai, mon maître, répondis-je, et je vous la lirai dans vos moments de repos et d'ennui.

— Oui-dà, je le veux bien, mon petit; mais il faut que je continue, afin que tu me tires du guêpier dans lequel je suis maintenant.
« Après avoir essayé toutes les femmes du continent, je vins à Paris. Là je menai des milliers d'intrigues, et je dissipai une belle et solide fortune; je fis, hélas! comme le chien qui lâche sa proie pour l'ombre. — Je courus après de faux semblants de plaisir, de bonheur, et je perdis la réalité. Chaque sensation, pour moi, a été suivie d'une angoisse comme la

morsure d'un aspic : chaque croyance a eu sa déception ! Ne t'étonnes donc point, petit, si je suis devenu dur, sceptique, blâsé, railleur et même épigrammatique. C'est malgré moi quand, par hasard, il me survient quelques bons moments, et je me hâte de les étouffer comme une sottise ou une faiblesse dont j'ai honte. — Mais, à peine les difficultés vaincues le dégoût et l'accablement s'emparent de moi avant même d'avoir mis l'entreprise à fin. N'y a-t-il donc plus de pomme d'or ni de jardin des Hespérides? — Mes jours me semblent parfois lents comme des années, et ma vie un problème dont la solution m'effraie! — Mon cher Picciolo, depuis que je suis à Paris, j'ai parcouru les quartiers des grisettes, les salons des femmes à la mode, des femmes de haute vertu, de haute aristocratie, et partout j'ai trouvé corruption et mensonge. — Les fem-

mes me font l'effet d'etre toutes taillées sur le même patron, à cette différence près, que celle qui suit l'instinct de la nature résiste peu, tandis que les autres, ou par froideur de tempérament, ou montées à cheval sur les grands principes d'une haute naissance et éducation à l'avenant, résistent quelques mois de plus, mais finissent toujours par se donner. Il faut ou une jeunesse d'une beauté merveilleuse, ou un esprit fantasque, ou des obstacles à briser les ongles et les dents, pour ne pas bâiller comme une poule sur son perchoir, et sortir de la monotonie tuante d'une pareille vie! — Tous les jours un costume frais, élégant, varié, des gants pâles, des chaînes, des brillants aux doigts (ceci soit dit en passant, j'ai remarqué que cela faisait toujours effet sur les femmes); tous les jours être en haleine et avoir dans son répertoire force discours pleins d'a-

grément pour les unes, de fatuité pour les autres; mais toujours du vague, du mystérieux, voilà ce que les femmes adorent... elles veulent une pâture à leur imagination.

— Quelle étude a faite votre seigneurie du cœur des femmes! m'écriai-je. Avez-vous inscrit leurs noms quelque part?

— La liste en serait trop longue. « Il m'arriva un jour, par la malle-poste un imbroglio assez étrange : j'étais l'amant heureux d'une belle duchesse, ma foi. Mais je m'ennuyais de mon bonheur sans mélange. — Un ciel d'une pureté désesperante, pas la moindre jalousie, elle était tellément absorbée par la passion, qu'elle ne voyait rien au-delà. Nos jours se filaient et parfilaient d'or et de soie bleu-ciel, et je dépérissais à vue d'œil sur les coussins de velours bleu du divan de la duchesse. Un jour sa modiste lui apporte un chapeau : elle ne voulait même pas le voir de

peur de me perdre une minute, j'insistai pour donner mon goût. La modiste entra : un visage mutin et joli, une modiste enfin. Je fis exprès de tourner le chapeau en tous sens, la petite comprit fort bien mes yeux, et le lendemain elle était chez moi. Un jour j'écrivais à mes deux maîtresses en style différent comme César, soit hasard, soit distraction, je mis l'adresse de la duchesse sur la lettre destinée à Maria, tu conçois le courroux de la grande dame. Or, pour que la mystification fût complète, elle fit venir Maria chez elle, tandis que j'y étais moi-même, nous fit une scène comique, ayant pour dénouement de nous chasser à jamais de sa noble maison et de ses nobles appartements. Elle crut que j'allais supplier, mais je trouvai plaisant de la prendre au mot, de donner le bras à Maria, et de lui dire en lui faisant un profond salut :

« — Pourquoi donc cette petite n'aurait-elle

pas aussi bien un amant que madame la duchesse ?

« — C'est vrai, ajouta Maria.

« Et nous franchîmes l'escalier parfumé de fleurs, laissant la noble dame en proie à toutes les convulsions de la colère. Mais à peine dans la rue, je quittai brusquement le bras de Maria, en lui disant :

« — Au revoir, petite, quand j'aurai le temps, mais tu conçois que nous ne pouvons cheminer ensemble dans la rue.

« Et je pris le trottoir en sifflotant, laissant la pauvre enfant tout interdite, et de grosses larmes aux yeux. Je ne les ai jamais revues ni l'une ni l'autre, c'était assez.»

— Par les onze mille vierges, maître, j'aimerais mieux être un de vos gens que votre maîtresse. Pauvres femmes ! dis-je, en m'appitoyant.

— Bah ! laisse donc, tu en verras bien d'au-

tres, répondit Alonzo, dans ce moment j'en ai trois à la fois.

— Trois?

— Oui, trois. Mais cela n'ira pas longtemps sans quelque crise. L'une est une célèbre cantatrice, arrivée nouvellement d'Italie, et Italienne pur sang, passionnée et jalouse. La seconde est une femme de lettres, un *bleü stocthings* renforcé, qui veut bien faire trêve à son inspiration en ma faveur. La troisième est une petite marchande de tabac. A toutes trois (selon leur langue), même protestation d'amour, de constance, depuis quelques mois ce manège-là dure, c'est presque inouï! Mais je crois qu'elles ont des soupçons, et que l'épée flamboye sur ma tête. Que me conseilles-tu de faire, Picciolo?

— Prendre la poste et les laisser toutes trois, répondis-je.

— Tu as de l'esprit comme un lutin, re-

partit Alonzo, mais la nuit porte conseil, nous sommes fatigués, dormons, demain le *roi s'avisera.* Tiens, Picciolo, prends cette peau de tigre, et roule-toi dedans, ce lit vaudra bien la pierre d'un parapet.

En effet, je m'entortillai dans la peau mouchetée du Bengale, et je dormis rêvant à don Raphaël. La nuit finit comme tout en ce monde périssable, et Alonzo de Perrès s'éveilla. Une vieille femme nous apporta à déjeuner, puis il me dit :

— Sais-tu, petit, j'ai rendez-vous aujourd'hui avec ma belle Spinoletta, la cantatrice, et je ne saurais y renoncer. D'ailleurs, celle-là, à qui on jette tant de couronnes et d'encens flatte mon amour-propre, demain, demain, nous partirons. Tu resteras caché dans ce cabinet, car elle viendra ici.

— Fort bien, mon maître, dis-je, mais un pressentiment me crie que si vous ne partez

pas aujourd'hui, vous ne partirez pas demain.

— Eh bien ! après demain...

— Non , plus du tout.

— Bah ! bah ! tu rêves, petit ; nous partirons pour Rio, un beau pays m'a-t-on dit. Maintenant, prépare-nous une collation, et arrange la chambre pendant que je vais sortir. Je ne serai pas longtemps. Si quelqu'un entrait, cache-toi et observe tout.

Il sortit en fredonnant *non piu andra fafadaï* du mariage de Figaro. — Pour moi, à peine la chambre fût-elle en état, que j'entendis une clé tourner dans la serrure, et prudemment je me cachai derrière une portière, non sans la soulever et voir arriver la femme de lettres que je devinai à sa mise et à son air *capitolin*, Corinne au petit pied, elle se regarda dans la glace, et se mit à réciter des vers, tout en arrangeant ses cheveux et son costume amphibie. — Peu après Alonzo ren-

tra, immédiatement suivi d'une autre femme, que je reconnus pour la marchande de tabac, dans un paroxisme de colère, s'écriant :

— Ah! perfide, je m'en doutais bien; tu me trompais, je t'ai épié, et voilà ce que je trouve chez toi!...

— Comment ce que je trouve chez toi? Vous êtes bien hardie et bien insolente, ma mie, reprit la Corinne empourprée de rage.

Alonzo essayait de les calmer, quand on heurta violemment à la porte. D'abord il n'ouvrit point; puis le bruit devint si fort, qu'il fût obligé d'ouvrir; malgré son courage, il faillit tomber à la renverse quand il aperçut la belle cantatrice Spinoletta. Voilà la guerre allumée entre les trois femmes, qui voulaient se battre, pour moi, je riais dans ma loge d'avant-scène.

— Perfide, menteur, ingrat, parjure, s'écriaient-elles toutes à la fois comme des furies;

qui aimes-tu donc? il faut que tu te prononces, tu me disais que tu n'aimais que moi!

— C'est vrai, mes adorées; mes sultanes, mes houris, faisait Alonzo, souriant du coin droit de sa bouche.

— Quoi! aimer trois femmes à la fois? répétèrent-elles, quelle horreur! c'est inouï! c'est un scandale! une infamie! cela crie vengeance!

— Il parvint à reconduire Spinoletta, lui faisant comprendre qu'il n'aimait qu'elle, et allait courir la retrouver au théâtre dès qu'il serait débarrassé des deux autres femmes. — Elle feignit de sortir, et Alonzo remonta très content de n'en avoir plus que deux, lorsque Spinoletta rentra les traits renversés, le traitant de lâche infidèle, et lui jetant un dernier adieu, lui défendant de reparaître chez elle.

— Eh bien! soit, madame, lui répondit-il.

Et elle partit. — Les deux autres étaient

enchantées d'avoir perdu leur plus redoutable rivale. Il eut le talent de les apaiser séparément, toujours promettant à l'une qu'il romprait avec l'autre, elles disparurent successivement. — Alors je sortis de ma cachette en riant aux éclats et m'écriant :

— Oh! maître, vous seriez leur maître à tous ; je n'aurais jamais imaginé rien de pareil.

— Heim! qu'en dis-tu petit? dit Alonzo en s'essuyant le front et se jetant sur un divan ; ces femmes sont folles de moi ; mais d'honneur, cela devient assommant.

— Et comment ferez-vous? mon maître, dis-je.

— Je les tromperai toutes les trois comme par le passé.

Alonzo prit quelques verres de vieux vin spiritueux pour se remettre, et me fit boire à sa santé, puis il sortit et rentra fort tard.

— Écoute petit ce qui m'est arrivé, m'a-t-il dit. — Je rencontre par hasard la voiture de Spinoletta, je crie au cocher d'arrêter; stupéfait de mon air d'autorité, il arrête, j'ouvre impétueusement la portière, et m'élance dans la voiture à côté de Spinoletta en criant de nouveau au cocher, *marche*. Ma belle Italienne, d'abord choquée et furieuse de ma bardiesse, finit par se calmer avec mes protestations d'amour et d'amour unique. Je lui promis de lui sacrifier les deux autres (dont je ne ferai rien); enfin nous avons fait une délicieuse promenade, et elle m'attend chez elle ce soir.

— Que votre seigneurie songe plutôt à son départ de demain, car je me méfie des Italiennes, lui dis-je.

— Tu es fou, Picciolo, mon ami, buvons du vin de Chypre, et demain nous partons sans plus nous inquiéter des avis de toutes ces fe-

melles. — Allons toujours, l'ami, et souhaite-moi bonne chance. — Je reviendrai bientôt; il faut se faire regretter des femmes; Spinoletta aura une heure, pas plus, montre à la main. — Demain les malles et valises. — Au revoir petit, attends-moi.

Et il courut sans m'écouter; je criais comme Cassandre.

Je restai pensif et inquiet; Je connaissais les Italiennes. — Hélas! une heure s'était à peine écoulée, que j'entendis un grand bruit et la sonnette violemment agitée. On rapportait Alonzo baigné dans son sang, en congédiant les porteurs, il me fit signe de le poser sur son lit. Il s'évanouit plusieurs fois, je lui frottai les tempes avec une eau spiritueuse et pansai sa blessure. Un coup de stylet près du cœur. — Il me dit d'une voix languissante :

— Pourquoi ne t'ai-je point écouté, petit? Je meurs assassiné par Spinoletta; venge-moi.

— Je n'ai pas d'ami au monde, je te donne tout ce que je possède. — Prie pour mon âme !

— Hélas ! où va l'âme d'un lovelace ? y a-t-il un ciel et un pardon pour elle ? Il prit ma main qu'il serra convulsivement et expira.

J'habite son joli appartement, et gare à Spinoletta, je l'ai juré, je vengerai la mort d'Alonzo de Perrès.

AU PRINCE ELIM MESTCHERSKY.

VIII

Un amour de garnison.

Un jeune homme venait de monter au quatrième étage d'une maison d'assez triste apparence, il avait fortement agité la sonnette, et le bruit en résonnait encore quand la porte s'ouvrit.

La pièce dans laquelle il entra n'était point éclairée, il n'entrevoyait qu'avec peine une femme qui semblait se tenir à dessein dans l'ombre.

— Vous m'attendiez, Félicité, dit-il, en essayant de s'approcher.

Mais elle le repoussa du geste, et lui montra silencieusement la pièce en face, d'où sortait une vive lumière.

Ce salon ou ce boudoir, car il méritait l'un et l'autre de ces noms, présentait un luxe fané et de mauvais goût. La tenture bleue, tachée en beaucoup d'endroits, était ornée de gravures dans des cadres riches à moitié brisés et sans verres. Des rideaux de soie passée cachaient la fenêtre; une pendule dorée, sans globe, deux flacons de porcelaine presque neufs; quelques chaises, un canapé de velours imprimé, aussi terni que les draperies, complétaient l'ameublement. Puis une robe jetée sur des coussins, un chapeau accroché négligemment au pater, il y avait là un désordre curieux pour l'observateur. Aussi le jeune homme regarda ce tableau, un sourire erra

sur ses lèvres ; il reporta ses yeux vers l'antichambre, et ce sourire fit place à un cri d'étonnement et d'effroi. La femme qui l'avait introduit était restée debout sur le seuil, et, au moment où il l'aperçut, elle murmura d'un air étrange, comme se parlant à elle-même :

— Enfin !

Cette femme offrait les restes d'une singulière beauté ; ses formes amaigries avaient encore de la grâce, et dans ses traits, d'une régularité parfaite, régnait une exaltation extraordinaire.

— Vous, ici, Laure ! s'écria-t-il.

— Oui, répondit-elle, c'est moi, Laure, moi qui avais une famille, une réputation sans tache, une existence, c'est moi qui suis ici, et c'est vous, Arthur de Blançay, qui m'y avez jetée.

Le jeune homme resta anéanti. Sa conscience lui répétait la dernière phrase qu'il

avait entendue : *c'est vous qui m'y avez jetée.* Laure le regardait avec mépris.

— Eh bien ! reprit-elle, vous n'avez donc rien à me dire pour vous justifier? vous si habile à séduire une femme, vous ne savez que lui répondre quand elle vous demande compte de son bonheur! Je ne vous reconnais plus : allons, dites-moi que vous m'avez pris quinze jours de ma vie, et que ces jours passés le reste ne vous est plus rien. Cette vie, je vous l'avais livrée, maintenant je ne veux plus la reprendre, elle vous appartient tant qu'il me plaira de la faire durer.

Arthur avait eu le temps de se remettre.

— Je ne fus que le complice d'une faiblesse, mais non la cause de votre dégradation. Cette faiblesse je l'accepte, la dégradation jamais !

Une amère ironie se peignit sur la physionomie de Laure.

— Vraiment? dit-elle, oh! vous l'accepterez, n'en doutez pas. Asseyez-vous seulement et écoutez-moi; j'ai bien des choses à vous apprendre, heureusement la nuit est longue.

Il était évident qu'elle souffrait. Elle cacha un moment sa tête dans ses mains, se plaça vis-à-vis de lui, ensuite elle parla :

« — Il y a une époque de mon existence sur laquelle je ne puis revenir sans des tourments inouïs, je veux parler des jours qui ont précédé notre liaison, mon Dieu! que j'étais heureuse! mon mari m'avait quittée et confiée à sa mère, la meilleure des femmes. Vertueuse par principes et par inclination, elle ne croyait pas au mal, et si elle me surveillait, c'était moins par défiance que pour ne pas inquiéter son fils. Oh! j'étais pure alors; aucune idée d'amour n'avait fait battre mon cœur. Mes jours s'écoulaient entre l'étude, les arts et les

divertissements de mon âge. Mon mari devait rester des années peut-être dans un voyage à la Jamaïque, d'où dépendait notre fortune. Ma belle-mère me parlait sans cesse de lui, c'était son enfant, Arthur! quelle est la mère qui n'adore pas son enfant? »

Une larme coula sur la joue de Laure, elle se tut et parut absorbée dans un souvenir pénible, puis elle reprit :

« Votre régiment vint à Tours; je vous vis dans le monde, vous sembliez occupé de moi, et, malheureuse! je crus à votre honneur, à votre bonne foi, je vous aimai. Vous rappellerai-je ces moments où vous m'abusiez d'une feinte tendresse? Oh! c'étaient des heures de délire que celles où, échappée à toute surveillance, je vous recevais dans le jardin, sous un bosquet de lilas; songez-vous encore à ces protestations brûlantes, à ces baisers de feu qne vous me prodiguiez? comme je me rap-

pelle jusqu'aux moindres détails de ces entrevues. Je descendais l'escalier plus morte que vive, je m'arrêtais à chaque pas, je voyais dans l'ombre, autour de moi, des yeux ouverts, j'entendais mille voix, pourtant j'étais seule avec ma conscience ; j'entrais dans le parterre, je collais mon oreille à la petite porte, et après un moment d'attente, vous arriviez, vous frappiez trois coups, et j'ouvrais et je tombais palpitante dans vos bras. C'était alors de longues promenades, c'étaient des mots entrecoupés, c'était de l'ivresse! Comment n'aurais-je pas tout sacrifié à qui m'apprenait la vie, à qui m'ouvrait un nouveau monde? Je fus presque reconnaissante de ma honte, je lui devais tant de joies. Les indifférents n'ignoraient point nos relations; il est si difficile à une jeune âme de se contenir, et à un fat de cacher sa victoire! Ma belle-mère l'apprit. Elle essaya doucement de me convaincre de mes torts, je ne

les comprenais qu'à peine, car ces torts c'était mon amour. Elle m'emmena brusquement à la campagne, vous m'y suivîtes en secret. Nos réunions du soir recommencèrent. Je l'avais trompée, je lui avais juré que je ne vous reverrais plus, que nos nœuds étaient brisés; elle me crut, elle n'avait jamais menti. J'étais encore heureuse, un coup terrible me frappa, vous reçutes l'ordre de partir. Je crus que j'en mourrais, je serais morte si vous ne m'aviez promis de revenir. Vous parliez de constance éternelle, et je n'avais pas encore appris à ne plus vous croire.

« Ces premiers jours d'absence pesèrent de tout leur poids sur mon cœur, une lettre de vous me rendit un peu de courage, moi je vous écrivais sans cesse, vous me répondiez de loin en loin. Tout-à-coup je cessai de recevoir de vos nouvelles. Ma première idée fut que ma belle-mère avait découvert notre correspondance.

Alors mon inquiétude fut horrible... j'étais grosse!

« J'en devins presque folle; on m'apprit que vous aviez donné votre démission et que vous étiez fixé à Paris, je ne vous accusais point, je craignais que vous ne fussiez malade, et cette crainte me mettait au désespoir. Comment dissimuler la naissance de mon enfant? mon mari, en l'apprenant, nous aurait tué tous les deux. A qui révéler ma honte? Ma pauvre belle-mère? le chagrin l'aurait brisée, mais où trouver plus d'indulgence? mon père? il aurait maudit sa fille! Si vous saviez ce que je souffrais! Je me décidai à tout avouer à ma seconde mère, au risque de ce qui pourrait en arriver. J'espérais qu'il lui serait plus facile qu'à moi de se faire comprendre de vous. N'avais-je pas cru, dans mon ignorance des hommes, que vous auriez un cœur de père. J'entrais chez elle pour lui faire cette terrible

confession !... Je la trouvai à moitié insensée de joie, mon mari était débarqué à Nantes, dans quinze jours il devait être près de nous !...

« Elle me l'annonça avec des transports qui ne lui permirent pas de voir que sa joie n'était point partagée. Elle ne se souvenait plus que j'avais été coupable, ou plutôt elle croyait que je n'avais à me reprocher que de l'étourderie. Elle m'embrassa en me félicitant sur le retour de mon guide, de mon protecteur.

« — A présent ! s'écria-t-elle, il sera là pour te défendre !

« Je la quittai dans un état impossible à décrire. Je m'enfermai chez moi, et je m'abîmai dans mes réflexions. Je ne trouvai qu'un parti à prendre : la fuite. Je n'aurais pu soutenir les regards irrités de mon mari, encore moins sa tendresse; et mon enfant ! il fallait le sauver.

Mille plans se présentèrent à mon esprit.

Il était bien difficile de ne pas éveiller de

soupçons et de ne pas laisser de traces. Si l'on me poursuivait, tout était fini. Voici à quoi je m'arrêtai : J'attendis la nuit, je sortis de mon appartement, et je volai plutôt que je ne marchai jusqu'à la grande route. Je savais que les voitures qui menaient à Paris ne tarderaient point à passer. Cachée derrière un arbre j'attendis leur arrivée. Croiriez-vous que pendant cette longue angoisse, je n'eus pas une pensée pour ma famille que ma fuite allait plonger dans le désespoir, pas un regret pour cette bonne mère dont je payais si mal les soins et le dévouement ; non, deux choses m'occupaient : vous d'abord, vous, que j'aimais plus que tout au monde et que j'allais revoir, puis cet enfant, qui était vous aussi. Le jour allait paraître, quand un bruit de voiture retentit près de moi. Je montai, et nous partîmes. Personne aux environs ne m'aperçut. Les champs étaient encore déserts. Je jetai un

long regard sur ce pays où j'étais née, sur les clochers de la ville qui se montraient à l'horizon, et je pleurai.

« Etrange pouvoir de l'amour, je ne m'occupai bientôt plus du passé, je ne songeai qu'à l'avenir. Et vous étiez cet avenir, Arthur ! Je me représentais votre surprise à mon aspect. Vingt fois j'arrangeai dans ma pensée le moment de notre réunion. Vingt fois j'en eus toute la joie. S'il était bien malade, me dis-je tout-à-coup s'il était... mort ! une douleur vague et sans objet flétrit toutes mes chimères de bonheur. Une seule idée ne m'était pas venue, celle de votre indifférence. Je comptais sur vous comme sur Dieu : Dieu seul ne m'a pas trahie !

« Elle fit un effort comme pour continuer et poursuivit :

« — Enfin nous entrâmes dans Paris, bientôt dans la cour des Messageries. Là des com-

missionnaires m'entourèrent, m'arrachèrent presque de force mon léger bagage et me demandèrent des ordres. Songez, Arthur, que j'avais vingt ans, que je quittais pour la première fois ma mère, et vous vous représenterez mon embarras. J'étais comme étourdie.

« — Où va madame ? me dit un commissionnaire.

« Je donnai votre adresse : c'était la seule qui m'était connue dans tout Paris.

« Après un quart-d'heure de marche :

« — C'est ici, Madame, me dit-on.

« Je me jetai en bas de la voiture.

« Le portier travaillait dans sa loge. A peine si je pouvais parler, il ôta ses lunettes et me considéra attentivement, puis il me fit répéter :

« — M. Arthur de Blançay est-il chez lui ?

« — M. de Blançay !

« Il se leva doucement en frottant le coin

de la table de son tablier de cuir. Puis il reprit en souriant d'un air malin :

« — M. de Blançay ! Eh ! Madame, si vous voulez le voir, cherchez-le. Il y a plus de trois mois qu'il a quitté ce logement. Il n'a point laissé sa nouvelle adresse, et je ne sais où il demeure à présent.

« Puis il remit ses lunettes et me regarda de nouveau avec le même sourire.

« Moi, je tombai demi-morte sur une chaise.

« — Parti ! m'écriai-je, sans rien dire. Et mes lettres ?

« — Oh ! vos lettres, les voilà, sans doute.

« Il en tira plusieurs d'un petit carton.

« — Elles sont timbrées de Tours.

« Je les lui arrachai : c'était bien cela.

« — Tenez, reprit-il, suivez mon conseil, laissez-le, il ne tient point à vous, j'en suis sûr... La veille de son départ, je lui ai donné

une grosse enveloppe pareille à celle-ci. Il sortait. En reconnaissant l'écriture il a dit : « Encore ! » d'un air d'humeur, puis il l'a mise dans sa poche sans la lire. Ensuite il avait d'autres maîtresses; il venait souvent une jolie dame, ma foi! et puis on parlait de son mariage avec une riche héritière. Vous voyez bien que si vous venez de votre province pour lui, comme vous en avez l'apparence, vous feriez mieux d'y retourner. Il serait peut-être temps encore, au lieu que plus tard, quand vous l'aurez bien cherché il n'y aura plus moyen.

« Cet homme aurait pu continuer de la sorte des heures entières sans être interrompu, incapable de faire un mouvement : mes souffrances étaient si atroces que j'espérais n'y pas survivre. Le concierge vint à moi.

« — M'entendez-vous ? eh ! eh ! continua-t-il en secouant la tête, pauvre fille, cela fait pitié.

« Il venait de s'apercevoir de mon état que je ne dissimulai plus.

« Sa femme rentra , elle m'examina curieusement, il lui raconta ce qui s'était passé. Cette femme était humaine, elle me donna des secours, gronda son mari de ce qu'il m'avait affligée, et lorsqu'elle me vit un peu remise elle m'adressa quelques questions.

« — Qu'allez-vous faire maintenant, croyez-moi, rejoignez vos parents, ils vous pardonneront ; vous êtes si jeune.

« Je fis un signe négatif.

« — Alors je vais vous conduire dans un hôtel ici auprès, et j'irai aux informations, je tâcherai de savoir si on ne peut découvrir M. de Blançay. Du courage : voyons, Madame, il reviendra peut-être, songez à votre enfant, il faut vous soigner pour lui, essayez de marcher.

« Nous fîmes quelques pas. Elle s'arrêta.

« — Avez-vous de l'argent?

« Je montrai mon sac, elle le trouva suffisamment garni, et me fit mettre dans une chambre. Je me jetai sur mon lit, elle me quitta comptant que j'allais dormir.

« Dès que je fus seule, un désespoir véritable s'empara de moi, je criai, je déraisonnai, j'eus la fièvre, le délire; enfin, épuisée de fatigue, je m'assoupis au point du jour. En m'éveillant je ne me reconnus plus. Mes idées étaient brouillées, il ne me restait qu'un seul souvenir, votre abandon. Promenant mes regards autour de moi, cette chambre d'auberge, cette mansarde, ce désordre, tout me parla de mon isolement; je fondis en larmes heureusement, car je serais devenue folle. Quand j'eus bien pleuré, je me plaçai sur mon séant, un mouvement inconnu me rappela que j'étais mère, j'avais senti mon enfant, ce moment changea tout mon être.

« — Mon enfant, mon fils, je vivrai pour toi, pour toi j'aurai des forces, je l'espère.

« J'ai tenu parole.

« Je m'habillai et je me rendis chez la portière de votre maison. Elle m'apprit que le seul moyen de connaître votre demeure était d'aller à la préfecture de police, que là peut-être on pourrait me donner des renseignements, et que si cette ressource m'était inutile, il faudrait renoncer à vous trouver.

« Je me fis conduire quai des Orfèvres, je pénétrai sans crainte dans les bureaux, moi naguère si timide, c'était pour mon enfant! J'interrogeai les commis, on compulsa tous les registres, on chercha, j'offris de l'argent, on me promit de vous découvrir, je rentrai fatiguée mais un peu plus tranquille. Hélas! toutes les recherches furent vaines, et au bout de quelques jours j'acquis la certitude que vous étiez perdu pour moi.

« Je restai donc seule, ce que j'avais entendu dire de la vie de Paris, la courte expérience que je venais d'en faire m'avaient appris que la faible somme qui formait tout mon avoir ne pouvait me mener loin. Il fallait travailler, je m'y résolus, que n'aurais je pas fait pour mon fils! J'allai encore chez la portière, elle me trouva une petite chambre dans la rue St.-Denis, m'adressa à une brodeuse, en me recommandant de la patience et une bonne conduite; puis elle m'abandonna à mon sort.

« Vous figurez-vous une femme de vingt ans, habituée au luxe, n'ayant jamais connu une privation, ayant passé ses premières années entourée d'amis, vous la figurez-vous dans un grenier, séparée de tout ce qu'elle a aimé et obligée de gagner son pain. Croyez-vous que si son amour de mère ne l'eût soutenue, elle n'eût pas préféré la mort? Croyez-vous que pendant ses longues heures d'isole-

ment, elle n'ait pas maudit son séducteur? Seule, toujours seule, pas un être à qui dire : je souffre. Eh bien, je regrette ce temps-là. J'avais une espérance!

« Je m'étais fait la loi de ne pas toucher à ce qui me restait d'argent, je le gardais pour l'avenir, pour quand nous serions deux. Je vivais donc avec le produit de ma broderie : vous devenez imaginer comment je vivais. Je passai ainsi le reste de ma grossesse, ne sortant jamais que pour aller reporter mon ouvrage, me levant avec le soleil, n'ayant aucune distraction et comptant les jours qui devaient s'écouler jusqu'à celui de mon accouchement. Le moment arriva, je souffris cruellement, je mis au monde un fils, un fils qui était le vôtre, Arthur, qui avait tous vos traits, que vous n'avez point vu, qui n'a jamais connu votre existence. »

Arthur fit un mouvement, après une courte

pause comme pour lui donner le temps de parler. Laure reprit sa narration.

« Quand on me l'apporta, quand il prit mon sein je me souvins seulement qu'il était à moi. Il n'y eut plus dans l'univers que lui; un instant je vous regrettai, ce fût la dernière pensée d'amour. Je me hâtai de reprendre mes occupations avec un nouveau courage. Le peu de moments que je dérobais à mon aiguille, je les passais à orner mon idole. J'avais fait un trousseau des débris de mon ancienne opulence, je me contentais des robes les plus simples, mon Édouard était si joli, entouré de dentelles! Quand je sortais avec lui, on nous arrêtait pour le regarder. On me prenait pour sa nourrice, tant il y avait de différence entre nos deux costumes; et moi je disais avec orgueil que j'étais sa mère. Au magasin on en raffolait; la maîtresse daignait lui sourire, et chaque fois que j'entrais dans la boutique, les

demoiselles m'apportaient un bonnet ou une jaquette pour *mon amour de petit garçon*, c'était ainsi qu'elles l'appelaient. Une d'elles surtout, Félicité, la fille de comptoir, nous comblait de soins et d'attentions. Elle m'intéressait, cette jeune personne ; ses compagnes l'accusaient de mauvaise conduite, madame Laurent la renvoya, ce fut un vrai chagrin pour moi.

« Qu'il était beau, mon fils ! il était plein de gentillesse ! son caractère s'annonçait si doux ! il aimait tant sa pauvre mère ! Oh ! quand il avait passé ses deux bras ronds autour de ma tête, quand il jouait avec mes cheveux, quand je le voyais sourire, mon Édouard ! mon fils ! j'étais au ciel ; et je l'ai perdu ! et c'est vous, misérable, dont l'abandon a causé sa mort ! Je ne saurais trop vous torturer, je ne pourrais vous accabler d'assez de reproches. Mon Édouard ! mon Édouard ! »

Elle se tordit les bras et jeta des cris d'insensée. Arthur essaya de s'approcher d'elle, elle le repoussa et reprit toute sa fermeté.

« — Écoutez, écoutez, ce qui me reste à vous apprendre. Mon fils chéri grandissait ; en lui j'avais placé toutes mes affections, toutes mes espérances. Fière de ses grâces enfantines, je voulus aller le montrer à ma première protectrice dans cette grande ville. Un dimanche, je le parai de ce qu'il avait de plus beau, et je m'acheminai vers votre maison. La bonne femme trouva Édouard ravissant. Elle me fit des questions indirectes qui piquèrent ma curiosité ; enfin j'appris que vous étiez revenu, qu'elle vous avait parlé, vous avait raconté mon arrivée, que vous aviez semblé ému à ce récit. Vous deviez venir chez moi, vous n'y aviez pas paru. Cette conduite était horrible : cependant je m'en réjouis, je voulais être seule la maîtresse de mon enfant ; je voulais surtout

ne rien partager avec vous qui nous aviez rejeté tous les deux. Je ne vous aimais plus, je vous méprisais, j'étais presque heureuse de ce nouvel outrage. Je serrai Édouard dans mes bras, je me promis qne vous n'auriez jamais aucuns droits sur lui, et que le nom de son père n'arriverait pas à son oreille.

« Plusieurs mois se passèrent. Mon fils grandissait ; il était faible et délicat. Sa santé me donnait des inquiétudes graves, pourtant je le soignais tant, que je croyais être sûre de le conserver. Vous ne vîtes point depuis que vous existez un visage de chérubin comme celui-là. Il faisait l'admiration d'un chacun ; mais presque toujours aussi, après l'avoir admiré, on répétait en s'en allant :

« C'est dommage. »

« Ces craintes me perçaient le cœur. Je n'osais pas m'arrêter à l'idée de le perdre. Mon Dieu ! c'était affreux ! Sa jeune intelli-

gence était extraordinairement précoce. A cet âge si tendre, il comprenait tout. Mon affection passionnée pour lui, il la partageait, il en devinait tous les mouvements, toutes les impressions. Pendant que je travaillais, il s'efforçait de rester tranquille. Même lorsqu'il souffrait, il ne criait point dans mes bras. Il arriva de la sorte à sa quatrième année. Je n'étais plus seule ici-bas. Mon fils était devenu mon ami. Quand il m'appelait, ce mot : maman ! avait tant de douceur dans sa bouche. J'avais fait à force de soins quelques petites économies. Je voulais élever moi-même Édouard, je voulais lui donner des talents, c'était presque une fortune.

« Bien des propositions me furent faites, bien des hommes, croyant que ma misère les y autorisait, m'offrirent un amour que je méprisai. En les repoussant, ce n'était point à vous que je restais fidèle, c'était à mon en-

fant. Il fallait qu'il pût estimer sa mère, il fallait que plus tard elle osât lui avouer que sa naissance à lui était la seule tache de sa vie, il fallait lui dire :

« — Mon Édouard, ton père m'a trompée; il m'a laissée seule au monde, je n'ai eu que toi pour consolation, et j'ai juré qu'aucun être humain ne partagerait mon cœur avec toi. Me pardonnes-tu ma faiblesse? je l'ai expiée, et c'est à elle que nous devons le bonheur d'être ensemble.

« Il me l'eût pardonnée, car lui aussi n'aimait que sa mère!

« Un jour, j'allais comme à l'ordinaire reporter une robe à madame Laurent. C'était une commande pressée, j'avais passé la nuit. Plusieurs fois mon petit garçon s'était plaint en dormant : le matin il n'était pas bien, comme je ne le quittais jamais, je l'emmenai avec moi. Il me suivait péniblement, je le pris

dans mes bras. Arrivés au magasin, il se trouva tout-à-fait mal, mon inquiétude fut extrême. Je le reportai chez moi. Mon pauvre enfant commença de ce jour une maladie de langueur qui dura trois mois. Le peu d'argent que je possédais s'épuisa bientôt : je fus obligée de vendre mes vêtements, les siens, il ne resta plus dans ma misérable chambre que le lit de douleur sur lequel il était étendu. Oh ! Monsieur ! on ne comprendra pas le désespoir d'une mère qui voit périr son enfant, et qui ne peut le secourir. J'essayai d'attendrir les voisins, je mendiai, moi ! Arthur, je tendis la main dans la rue, je ne recueillis qu'une faible aumône. Le médecin arriva et vit notre dénuement : il en eut pitié.

« — Tenez, me dit-il, voilà un billet d'hôpital, portez-y ce petit être.

« — A l'hôpital ! je n'y consentis point, il eût fallu m'en séparer. Je passai une longue

nuit près de son chevet. Mes yeux n'avaient plus de larmes, je le contemplais en silence, mes mains arrachaient ma poitrine : votre souvenir m'apparut. Oh! je vous maudis, si vous eussiez été présent, je vous aurais tué. Mon fils mourait, et vous, comblé des dons de la fortune, vous dansiez peut-être à pareille heure! Mon fils, il demandait à boire, je n'avais que de l'eau à lui donner; il avait froid, en me dépouillant, je ne pouvais le couvrir que de haillons. Je sentais qu'il fallait me résoudre. Je le pris, je l'enveloppai, et je le remis entre les mains de ces angéliques femmes que rien ne rebute, qui soignent les malheureux et les consolent. Attendries des larmes que je versais, on me permit de passer la journée près de lui. Le soir on me renvoya doucement, en m'assurant que le lendemain je reviendrais. Il y avait un banc de pierre à la porte de l'hospice, je m'y assis; le lendemain je ne l'avais pas quitté.

« Dès qu'il fut possible d'entrer, je me présentai. Une sœur vint à moi et m'éloigna de l'infirmerie. Je ne voulais pas la suivre : Mon enfant répétais-je, mon enfant ! La religieuse me regardait avec compassion : la crainte la plus horrible m'agitait. Courant comme une insensée, j'atteignis le dortoir, avant qu'on ait pu m'arrêter. Le lit de mon Édouard était recouvert d'un drap : une couronne blanche et un crucifix y étaient déposés. J'avais tout perdu !... »

Un sanglot convulsif sortit de la poitrine de la pauvre mère. Elle était si extraordinairement pâle, qu'Arthur eut peur qu'elle ne se trouvât mal. Il n'osait l'interroger. En apprenant tout ce qu'elle avait souffert, il comprenait sa haine et en redoutait l'expression.

« — Six semaines après, reprit-elle, j'étais encore aux portes du tombeau. Les hospitalières me soignèrent avec tant de persévé-

rance, que je revins à moi-même. Ce fut pour souffrir davantage. Mon affliction n'avait point de bornes. Elles essayaient de me parler de Dieu, je ne pouvais que le renier, il m'avait enlevé jusqu'à ma dernière espérance. Elles en étaient effrayées. Quand ma santé fut à peu près rétablie, je fus rangée dans la classe des sortants, en conséquence, je fus renvoyée avec une faible aumône, j'en étais bien aise. Mon idée fixe était de me détruire, je ne l'aurais pas pu à l'hospice. J'étais bien faible, je me soutenais à peine. Je n'avais plus de pain, plus d'asile, et surtout plus de fils.

« Je m'acheminai vers la Seine, bien résolue à m'y précipiter : c'est le seul genre de mort qui ne coûte rien. Je traversai les Tuileries : le soleil se couchait, quelques promeneurs restaient en arrière, on allait fermer les grilles. Incapable d'aller plus loin, je m'assis

sur un banc. Il m'échappait des mots sans suite, de ces mots qui peignent le désespoir. Un groupe joyeux passa près de moi : c'étaient trois jeunes femmes. Une d'elles me remarqua et jeta un cri. Je reconnus Félicité.

« — Et que faites-vous là pauvre Laure, seule et souffrante?

« Il me paraissait si naturel de me noyer, que je lui répondis sans hésiter :

« — Je vais me jeter à la rivière.

« — A la rivière, bon Dieu! mais vous êtes folle!

« — Pourquoi, répliquai-je en me débattant, pourquoi m'en empêcher? je n'ai plus mon enfant : que voulez-vous que je devienne?

« Elles m'entraînaient toujours en répétant :

« — Elle est folle!

« Félicité me fit monter en voiture, s'y plaça près de moi et essaya de me consoler.

Elle ne comprenait pas qu'on ne console point une mère, elle ne l'avait jamais été. Arrivées chez elle, on me coucha, et les soins les plus tendres me furent prodigués. Ma douleur ne diminuait pas ; néanmoins ma santé se fortifiait, je redevenais jeune, il y a tant de ressources à mon âge !

« Félicité me raconta son histoire. Un jeune homme, un grand seigneur, l'avait séduite. Abandonnée comme moi, comme tant d'autres, elle fut entraînée de fautes en fautes ; enfin, chassée de son magasin, livrée à elle-même, la misère l'avait jetée dans l'ignoble position où je la trouvais. Elle conservait de bons sentiments, la pauvre fille !

« Je ne songeais point à l'avenir, Félicité y songeait pour moi. Un matin elle me dit :

« — Laure, vous vous portez mieux, qu'allez-vous faire ? la faiblesse de votre vue est telle depuis votre maladie, que vous ne pouvez re-

garder la même chose un quart-d'heure de suite ; comment ferez-vous pour travailler? Je serai la dernière à vous donner de mauvais conseils ; pourtant il ne vous reste pas de ressource, et si vous saviez ce que c'est qu'une existence comme la mienne! Au milieu de tout cela, j'ai le cœur honnête, et je ne voudrais pas que vous vous perdissiez. Je suis trop malheureuse pour vous entraîner dans les mêmes malheurs. Cependant...

« Je fis un signe de dégoût. Elle frisait ses cheveux devant la glace.

« — Tenez, continua-t-elle, réfléchissez : je vais dîner avec des amies, à mon retour, vous me raconterez ce que vous aurez décidé.

« Dès qu'elle fut sortie, je réfléchis en effet, et j'eus horreur de moi-même, de vous surtout, car votre image vint se placer devant moi dans ce repaire odieux où votre amour m'avait conduite. Il ne me restait d'autre ap-

pui au monde qu'une créature déshonorée, moi qui avais eu toutes les aisances de la fortune, je ne pouvais réclamer aucune protection. Il me fallait ou périr ou mendier. J'étais déjà trop humiliée de ma position, pour que l'idée de m'avilir ne fut pas rejetée bien loin.

« — Oh! mon Dieu! m'écriai-je, ayez pitié de moi! vous me punissez cruellement d'une seule faute!

« Je n'avais pas le courage de former un projet. Néanmoins je fis un essai de mes forces. Je pris une aiguille, je me mis à broder. Au bout de quelques minutes, l'ouvrage me tomba des mains; je n'y voyais plus. Alors je sentis toute l'horreur de mon abandon, je pensai à ma famille, à ma belle-mère si bonne, si compatissante, le remords le plus affreux me déchira, je me levai, je voulus sortir de cette maison, aller me jeter à leurs genoux, implorer ma grâce et mourir. Hélas! mes pieds se refu-

saient à marcher, j'étais trop faible, je m'évanouis.

« Félicité revint et me trouva dans cet état. Lorsque je repris connaissance, elle était près de moi. Sa physionomie offrait un singulier mélange d'inquiétude et de préoccupation. Elle me tâta le pouls, me donna à boire, puis s'asseyant près de mon lit, elle sembla plongée dans la rêverie. Cette manière lui était si peu ordinaire qu'elle me frappa.

« — Qu'avez-vous? lui dis-je.

« — Ce que j'ai, Laure? je suis bien embarrassée. Je sais quelque chose qui vous touche de près, et je n'ose vous l'apprendre. Il vaudrait peut-être mieux le cacher. D'un autre côté, c'est une ressource, et vous n'en avez pas.

« — Parlez! parlez! de quoi s'agit-il?

« — Eh bien! tant pis! je vais tout vous raconter. J'ai vu ce soir Arthur de Blançay!

« — Oh ! ciel ! et je me mis à trembler d'une manière si horrible, que ma compagne s'en effraya et s'en désespéra presque.

« — Pardon, pardon, pauvre femme ! oui j'aurais dû me taire. Cela vous fait un mal affreux ; vous l'aimez encore, peut-être?

« — Moi ! je l'aime, mon séducteur, le bourreau de mon enfant, celui qui m'a amenée sur ce lit de misère ! Moi, je l'aime ! Oh ! non ! si je tremble, c'est que son nom a réveillé le dernier sentiment de mon cœur : la haine que je lui porte ! c'est qu'enfin j'apprends qu'il vit, que je puis le voir, que je ne mourrai pas sans m'être vengée, moi et mon Édouard. Où est-il ? le savez-vous ? Mon Dieu ! je vous remercie !

« — J'ai dîné avec lui, il doit venir ce soir.

« — Il doit venir ce soir chez vous ?

« Je sautai à bas du lit et je mis précipitamment ma robe. Tout-à-coup je m'arrêtai : j'a

vais changé d'idée. Ce n'était plus votre mort qu'il me fallait, c'était un plus long supplice, celui-là eût été trop prompt.

« — Félicité, voulez-vous me rendre un dernier service, me prouver que vous m'avez aimée? Sortez, laissez-moi la jouissance de cet appartement jusqu'à demain. C'est moi qui le recevrai, c'est moi qui lui en ferai les honneurs. Cette entrevue est essentielle, ajoutai-je, m'apercevant qu'elle hésitait, je vous promets qu'ensuite je ne vous serai plus à charge : elle décidera de mon sort. Demain je sortirai de chez vous. Ne croyez pas que je ne sois point reconnaissante de tout ce que vous avez fait, tant que je vivrai j'en garderai le souvenir. Je sais que vous n'êtes point fatiguée de ma présence, que vous me continueriez volontiers vos bienfaits ; je ne puis vous gêner plus longtemps. Quand j'aurai causé avec lui, il est impossible qu'il n'ait pas quelqu'égard,

c'est pour mon avenir, accordez-le moi.

« Je pressais ses mains dans les miennes, je la suppliais, elle finit par céder.

« — A quelle heure vient-il?

« — A minuit, il est onze heures et un quart.

« — Laissez-moi seule, je vous en prie, j'ai besoin de me consulter, c'est une grave démarche que je vais faire. Adieu, Félicité, adieu, et merci de votre amitié. Ne m'oubliez pas.

« Je l'entendis descendre l'escalier, puis fermer la porte de la rue, et alors je me recueillis. Mon parti était bien pris, j'allais finir tous mes maux, j'allais vous donner, pour le reste de vos jours, un remords désolant. Quand j'eus terminé mes préparatifs, j'attendis minuit avec plus d'impatience mille fois que lorsque nous étions à Tours. C'était encore vous qui deviez venir, mais quelle différence! J'ou-

vris la fenêtre, j'écoutai comme autrefois les bruits de pas qui se croisaient dans la rue, enfin je reconnus les vôtres ! Mon cœur battit à échapper de ma poitrine. Vous savez que vous êtes entré ici, vous savez ce que vous y cherchiez, vous savez ce que vous y avez trouvé. Cependant vous ne savez pas tout... »

Elle se leva, de vives douleurs contractaient ses traits pendant ce long récit, elle les avait surmontées. Dans ce moment elles augmentèrent ; s'appuyant un instant sur la cheminée, elle sembla reprendre de la force et courut à la porte, prit la clé et la jeta dans la rue. Puis fermant lentement la croisée elle revint se placer devant Arthur, qui la considérait atléré, confondu et ne comprenant rien à ce qu'elle méditait.

— Vous avez donc pensé, Arthur, qu'il serait possible à un jeune homme de bouleverser la vie d'une femme, de lui ouvrir la route

du crime, de la conduire par la main jusqu'au précipice, et qu'ensuite il resterait froidement sur le bord, la regardant tomber dans l'abîme et s'y enfoncer chaque jour davantage. Eh bien ! vous vous êtes trompé. Vous m'avez arrachée à ma paisible existence, vous êtes responsable de mes fautes et de ma mort, entendez-vous? Oh ! oh ! vous abandonnerez votre enfant, sa mère, ils périront de misère et de faim, et vous, courant de débauches en débauches, vous prodiguerez l'or dans les orgies et les plaisirs les plus abjects, vous viendrez chez une courtisanne ! Vous voulez une courtisanne? me voilà, moi ! Que dites-vous de cet échange? vous plaît-il ? C'est moi, Laure, que vous avez tant désirée, que vous adoriez ! je vous appartiens encore, nous passerons la nuit en tête-à-tête, nous la passerons tout entière, car vous ne sortirez pas d'ici.

Elle riait d'une manière bruyante et contractée, d'un rire déchirant.

— Vous avez monté quatre étages, n'est-il pas vrai? impossible de descendre par la fenêtre, et les clés des portes sont dans la rue, vous ne les enfoncerez pas, il n'y a autour de vous rien qui puisse vous servir à cet usage, vous crierez, pas un être n'arrivera à vos cris. Les voisins diront : Ce sont ces femmes qui se battent. J'ai bien pris toutes mes précautions, qu'en pensez-vous? Examinez vous-même. Maintenant apprenez tout : je suis empoisonnée...

Il l'interrompit.

— Empoisonnée! Laure, vous vous jouez de moi! dites que ce n'est pas vrai! ou laissez-moi chercher du secours. Au nom du ciel, ne me condamnez pas à cet horrible supplice! Que je ne vous voie pas mourir! que je ne puisse pas me reprocher cette mort! N'est-ce

pas assez de celle de mon fils? n'êtes-vous pas assez vengée?

Il était à ses genoux. Elle laissait tomber sur lui un regard méprisant, et ne le relevait pas.

— Je suis empoisonnée, reprit-elle, aucuns remèdes ne me sauveraient, et je n'en veux aucuns. Il paraît que j'ai bien choisi ma vengeance. Vous souffrez déjà. Attendez, recueillez vos forces, vous avez encore bien des heures devant vous, vous allez assister à mon agonie, vous allez compter mes douleurs. Les tortures que j'éprouve sont effroyables, elles augmenteront, vous les ressentirez toutes; et moi je te répéterai sans cesse, pour que ce souvenir te reste éternel, pour qu'il te suive dans tes joies, dans tes festins, pour qu'il se place jusqu'auprès du lit où tu conduiras ta fiancée, je te répéterai que tu en es l'auteur, je t'appellerai mon assassin, l'assassin de mon fils. Comprends-tu?

Les convulsions lui coupèrent la parole. Le malheureux Arthur la porta sur un siége, tira toutes les sonnettes, frappa à toutes les cloisons, appela même dans la rue, sa voix se perdit : à cette heure avancée, chacun dormait. Elle le suivait des yeux et jouissait de son désespoir. Il s'approcha.

— Laure, tu es bien cruelle, tu punis mes torts par le spectacle le plus déchirant. Pardonne-moi, laisse-moi sortir, j'amènerai un médecin, ensuite nous ne nous quitterons plus. Je passerai mes jours près de toi, je te ferai oublier le passé à force d'amour, de repentir. Oh ! je t'en conjure, au nom même de ton Édouard ; s'il vivait, il prierait pour son père.

Elle se plaça sur son séant, rejeta ses longs cheveux en arrière, pâle, la figure couverte de taches bleues ; elle était effrayante, prenant sa main, elle lui montra le ciel.

— Tais-toi, homme impitoyable, tais-toi, ne

me demandes rien, ne me demandes pas ta grâce, au nom de ton fils. S'il vivait, pour lui je vivrais, et je voudrais bien accepter tes offres. Mais il est mort! Il est mort parce que tu nous a délaissés, il est mort parce que sa misérable mère n'avait plus à lui donner que son sang, et tu veux que je te pardonne la mort de mon fils! Oh! non! non! c'est au nom de mon fils que je te parle, de mon fils adoré; je te maudis, Arthur de Blançay, je te maudis à ma dernière heure, puisses-tu vivre malheureux, et mourir, comme moi, abandonné de tous...

Il courba involontairement la tête sous le poids de cette malédiction; elle lui parut un arrêt du ciel. Après quelques minutes d'un silence interrompu seulement par le râle de l'infortunée qui se débattait contre le poison, il essaya de nouveau de crier, d'appeler au secours. Personne ne vint.

— C'est inutile, disait-elle en mots entrecoupés, c'est inutile... ils n'écoutent pas. Songes donc où tu es, songes donc que tu es venu pour un joyeux rendez-vous. S'ils t'ont vu, ils te croyent plongé dans l'ivresse, dans la volupté, ils ne viendront pas! Tu resteras jusqu'à ce que je ne sois plus qu'un cadavre. Alors tu pourras sortir, ce sera une leçon dont tu te souviendras, n'est-ce pas, Arthur? Ah! ah! ah!...

Quelques éclats de rire stridents, coupés par des plaintes de souffrances, brisèrent l'oreille et le cœur du seul témoin de cette scène. Chaque minute ajoutait à ses tourments; enfin, saisi d'une espèce de vertige, il se laisse aller sur le bord du canapé, anéanti, n'ayant plus de courage, ni à peine de connaissance. Elle fit un effort incroyable pour arriver jusqu'à lui.

—Arthur, c'est la nuit, comme aujourd'hui,

que mon enfant est mort, c'est la nuit que j'ai fui la maison de ma mère, c'est la nuit que tu venais à moi autrefois, c'est la nuit que je finirai près de toi ma carrière de douleurs et de remords. Et toi aussi, tu mourras la nuit, et je serai là, encore là, avec le spectre d'un enfant; nous t'attendrons pour te répéter notre malédiction éternelle. Oh! mon Dieu! quelles tortures! Oh! mon Dieu! pardon! mon Dieu! Édouard est un ange, qu'il prie pour moi : ne nous séparez pas. Mon fils! mon fils!

Encore quelques minutes d'agonie, des cris étouffés, des tressaillements, des convulsions, puis le silence... et la mort.

. . . .

Six mois après, M. de Blançay se maria.

A MADAME LA MARQUISE DE VILLARCEAUX.

IX

Ébauche.

— Quelle superbe fête! quel temps délicieux! tout cela est enivrant, tout cela pénètre les sens de volupté. Oh! Félicia, que vous êtes belle! que vos yeux sont brillants!

— Laissez-moi rentrer, marquis, cet air est dangereux à respirer. La musique, le parfum des fleurs et vos douces paroles, trop douces pour l'oreille d'une femme..... laissez-moi rentrer.

— Non, non, encore un instant, pénétrons dans ce bosquet, voyez quelle pâle lumière y répand cette lampe. Félicia, est-ce que vous ne trouvez pas dans tout ceci quelque chose de l'Italie, auprès de vous l'illusion est complète, je me crois encore à Naples. Pourquoi retirer votre main? Laissez-moi la baiser mille fois. Et cette poitrine si éclatante de blancheur, et cette taille de nymphe, Félicia! ma Félicia! oh! viens sur mon cœur; je t'aime! je t'aime! que veux-tu de plus? je suis à toi, je suis ton esclave, viens, viens donc...

Et Félicia ne faisait plus que de faibles efforts, la lampe d'albâtre s'éteignit!...

Cependant un sourire de triomphe était sur les lèvres de la jeune femme.

— Ainsi donc, vous êtes à moi, vous êtes mon esclave? vous me l'avez dit, mon bien-aimé. Répétez-le-moi, je ne me repentirai plus de ma faute.

Elle ne reçut point de réponse, elle s'approcha.

— Edmond, quoi, pas un mot, vous ne m'aimez donc pas?

Sa main chercha celle du jeune homme et la pressa. Alors, il sembla s'éveiller d'un sommeil pénible.

— Je vous aime, répliqua-t-il, je vous aime...

Et ses doigts meurtrissaient les doigts délicats de la belle Napolitaine.

— Mais, depuis longtemps nous avons quitté le bal, notre absence serait remarquée. Venez comtesse.

Et il l'entraîna.

Lorsqu'ils entrèrent dans les salons la danse était plus animée que jamais. Vingt hommes se précipitèrent vers madame de Nocci. Avant d'en accepter un, elle jeta un regard sur Ed-

mond. Il était pâle et une violente souffrance paraissait l'agiter.

— Vous êtes malade? lui dit-elle tout bas. Vous êtes triste, n'êtes-vous donc pas heureux?

— Mon bonheur n'est jamais gai, Madame.

Le flot les sépara. Elle alla faire admirer sa grâce dans une valse, et tout son être respirait l'orgueil satisfait, rien de tendre n'animait son œil noir, aussi ne pensait-elle qu'une chose!

— Je l'ai vaincu, il m'appartient, et nulle autre femme n'avait pu y réussir.

Edmond parcourait les appartements comme un étranger. Fuyant la dangereuse syrène qui l'avait égaré, une seule image était devant lui, c'était celle de cette femme si belle, si passionnée, qui lui avait consacré son existence et qui lui avait répété en le quitttant :

— Mon bien-aimé, si jamais une autre était

ainsi dans tes bras, si tu me trompais, ne me le dis pas, ce serait le coup de la mort!

Et il était coupable, c'était elle qu'il avait offensée après tant de serments, après tant de bonheur!

— Je suis un misérable, Marie, se disait-il, je ne me pardonnerai jamais.

Dans ce moment un homme âgé s'approcha de lui.

— Monsieur, n'êtes-vous pas le marquis de Sainval?

— Oui, Monsieur.

— Je viens de votre hôtel, on m'a dit que vous étiez ici, et je me suis hâté de vous y rejoindre. J'arrive de Pologne. Une dame de mes parentes m'a remis cette lettre pour vous, en me recommandant de vous la porter de suite. La voici.

Adolphe déchira l'enveloppe et lut :

« Mon ami, la guerre vient d'éclater dans ce

« pays. Malgré mes observations, mon mari « s'est joint aux révoltés, je suis seule ici, je « suis malade, et si vous pouviez venir près « de moi, ma reconnaissance serait éternelle. « Vous savez comment je vis loin de vous, vous « savez que vous m'êtes nécessaire, Edmond. « Je ne m'explique pas davantage, mais j'ai « besoin de vous, cet appel doit vous suffire. »

— Monsieur, elle est malade?

— Dangereusement. On craint pour ses jours.

— Merci, je pars à l'instant...

En se frayant un chemin dans la foule, il passa près de la comtesse sans la voir; elle l'appela, il ne l'entendit pas : toutes ses idées étaient concentrées sur la lettre qu'il avait reçue; enfin, il arriva à la porte, et courut à sa voiture.

— Au galop, à l'hôtel, cria-t-il à son cocher.

En peu d'instants il fut loin de cette fête où

il avait oublié près d'une coquette la femme qui lui était si chère. Rentré chez lui, il demanda des chevaux de poste, fit à la hâte quelques préparatifs indispensables, et au moment de partir, il entra chez sa mère qui dormait paisiblement, l'éveilla pour lui dire adieu, l'assura qu'elle aurait bientôt de ses nouvelles, lui recommanda de ne point s'inquiéter de son absence, et la quitta avec la même précipitation.

Il parcourut avec une vitesse inconcevable l'espace qui le séparait de la Prusse. Un matin il s'arrêta quelques instants dans une auberge. Son valet de chambre s'approcha de lui.

— Monsieur le marquis sait probablement que nous allons passer les lignes sanitaires, et que le choléra-morbus est de l'autre côté?

— Le choléra-morbus? c'est vrai, je n'y avais pas songé. Valentin, prenez un cheval et

retournez en France; surtout ne dites pas ma mère où je suis. Moi je continue ma route. La guerre et la peste! Malheureux peuple!

— Monsieur le marquis me renvoie donc?

— Non, sans doute, mais je ne veux pas vous exposer. Vous êtes libre de me suivre si vous ne craignez pas la mort.

Une heure après il courait de toute la vitesse de deux bons chevaux, son fidèle domestique était avec lui, il fallut faire plusieurs détours pour éviter les armées; Edmond séchait d'impatience; enfin il aperçut le château de son adorée Marie. Bientôt il y arriva, il monta à son appartement, il se précipita vers elle, un tremblement universel le saisit.

— Marie! Marie! s'écrie-t-il comme un frénétique.

Elle tomba dans ses bras; elle était convalescente. Ils passèrent huit jours ensemble, ce fut un délire. Le reste de l'univers était

mort pour eux. Une nouvelle affreuse les tira de leur ivresse. Le frère de Marie, son frère chéri, avait disparu après une bataille. On le croyait prisonnier des Russes et blessé dangereusement.

Edmond vit ses larmes; il aurait donné sa vie pour les tarir, et malgré elle, il courut à la recherche de son frère. La jeune femme resta donc seule en proie au plus violent désespoir. Une semaine entière se passa et aucun message ne vint la rassurer. Tous les objets de sa tendresse étaient en danger. Triste nécessité attachée à ce sexe malheureux qu'on brise de douleurs, elle attendait sans pouvoir rien faire pour sortir de cette incertitude.

Une lettre arriva, elle venait de France. C'était pour Edmond et d'une écriture inconnue. La jalousie se glissa dans son cœur :

— Peut-être une autre? Oh! non, il m'a promis toute son existence.

L'infortunée ! elle croyait aux serments des hommes !

Une autre semaine se passe; rien encore, et la fatale lettre était sous ses yeux. Elle fut suivie d'une seconde, celle-là était enveloppée dans un petit paquet. Elle n'était point cachetée. Marie n'y résista pas. Elle trouverait peut-être un indice sur celui qu'elle aimait ; elle lut et toute son âme fut bouleversée. C'était de Félicité. La scène du bal y était tout entière ; elle éclatait en reproches sur ce départ précipité et elle finissait par ces mots :

« Edmond, tu es à moi, tu es mon esclave, ainsi je t'attends. »

Marie retint ces paroles, elle les conserva au fond de son cœur et ne versa pas une larme.

Peu d'heures après, le valet de chambre du marquis arriva.

— Mon maître a trouvé le frère de Madame; il revenait par Varsovie. Le choléra...

— Assez. Vit-il encore ?

— Oui, Madame, oui il vit, et...

— Alors je vais à lui... Pas d'observations, je le veux.

Elle emporta les deux cruelles lettres.

Une vaste salle renfermait tous les malades atteints de la contagion. Quelques médecins, héros de l'humanité les soignaient; tout le monde fuyait cet asile de la mort. Une femme, jeune et jolie, s'y précipita, elle se fit conduire au lit du marquis de Sainval. Un cri lui échappa en le voyant.

— Ce n'est pas lui, Monsieur, dit-elle au médecin; il était beau, mon Edmond, que lui avez-vous donc fait ?

Et elle se pencha vers lui; il sourit faiblement en la reconnaissant, il ne put parler. L'homme de l'art se retirait, Marie le rappela.

— Monsieur, vous voyez cet homme, je l'aime par-dessus toutes choses, c'est pour moi qu'il est réduit à cet état, si vous le sauvez, ma fortune est à vous, je n'en ai plus besoin, je suis perdue; s'il meurt, oh! alors, Monsieur, vous me tuerez aussi, n'est-il pas vrai?

Il y avait quelque chose d'égaré dans son regard en parlant. Le médecin comprit sa douleur, il s'éloigna.

Edmond eut une crise, Marie le soutint, elle se calma, elle s'assit près de lui et elle se mit à parler.

« —Mon bien-aimé, tu m'as quittée, et voilà où je te retrouve. Ecoute : j'ai abandonné ma maison, je n'y rentrerai jamais. Je suis à toi, je suis ton esclave. (Elle serrait la lettre contre son sein).

« Mon noble époux ne me recevrait plus. D'ailleurs la mort n'est-elle pas là? on ne

voudra pas que je sorte vivante de ce tombeau. Edmond, pourquoi ne me réponds-tu pas? Ne sais-tu pas bien que je m'en irai avec toi... Tu souffres... et moi aussi, pourtant je ne me plains pas, je ne saurais. Te rappelles-tu le jour où je t'ai sacrifié toute mon existence? Comme j'aimais mon malheur à moi, puisque c'était ton bonheur à toi, mon ami! tu ne comprends pas tout ce qu'il y a de dévouement dans le cœur d'une femme; tu ne sais pas que je te remercie de m'avoir désespérée, parce que je suis à toi. Mon Dieu! comme son pouls bat lentement. Docteur, venez-ici. N'est-ce pas qu'il va mieux? Il n'y a plus cette agitation qui m'a tant effrayée.»

— Madame, répondit le médecin, venez avec moi, vous avez besoin de repos.

— Oh! non, je me repose ici.

Elle s'approcha de l'oreille du moribond :

« Je suis venu quoique je sache tout. Si tu

l'aimes mieux, elle, tiens, j'ai ses lettres, je vais te les lire, cela te soulagera sans doute. »

En effet elle commença la lecture. Son amant fit un geste de dégoût, elle ne le vit pas. Il allongea le bras par un dernier effort pour rejeter le fatal papier, le bras défaillant retomba. Edmond n'existait plus !

Marie continua jusqu'à la fin les expressions d'un amour qui faisait son tourment, puis elle reploya les lettres et les mit sous le chevet du lit. La mort avait saisi sa victime. Celle qui restait ne s'en aperçut pas, elle reposa sa tête sur ce cœur qui ne battait plus, et la fatigue lui ferma les yeux.

Lorsqu'elle s'éveilla, il faisait nuit. Une faible lumière éclairait à peine la vaste salle.

— C'est comme à la fête, murmura-t-elle tout bas. Il dort, tant mieux, il guérira.

La lumière s'approcha, deux hommes vin-

rent près du lit. Ils restèrent interdits à la vue de Marie. Un d'eux essaya avec ménagement de l'arracher à ce spectacle ; l'autre moins humain, lui annonça brutalement qu'elle était près d'un cadavre. Alors elle lui arracha le flambeau, elle promena la flamme sur le visage déjà décomposé de celui qu'elle avait tant aimé, puis froidement, sans émotion apparente, elle se pencha sur ses lèvres. Les deux gardiens continuèrent leur visite.

— Cette femme est folle, dirent-ils.

Le matin arriva, ils revinrent au même lieu pour emporter les restes du malheureux Edmond. Ils trouvèrent deux corps entrelacés, tous deux privés de vie. Une affreuse convulsion avait terminé celle de la jeune femme : ses traits étaient renversés et sa bouche serrait avec force le bras de son amant. Insensibles, ils jetèrent dans la même charrette le marquis de Sainval et la princesse Lumoisky. Une

fosse commune les réunit, et personne ne pleura sur leur tombe, car personne ne la connut jamais.

A MADEMOISELLE ZOÉ DE SAINT-MARS.

X

Une promenade à Randan.

Il fait bien chaud pour voyager, n'est-il pas vrai, mon enfant, cependant c'est une si jolie chose qu'un voyage, à ton âge où tout est plaisir, où tout est distraction. Tu entres dans la vie, les sentiers en sont bordés de fleurs que tes jeunes yeux voient éclore, et dont les parfums se répandent sur tout ce qui t'entoure. Veux-tu que pour amuser les

loisirs de la veillée, pour oublier ce soleil brûlant, je te raconte une promenade charmante que j'ai faite il y a quelques années. Nous y gagnerons toutes deux, toi, en apprenant ce que tu ne sais pas, peut-être, moi, en évoquant un agréable souvenir. C'est une si douce chose qu'un souvenir sans regrets!

« J'étais en Auvergne, dans ce pays d'Auvergne, un des plus curieux à visiter de notre chère France. J'avais déjà vu des merveilles de toutes sortes dont je te parlerai une autre fois si cela t'amuse, lorsque par le plus beau soleil possible, je partis de Clermont pour aller visiter Randan.

« La route traversait la Limagne dans toute sa longueur. C'est une plaine riante et cultivée, coupée de ruisseaux, de prairies, parsemées de bouquets d'arbres, de villages et de châteaux. De temps en temps; sur une cime de montagne, on distingue un vieux manoir,

et puis la pointe d'un clocher gothique. Mais cela passe comme un songe, on n'a que le temps d'entrevoir. Combien de choses nous effleurons ainsi dans la vie ! combien de bonheurs aperçus et laissés loin derrière nous ! combien d'illusions enchanteresses effacées sans même avoir été nommées !

« En traversant Riom, on perd tout désir de s'y arrêter. C'est une ville triste. La prison, dont on longe les murs, serre le cœur. On ne respire librement qu'en retrouvant la vaste étendue du marais (ainsi s'appelle cette partie de la Limagne.)

« Aigue-Perse est une ancienne cité, ses églises y sont curieuses. Tu y verrais des statues bien vieilles, un tombeau caché dans le fond d'une chapelle, dont l'inscription indéchiffrable te laisserait une vive curiosité. On y a représenté une jeune mère tenant son enfant au sein. A leurs pieds, un homme, un

vieillard, je crois, paraît dans un état de désespoir violent. C'est peut-être là une belle légende, je te la conterais volontiers si je la savais. Hélas ! qui la sait ?

« D'Aigue-Perse à Randan on n'allait autrefois qu'avec des bœufs, maintenant le chemin large et commode vous conduit sans dangers jusqu'à la grille de la première cour. Tu serais frappée de l'aspect du château, ma chère Zoé, et je t'assure qu'il produit cet effet là sur tout le monde. On suit une belle allée d'arbres, à travers lesquels se devinent les communs, les écuries, et au milieu des buissons de fleurs, apparaissent ces tours à flèches pointues, ces murailles à carreaux mosaïques rouges et noirs, dont l'assemblage est si original. Imagine-toi qu'à la place de ce vaste bâtiment, il n'y avait autrefois qu'une espèce de donjon, (c'est la tour de droite où se trouve l'appartement du roi), tout

le reste a été ajouté. Le chevalier sans-peur, ce grand Bayard que tu connais, venait souvent se délasser des fatigues de la guerre chez sa mie, la dame de Randan. En entrant dans le salon, qui n'est précédé que d'un vestibule, on retrouve les habitudes bourgeoises de la maison d'Orléans. On est entouré de meubles brodés par les filles du roi, par la reine même, une grande table ronde avec des tiroirs numérotés, rappelle les intérieurs de familles campagnardes. Les tentures, les ornements ne sont pas assez somptueux, il y a là trop de simplicité pour un appartement royal. Ce défaut est racheté dans celui qu'on a arrangé sur l'emplacement de l'ancienne chapelle. Ce sont des soieries, des peintures, des glaces, on est ébloui, on est content, c'est d'une admirable élégance. Dans la chambre à coucher de madame Adélaïde, j'ai remarqué les portraits de tous les jeunes princes quand

ils étaient enfants, des souvenirs d'émigration, des vues d'Angleterre; ce sont presque les seuls tableaux que l'on voie à Randan.

Tout autour du château règne une galerie, une sorte de balcon qu'on a élargi en abattant une tourelle qui devait être d'un effet peu agréable. C'est là qu'est la véritable grandeur de ces lieux : une vue magnifique, une de ces vues d'Auvergne qui étonnent par leur étendue. On domine les vallées et les montagnes, à l'exception de la chaîne du Puy-de-Dôme, qui se découpe sur le ciel dans un lointain bleuâtre et vaporeux.

Ce qui te charmerait le plus à Randan, c'est la chapelle. On y va du château par une galerie découverte, dans le genre de celle du Palais-Royal. Rien n'est plus joli que cette terrasse garnie de fleurs de toutes saisons. La chapelle est petite, de la tribune des princes, où je suis entrée, on la do-

mine tout entière. On est frappé d'une impression nouvelle, rien ne ressemble à ce que vous voyez. Au-dessus de l'autel est une statue de l'Immaculée-Conception. Les deux fenêtres sont deux immenses glaces sur lesquelles sont peintes des vierges admirables. C'est mieux que les vitraux anciens, ce sont de beaux tableaux sur verre. Ce procédé, si longtemps perdu, est retrouvé d'une manière bien victorieuse. Les couleurs sont aussi vives, aussi brillantes, et on s'est débarrassé de cette multitude de traverses en plomb qui séparaient les figures en mille pièces et qui en gâtaient les lignes.

« On vous conduit ensuite par des escaliers dérobés et des corridors aux nouvelles salles à manger. Rien n'est plus digne d'une princesse. Dans ces salles, voûtées et peintes sur du stuc, on est entouré de fleurs, d'amours, de papillons, d'oiseaux; enfin de toutes les

choses gracieuses de la nature, représentées avec un vrai talent. Les meubles et les portes d'érable, incrustés d'amaranthe, ressortent admirablement sur ce fond bizarre. Les cuisines, qui précèdent, sont à elles seules une véritable merveille. Et puis les fours, grands et petits, c'est une espèce de monde ; on n'a pas d'idée de tout ce qu'elles renferment, le tourne-broche est une merveille, les offices, les innombrables casseroles, je t'assure que l'eau en vient à la bouche. Il paraît qu'on mange beaucoup à la cour !

« Nous descendîmes ensuite dans le jardin. Il ressemble à tous les jardins parfaitement tenus ; mais quand on arrive en face du château, on reste en admiration, on en est séparé par un champ de roses qui se présente en amphithéâtre couronné de ses belles tours. C'est un coup-d'œil magique. J'ai eu bien de la peine à m'y arracher pour faire une ex-

cursion dans la forêt. Là tu verrais de beaux arbres, des allées aussi soignées que celles d'un parterre, c'est une promenade pleine de charmes !

« Veux-tu maintenant savoir quelque chose de ce qui s'est passé dans ces lieux. Je vais te raconter ce que j'ai lu dans de vieux livres que j'ai feuilletés pour toi et qui m'ont amusée. Je ne sais pas si c'est par sympathie, mais j'aime les vieilles histoires.

« Avant d'arriver à Randan, sur la gauche de la route, on trouve :

« *Montpensier*, où est mort le roi Louis VIII, le 8 novembre 1226 : il fut empoisonné, dit-on, par Thibaud, comte de Champagne, amoureux de la reine Blanche. C'est là que se passa le fait cité sur la chasteté de ce prince, qui renvoya sans la toucher, une jeune fille que l'on avait introduit dans son lit pendant son sommeil. Le château fut détruit en 1634.

« *Randan*, paraît avoir été depuis 570 un monastère de Bénédictins, célèbre par ses miracles; peut-être même a-t-il existé en même temps que le château. Beaudouin de Randan vivait en 1204, Chatard de Randan en 1208; Guillaume de Randan traita en 1284 avec Chatard de Vichy, seigneur d'Abret. La fille de Beaudouin épousa Hugues, seigneur du château, qui prit le nom de château de Randan, auquel son fils ajouta, en 1240, le nom de Saligny qui était celui de sa femme. Leur tombeau a été découvert dans le bâtiment que l'on appelait le Monastère ou le vieux Château.

« Après trois générations, la terre arriva à Jean Lourdin, qui fut connétable des royaumes de Naples et Sicile; le mariage de sa fille amena le château dans la maison de Coligny d'Andelau, et ensuite dans celle de Polignac. Elle y resta jusqu'à ce que plusieurs

alliances la fissent passer dans celle de Larochefoucault.

« C'est par erreur que quelques auteurs font mourir Duguesclin devant le château de Randan ; il est mort au siège de Châteauneuf de Randon. Mais si cette histoire est controuvée, il en est une du même temps presque, et qui passe pour plus véritable, c'est celle du chevalier Bayard et de la belle dame de Randan. En rapprochant l'époque où vécut Bayard, de la vie des dames de Randan, on trouve que ce dut être à Anne de Polignac que le bon chevalier adressa son hommage. Une écharpe attachée à la fenêtre de la tour dont je t'ai parlé, avertissait l'amant qui, introduit par un domestique de confiance, ne s'éloignait que lorsque l'approche du jour le menaçait d'une fâcheuse découverte. Anne resta veuve de 1515 à 1518. C'est elle qui reçut en 1539, dans son château de Verteuil, Charles-Quint et les en-

fants de France, Henri, depuis Henri II, et Charles son frère, avec tant de noblesse et de grâce, que l'empereur dit : *n'avoir jamais entré en maison qui sentît mieux la grande vertu honnêteté et seigneurie que celle-ci.*

Une comédie de Monvel représente la dame de Randan refusant les hommages de tous les seigneurs de la cour et du roi François Ier lui-même, et choisissant Bayard pour époux, Mais Bayard mourut sans avoir été marié, et s'il aima et fut aimé de la dame de Randan, il ne l'épousa pas. C'est au château même de Randan, que la tradition le fait venir.

Les voyageurs ne traversaient pas toujours au quatorzième siècle les bois de Randan sans danger. Le pape Clément VI, pendant qu'il était abbé de la Chaise-Dieu, allant de Paris à son abbaye, fut arrêté et dépouillé dans la forêt de Randan ; il se réfugia au prieuré de Thuret, à trois lieues de la forêt, et fut très

bien reçu par le prieur Étienne Aldebrand. Touché de ses soins, Clément VI lui demanda dit-on : « *quand il pourrait reconnaître ses services* » ?

« — Quand vous serez pape, » lui répondit Aldebrand qui ne pensait sans doute pas si bien dire.

En effet, Clément étant devenu pape, nomma Aldebrand évêque de Toulouse et son camérier.

Charles, sire de Rueil, premier mari d'Anne de Polignac, fut tué à la bataille de Marignan en 1515; elle eut de ce mariage un fils : Jean de Rueil, tué au siége d'Hesdin sans avoir été marié.

La terre de Randan passa au second mari d'Anne de Polignac, François II, comte de la Rochefoucauld, prince de Marsillac, qu'elle épousa le 5 février 1518, et qui laissa sept enfants, dont le second, Charles de la

Rochefoucauld, fut seigneur de Randan. Il commanda cinquante hommes d'armes des ordonnances, fut chevalier des ordres du roi, et servit à la défense de Metz, où il livra, avec cent chevau-légers qu'il commandait, un grand combat, contre dom Henriquez qu'il battit. Il fut ensuite nommé colonel-général de l'infanterie, ambassadeur en Angleterre, conclut la paix avec l'Écosse, fut blessé au siège de Bourges et tué au siège de Rouen en 1562 à l'âge de trente-sept ans. Il avait épousé Fulvie-Pic de la Mirandole.

Une circonstance remarquable, c'est que c'est aux femmes que la terre de Randan doit sa gloire et son illustration.

Anne de Polignac était, on peut le croire, veuve du comte de Sancerre, lorsqu'elle fût aimée de Bayard. Elle était veuve du comte de la Rochefoucauld, lorsqu'elle reçut chez elle Charles Quint et les enfants de France. Fulvie

de la Mirandole était veuve, lorsque l'on érigea en sa faveur la terre de Randan en comté. Plus tard, la comtesse de Sennecey obtint, le 2 mai 1649, que la terre de Randan ne relevât que du roi; et au mois de décembre 1663, le comté de Randan fut érigé en sa faveur en duché-pairie. Il paraît que c'est à la première comtesse, Fulvie de la Mirandole, que l'on doit d'avoir fait rétablir le château sur un plan plus régulier. Les armes de la Rochefoucauld, qui sont burelées d'argent et d'azur, à trois chevrons de gueules sur le tout, le premier érimé, se voyaient il y a peu d'années sur l'entrée de la cour, et une tradition du pays attribue la construction du château à un prince de la Mirandole, et même disent quelques-uns, au fameux Pic de la Mirandole, mais pour ce dernier, la chose n'est pas possible.

De ces divers rapprochements seulement, on est amené à conclure, que la nouvelle com-

tesse de Randan l'a fait élever sans doute après l'érection de sa terre en comté. Du reste, l'architecture ne contredit en rien cette assertion; elle rappelle les châteaux du seizième siècle : Saint-Germain, Fontainebleau sont du même style que Randan. Il existe une carte topographique fort grossière de Syméoni Florentin, qui représente le château de Randan, qui termine la Limagne à l'extrémité nord, placé sur une éminence, la façade tournée du côté de l'Orient ; il se compose de deux tours, placées en trois corps de logis, l'un au milieu, les deux autres à droite et à gauche, celui du milieu plus grand que les deux autres. La tour méridionale est ronde, la tour septentrionale carrée. Nulle proportion n'a été observée dans cet ouvrage, que son ancienneté seule rend curieux, et qui peut donner une idée grossière de ce qu'était Randan au seizième siècle.

Fulvie de la Mirandole eut quatre fils : Jean-

Louis de Larochefoucauld, comte de Randan, a tenu le premier rang en Auvergne pendant les guerres de la Ligue. On attribue à une dame de Randan, qui ne pourrait être que Fulvie, l'anecdote suivante :

Après avoir été fille d'honneur de la reine Catherine de Médicis, et dame d'honneur de la reine Louise de Lorraine, veuve à vingt-deux ans, elle quitta la cour en 1558. On prétend qu'elle se retira à Randan, et que là, encore dans l'éclat de la jeunesse et de la beauté, cette beauté même lui devint odieuse et augmenta ses regrets. Elle voulut en perdre jusqu'au souvenir et fit enlever de son château tout ce qui pouvait la lui représenter. Au bout de douze ans passés dans le chagrin et l'abandon, obligée de quitter son château, elle descendit dans une hôtellerie, et aperçut une femme âgée qui semblait la regarder et l'attendre. Elle la salua, son salut lui fut rendu aussitôt, elle la

salua encore, c'était elle-même qui n'avait pu se reconnaître dans l'image de cette femme flétrie par les années. Elle se croyait encore belle comme à vingt ans.

Jean-Louis de la Rochefoucauld, comte de Randan, chevalier des ordres du roi, commandant de cent hommes d'armes et gouverneur d'Auvergne, est celui de tous les seigneurs de Randan, qui a laissé le plus de souvenirs.

Ligueur forcené, et assisté par son frère l'évêque de Clermont, il fut la principale cause des malheurs du pays. Il prit, le 15 juillet 1539, le château de Bussières, près Randan. Il prit et ravagea Vic-le-Comte, et enfin Issoire qui fut livré au pillage pendant trois mois.

« Il fit ou laissa prendre d'assaut le château de la Mothe qui appartenait à Jean d'Arnauld, son ami, de la famille des Arnauld, si célèbre, et auquel il avait promis qne rien ne serait tenté sur ses propriétés. Aussi, à la bataille de

Croz-Rolland, près d'Issoire, où d'Arnauld combattait à la tête des troupes royales, ce dernier cherche Randan, l'atteint, le fait prisonnier, après l'avoir blessé de deux coups d'épée, et un cavalier lui tire un coup de pistolet. D'Arnauld, aussi nommé la Mothe, du nom de son château, le charge sur son cheval, et le conduit ainsi deux cents pas; mais attendri par ses souffrances, il le fit placer dans une voiture, et le fit conduire à Issoire dans sa propre maison, où le comte de Randan mourut une heure après. *M. de la Mothe lui faisant, durant sa sa vie,* dit un historien, *tout le service et secours qu'il put.* Le corps du comte de Randan fut porté à Riom, et déposé dans une chapelle de l'église des Cordeliers : il y resta jusqu'au mois d'avril 1664, époque où sa fille le fit porter à Randan.

« Les seigneurs de Randan avaient un tombeau dans l'église de Randan; on y descen-

dait par une trape sous une des dalles de l'église. Il était sous la première chapelle, du côté de l'Evangile. Cette chapelle était celle du château, on y parvenait par une porte particulière, aujourd'hui murée.

« Jean-Louis de Larochefoucauld avait épousé Isabelle de Larochefoucauld ; il n'en eut qu'une fille, Marie-Catherine, qui lui succéda dans la seigneurie de Randan. Elle avait épousé, le 8 août 1607, le marquis de Sennecey, lieutenant du roi au comté de Macon-niers, chevalier des ordres, ambassadeur en Espagne, qui mourut à quarante-quatre ans d'une blessure reçue au siége de Royan. Le marquis de Sennecey était de la maison de Beaufremont. La marquise de Sennecey fut nommée, par la reine Anne d'Autriche, gouvernante du roi Louis XIV, dit un auteur, et de M. le duc d'Orléans, son deuxième fils. On conçoit, d'après Saint-Simon, que la grande

faveur de madame de Sennecey, auprès de la reine, vint de sa conduite lors de l'avanie faite au Val-de-Grâce à Anne d'Autriche, que le chancelier Séguier fouilla jusque dans son sein. Dès que la reine fut veuve et régente, en 1643, elle rappela madame de Sennecey, la rétablit sa dame d'honneur : sa fille, la comtesse de Fleix eut la survivance, et elles devinrent duchesses.

« La survivance du duché-pairie de Randan fut concédée en même temps que sa création à Marie-Claire de Beaufremont, fille de la marquise de Sennecey; et à Jean-Baptiste de Foix-Candale, son petit-fils, et à ses descendants mâles.

« La duchesse de Randan mourut le 10 mai 1677, à l'âge de quatre-vingt-neuf ans; elle fut très regrettée dans la province, et entr'autres à Riom qu'elle avait comblé de bienfaits, en

voici un exemple : Dans ces temps de disette, elle fit donner à la ville tout le blé qu'elle avait dans les greniers de Randan, et laissa aux conseils le soin d'en fixer le prix. En reconnaissance, une députation lui fut envoyée pour lui demander la permission de faire faire son portrait pour être placé à l'Hôtel-de-Ville. En 1793, ce portrait, où elle est peinte en deuil et en grand costume de cour, fut pris pour celui d'une religieuse, et sa figure percée d'un coup de sabre.

« On croit que si Fulvie de la Mirandolle, comtesse de Randan, a fait commencer le château moderne, Marie-Catherine de Larochefoucauld, duchesse de Randan, l'a fait continuer, car on prétend qu'il a été trouvé dans une flèche qui était sur une des tours carrées de la façade abattue en 1821 ou 1822, une plaque en cuivre sur laquelle on lisait le nom de l'ouvrier et ces mots : *bâti en*

1650 *ou* 1666, on n'est pas parfaitement sûr de la date.

« Les deux enfants de la duchesse de Randan et du marquis de Beaufremont, moururent tous les deux au service avant leur mère: le premier portait le nom de marquis de Sennecey, le second, Louis de Beaufremont, nommé comte de Randan, fut tué à la bataille de Mersée, le 16 juillet 1641. Le comte de Fleix, gendre de M. de Sennecey, était mort de même au siége de Marvick.

« Marie-Claire de Beaufremont, marquise de Sennecey, devenue, après sa mère, duchesse de Randan, et dame d'honneur de la reine Anne, mourut trois ans après, à l'âge de soixante-deux ans, en 1680. Son fils aîné, Jean-Baptiste Gaston de Foix, duc de Randan, pair de France, était mort en 1665, à vingt-sept ans; il ne laissa qu'une fille qui mourut à dix ans.

« La nouvelle pairie tomba à Henri-François de Foix, duc de Randan, né en 1640, il mourut le 22 février 1714, sans laisser d'enfants; avec lui s'éteignit le duché-pairie de Randan qui n'eut ainsi que cinquante-trois ans d'existence, et la terre reprit le titre de comté que Louis XIV lui avait expressément réservé.

« Le dernier duc de Randan, sept jours avant sa mort, avait fait, à la date des 14 et 15 février 1714, un testament authentique. On n'a pu découvrir le notaire qui l'avait reçu, et l'on n'en connaît pas la disposition. On doit croire qu'il appela à sa succession ses héritiers naturels.

En effet, le duc de Lauzun, qui hérita de la terre, était parent du dernier duc, puisqu'il était neveu de la grand'mère du duc de Randan, et oncle, à la mode de Bretagne, de ce dernier.

« Antoine, comte, puis duc de Lauzun, suc-

céda au duc de Foix ; il était de la famille Nompart de Caumont. Qui ne connaît sa vie, sa faveur, sa disgrâce? à l'âge de soixante-deux ans, Lauzun épousa, le 21 mai 1695, Geneviève-Marie de Durfort, fille du maréchal de Lorge, à peine âgée de seize ans. Ce mariage ne fut pas heureux : on accuse, en Auvergne, le duc de Lauzun d'avoir, par jalousie, enfermé sa jeune femme pendant plusieurs années à Randan, et la duchesse était irréprochable. Elle jouissait cependant d'une certaine liberté, et recevait les personnes considérables de la province.

« Le duc de Lauzun mourut en 1723, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, sans laisser d'enfants ; son titre et sa fortune passèrent au duc de Biron, son petit-neveu, dont un neveu a porté jusqu'en 1789 le nom de duc de Lauzun. La duchesse, soit comme héritière testamentaire, soit comme exerçant ses reprises, succéda à

son mari dans la possession de Randan, dont elle fit don, sans réserve d'usufruit, à son neveu Guy Michel de Durfort. Elle vécut jusqu'au 17 mai 1740, et mourut quelques temps après son veuvage.

« A la mort de la duchesse de Lauzun, Randan appartint à la maison de Lorge, et Guy Michel de Durfort en devint propriétaire; il fut maître-de-camp d'un régiment de cavalerie de son nom, en 1720; lieutenant-général au gouvernement de la comté de Bourgogne, en Franche-Comté, en 1730; brigadier de cavalerie, en 1740; chevalier des ordres, en 1745; lieutenant-général la même année; et maréchal de France en 1768. Il était connu généralement en Auvergne sous le nom de maréchal de Randan. A la mort du maréchal, la terre de Randan échut à son frère, Louis de Durfort, qui eût deux fils et deux filles; les deux fils moururent tous deux avant leur père; l'aînée

des filles fut mariée en 1754, au vicomte de Choiseuil, l'autre au comte de Durfort Civrai.

Randan fut adjugé, le Ier septembre 1781, au vicomte de Choiseuil, devenu duc de Praslin. A la mort de son frère, la duchesse reprit la terre de Randan, comme lui appartenant en propre. La seigneurie de Randan restait à la maison de Choiseuil-Praslin, lorsque la Révolution vint lui enlever, priviléges, dîmes, rentes féodales, cens et la réduire au rôle de chef-lieu de canton et de justice-de-paix.

A cette époque, les archives du château furent brûlées et le château lui-même ne fut sauvé que par la solidité de ses tours. Le tombeau des anciens comtes de Randan, où se trouvaient encore trois bières intactes, fut violé, les ossements dispersés, le caveau comblé, la chapelle nivelée.

Après plusieurs changements, le bourg et château de Randan furent enfin achetés par

mademoiselle d'Orléans, en 1821, et devint ainsi une demeure princière.

Voilà, ma chère nièce, l'histoire de ce noble manoir. Tu vois combien de noms illustres ont traversé ces murs; de combien d'événements il a été témoin. Ce petit coin du monde a ses chroniques comme un grand royaume, et ses douleurs comme tout ce qui appartient à l'humanité.

J'espère t'en avoir donné une idée juste; j'espère t'avoir inspiré le désir de le parcourir un jour; mais ce que je ne puis te rendre, ce sont les impressions de mon âme en face de ces merveilles de la création; embellies encore par les merveilles de l'art. L'homme est bien petit au pied des montagnes; il y a si loin de lui aux sommets orgueilleux perdus dans les nuages! Pourtant, cet être si faible et si borné, a créé aussi : c'est lui qui a conçu le plan de ces bâtiments majestueux;

c'est lui qui a combiné ces couleurs si brillantes pour en former une imitation de la nature, plus belle que la nature elle-même. Oh! que de reconnaissance on doit à celui qui a fait et les hommes et les montagnes. Dieu a mis un peu de son esprit dans le nôtre. A ton âge, cet esprit domine encore, voilà pourquoi les enfants ressemblent à des anges. Oh! garde, garde tes ailes! elles tomberont assez vite. Une autre fois, je te raconterai le château d'Effiat les jeunes malheurs de l'infortuné marquis de Cinq-Mars; ensuite, si cela ne t'ennuie pas, nous nous promènerons ensemble dans toute l'Auvergne. J'aurai de superbes légendes, de longues histoires à te dire. M'écouteras-tu? Les vieilles gens aiment à causer; ils aiment à parler de ce qui n'est plus, parce qu'ils n'osent pas songer à leur destinée future, ils se cramponnent à cette terre, en se rappelant les liens qui les y

attachent. Ces liens si nombreux dans nos jours de jeunesse, se rompent peu à peu ; on reste seul au milieu d'une génération nouvelle qui ne vous comprend pas, pour qui vous êtes une énigme. On ne remplace point l'avenir par le passé, mais l'un peut faire oublier l'autre ; et l'oubli, c'est le sommeil des vieillards.

A MA MÈRE.

XI

Le Page.

Il faisait nuit, la pluie tombait par torrents, le vent sifflait dans les longs corridors, et les voix des oiseaux nocturnes se faisaient entendre au sommet du château de Vendôme. Dans la grande salle, une jeune fille était assise et brodait une écharpe. De temps en temps elle levait les yeux et souriait tendrement aux sail-

lies d'un gentil page qui se tenait à genoux sur un carreau près d'elle. Son charmant visage peignait l'innocence d'une âme paisible, et l'expression d'une gaîté franche lui donnait une grâce indéfinissable.

Le jeune homme au contraire avait une de ces figures mélancoliques, si intéressantes même pour les indifférents. Son langage était de l'enthousiasme, ses yeux s'animaient, sa physionomie prenait un autre caractère, lorsque, seul avec sa sœur, il la laissait lire dans sa pensée et lui dépeignait les chimères brûlantes de son imagination. Au milieu d'une de ses rêveries, Blanche l'interrompit en s'écriant :

— Au nom du ciel! Joscelin, taisez-vous, écoutez. Je vous assure que j'entends des plaintes au pied des murailles. Non, je ne me trompe pas... allez vous en informer, quelque être souffrant gémit près de nous; il est

possible de le soulager, mon père, à son retour, ne nous désapprouvera pas.

Joscelin se leva vivement, il fut bientôt hors de l'appartement, le bruit de ses pas précipités retentit dans la galerie, il diminua... enfin, on ne les distingua plus!... Blanche soupira.

— Ainsi, pensa-t-elle, il passera peut-être. Il aura paru un instant sur cette terre comme une tendre fleur. Il sera fané comme elle, le souffle des passions l'abattra. Quelle tête! quelle exaltation!

Une larme coula sur son ouvrage, elle l'essuya du long ruban de sa ceinture qu'elle considéra longtemps, en prononçant tout bas le nom de Lionel.

Son frère parut et lui raconta qu'une pauvre femme avait été trouvée mourante près de la poterne, qu'il l'avait fait transporter au château, et qu'elle avait été confiée aux soins de la nourrice de Blanche, la vieille Gertrude.

— Bien, mon frère, je vous remercie, j'irai la voir lorsqu'elle sera un peu remise. Savez-vous si le souper est servi?

— L'évêque a déjà donné ses ordres à ce sujet, vous aurez même de la musique.

— De la musique, Joscelin, vous plaisantez! Jamais Regnault ne voudrait admettre à la table de son père un de ces ménestrels ambulants, conduits par Constance... cette reine qui cause le malheur du roi, celui de son peuple...

— C'est cependant ce qu'il a fait, vous verrez que je ne vous trompe pas; mais puisque vous ramenez ce sujet intéressant, dites-moi si vous êtes instruite du sort de Berthe, de cette infortunée princesse qui aima tant Robert, et qui s'en sépara parce que l'intérêt de la France et de son époux l'exigeaient. Je l'admire, je la plains, et je ferais tout au monde pour lui être utile.

— Vous savez, mon ami, que ma mère lui fut tendrement attachée, qu'elle la connut lorsque, brillante d'attraits, enivrée d'amour, elle quitta le comte de Chartres pour épouser le fils de Hugues Capet. Elle ne fut point éblouie de cette nouvelle fortune. Reine de France, elle était encore Berthe pour les compagnes de son jeune âge, pour les serviteurs de ses parents. Toute occupée de celui qui l'avait choisie, elle ne paraissait à la cour que lorsque l'étiquette l'exigeait; belle, sans prétentions, simple sans familiarité, elle devint l'idole de tout ce qui la connut. Hélas! l'ambition d'un pape, la cruelle loi de l'anathème l'ont arrachée au bonheur. Ma mère l'accompagna quand elle en fit le sacrifice héroïque. Elle la vit quitter ces murs de Paris, qui renfermaient tout ce qu'elle aimait au monde. Depuis ce temps aucunes nouvelles ne nous sont parvenues. Toutes les recherches

ont été vaines, la malheureuse Berthe a disparu. Ensevelie sans doute dans la solitude d'un cloître, elle y pleure ses trop courts moments de félicité. Voilà, Joscelin, un beau sujet de romance, et vous devriez prier le troubadour inconnu de célébrer ce triste événement. Qui sait, ajouta-t-elle en souriant, si vous n'avez pas déjà fait de la reine la dame de vos pensées, et si ce n'est pas pour elle que se tirera cette épée dont vous brûlez de vous servir?

— Pourquoi non? j'avoue que depuis son malheur, elle m'occupe sans cesse. Je la vois errante, proscrite et repoussée par ceux qui naguère étaient à ses genoux. Je la revêts des formes les plus séduisantes, et sous les haillons de la misère, je retrouve encore celle qui captiva un grand roi, et.....

— Trêve à vos folies, voilà l'annonce du repas, songez à vous acquitter envers votre frère

Renault de vos fonctions de page, car sans cela le digne archevêque rendrait mauvais compte de votre exactitude au comte d'Alençon, et...

— Et peut-être même sa colère irait-elle jusqu'à réclamer ma pauvre Blanche, pour expier les fautes du poursuivant d'armes, je vous comprends et j'obéirai à vos ordres.

On passa dans la salle du banquet.

L'aîné des fils de Bouchard, premier comte de Vendôme, Regnault, archevêque de Paris, y était déjà et reçut sa sœur avec tout le cérémonial du temps. Grave et religieux, il se plaça vis-à-vis d'elle, Joscelin s'apprêta à les servir.

— Blanche, dit le prélat, votre frère m'a prié de vous laisser entendre un de ces trouvères provençaux qui ont suivi la reine Constance, j'ai pensé que cette distraction vous serait agréable, et je ne m'y suis pas opposé.

Elle le remercia gracieusement. Le ménestrel fut placé assez loin des convives, il s'était assis dans la partie sombre de l'appartement. Blanche d'ailleurs ne le regarda pas, ses yeux suivaient tous les mouvements de Joscelin. Ce ne fut que les accords de la lyre qui la rendirent attentive. Après avoir préludé un instant, l'étranger chanta ce sirvente d'une voix douce et tremblante.

Reviens d'Occitanie,
De combattre pour Dieu,
Reviens servir ma mie
Et mourir en ce lieu.
Quittant mon dur servage
Pour les chaînes d'amour,
Reviens sur beau rivage,
Chanter heureux retour.

Salut chère patrie,
Salut joli coteau,
Beau séjour de ma mie,
Salut noble château,
Et toi bois solitaire
Où m'attend chaque jour,
Auras-tu bien su taire
Tendre rêve d'amour.

Plaintive tourterelle,
Tu chantes ton bonheur,
Comme toi suis fidèle,
Ai toujours même cœur.
Ma mie est douce et belle
Et blanche comme toi,
Comme toi puisse-t-elle
N'aimer jamais que moi !

Dès le premier vers, Blanche avait pâli. A la fin du couplet elle ne fut plus maîtresse de son émotion, elle allait se trahir, lorsque Joscelin l'avertit par un regard du danger auquel elle s'exposait. Elle ne mêla pas ses éloges à ceux de l'archevêque. Empressée de quitter la table, elle se leva aussitôt que la bienséance le lui permit, et dès que Regnault eût prononcé les grâces, elle lui demanda sa bénédiction et se retira.

A peine fut-elle dans sa chambre qu'elle se laissa tomber sur un siége en versant un torrent de larmes. Joscelin l'avait suivie, et cherchait à la calmer.

— Non, lui disait-elle, non, mon frère, vous l'avez perdu. Si quelque indice venait à trahir sa présence ici, mon père si bon, si généreux sous tous les autres rapports, pour Lionel si injuste, ne lui pardonnerait pas de s'être introduit furtivement chez lui en son absence, et voilà l'effet de votre étourderie. Oh! Joscelin! s'il lui mésarrive, j'en mourrai! j'en mourrai!

Et ses sanglots redoublaient.

Le pauvre page tout confus et repentant, était resté debout près de la porte, elle s'ouvrit tout-à-coup, et une des femmes de Blanche annonça l'inconnue recueillie par sa compassion.

Un long voile cachait son visage, ses habits déchirés et couverts de boue ne dissimulaient qu'à demi la taille la plus majestueuse. Sa démarche était lente, elle paraissait se soutenir à peine. La jeune fille se leva et allait l'interroger sur le sujet de sa visite, lorsqu'elle

la pria de permettre qu'on les laissât seules avec Joscelin. Elle s'approcha alors, et découvrant ses traits, elle leur demanda s'ils la reconnaissaient. Aussitôt Blanche tomba à ses pieds. Son frère la regardait en silence, étonné de cette action.

— Joscelin, prosternez-vous devant celle dont vous admirez les vertus et plaignez le malheur, vous voyez la reine Berthe!...

A ce grand nom, le page se précipita à genoux.

— Oh! ma souveraine! oh! vous dont la conduite magnanime me remplit de respect et d'enthousiasme, qu'exigez-vous de nous? Vous commandez toujours dans la maison de mon père, tout ce qui lui appartient est à vous!...

— J'y comptais, dit la reine, car je venais chercher près de lui un refuge. Relevez-vous,

aimable enfant, et parlez-moi de votre mère, de ma chère Elisabeth !

— Mes parents sont allés reconduire chez lui le comte d'Alençon, mais mon frère Regnault est ici, je vais le faire apeler...

— Non, ma fille, je ne veux pas que l'archevêque connaisse encore ma présence ici. Envoyez d'abord prévenir votre noble père, c'est lui qui doit instruire son fils aîné, jusques-là j'occuperai secrètement votre appartement ; je pense que ce jeune homme ne me trahira pas ?

Joscelin examinait la reine dans une extase respectueuse, l'excès de son émotion lui ôta la faculté de répondre. Il posa la main sur son cœur en s'inclinant, une légère rougeur colora ses joues pâles, et la princesse devina qu'elle pouvait compter sur lui.

Quoique abattue par la souffrance, Berthe était encore la plus belle femme du royaume.

Elle n'avait que trente-deux ans, et avant ses malheurs, à peine lui en eût-on donné vingt-cinq. Sa figure conservait au milieu des traces du chagrin une expression noble et imposante, on reconnaissait l'épouse de Robert; mais lorsqu'elle parlait de son amour, qu'elle racontait ses douleurs, ce n'était plus qu'une femme faible, qu'une amante désespérée, réclamant un regard de compassion, une larme de sympathie.

Blanche lui proposait de quitter ses vêtements si indignes d'elle, et Joscelin était déjà prêt à sortir pour appeler Gertrude. Berthe continua :

— Oubliez-vous donc que je ne veux pas être connue. Laissez-moi mes habits, ils me rappellent des temps qui ne sont plus, ils me retracent ces années passées près d'un monarque adoré. Entre mes enfants et leur père que mon sort était digne d'envie! Dieu m'est té-

moin que ce n'est point le trône que je regrette. C'est ton cœur, ô Robert! ton cœur, mon bien le plus cher, qu'une loi barbare m'a ravi. Ce sont les caresses de mon fils, de ma fille, ce sont ces journées de paix et d'amour dont le souvenir enchanteur fait le tourment de ma vie. Depuis deux ans j'ai rompu tous les liens qui m'attachaient ici-bas, depuis deux ans j'erre comme une ombre autour de ce palais où je commandais. Je cherche mon époux, mes enfants, je serais avide d'un regard... Il me semble que sous ces débris ils devraient reconnaître leur malheureuse mère. Et qu'ai-je vu? grand Dieu! ma suberbe rivale, fière de l'empire qu'elle a usurpé sur le cœur du roi (car Robert ne l'aime pas, il ne peut aimer une telle femme), je l'ai vu promener son luxe insolent parmi ce peuple qui me maudissait.

Jamais, jeune fille, je n'oublierai le mo-

ment où seule, inconnue, je rentrai dans Paris après mon sacrifice. Les rues étaient encombrées par la foule. On ne pouvait approcher des églises, on rencontrait partout des nouveaux-nés conduits au baptême, des amants heureux qui allaient s'unir, des êtres délivrés du fardeau de l'existence qu'on portait à leur dernière demeure. Mon nom était dans toutes les bouches, c'était pour le maudire. Oh ! quels déchirements j'éprouvais en pensant que ces Français à qui j'avais abandonné le charme de ma vie, ne m'accordaient pour prix de mon désespoir que l'exécration, que le mépris. Eperdue, désolée, je me rendis au palais, je vis passer Robert, je le vis passer ! mon fils, ma fille le suivaient ; depuis ce temps je ne les ai plus aperçus.

Elle cacha un instant sa tête dans ses mains, et reprit.

— Contente d'avoir encore une fois contem-

plé ses traits adorés, je me rendis dans le modeste asile préparé par la reconnaissance. Une de mes femmes me recueillit. Elle m'empêcha de retourner chaque jour à l'endroit où je pouvais entrevoir le roi; elle ne savait pas combien j'en aurais été consolée. Dieu voulut encore me priver de ses soins, je l'ai perdue il y a deux mois; alors sans ressource, sans un toit où reposer ma tête, je suis revenue en mendiant demander l'hospitalité au comte Bouchard. Ce soir, épuisée par la faim, la fatigue, je serais morte à votre porte, si votre généreuse pitié ne m'avait secourue.

Blanche pleurait; pour Joscelin, le feu de l'indignation étincelait dans ses yeux. Il avait passé tour à tour de l'admiration, de l'attendrissement à la colère.

— Quoi! Madame, vous seule, légitime souveraine, vous avez été réduite à implorer la charité de vos sujets, et pas un guerrier ne

s'armerait pour votre défense! oh! que mon père me donne mes éperons, et bientôt rassemblant l'élite de la jeunesse française, j'irai jusque dans Rome forcer ce pontife orgueilleux à vous remettre à votre place. Cette fière Provençale retournera dans ses états qu'elle n'aurait jamais dû quitter, et vous, Madame, triomphante, honorée, vous verrez de nouveau l'univers à vos pieds.

— Votre enthousiasme me plaît, jeune homme; hélas! ce sont des chimères! je suis pour jamais éloignée de Robert, il n'y a plus de puissance humaine qui puisse nous réunir. Le ciel seul... Oh! oui; Dieu meilleur que ses créatures nous rassemblera là-haut; là-haut je pourrai lui dire que je l'aime; je pourrai rester près de lui; je ne désire d'autre béatitude que celle-là. Mais je m'aperçois qu'il est temps de me retirer. Conduisez-moi, Blanche. Adieu. Gentil page, rappelez-vous que vous avez mon

secret et que votre honneur et ma vie dépendent de votre discrétion.

Après être rentrée chez elle, la noble fille se hâta de congédier ses femmes, pour réfléchir mûrement à ce qu'elle devait faire. Blanche élevée par sa grand'mère, la comtesse de Melun, avait connu à sa cour le comte d'Anjou, le beau Lionel. Elle put croire alors qu'un hymen fortuné unirait sa destinée à celle de cet homme qu'elle aimait. La répudiation de la reine changea tout. Bouchard, ami intime du comte de Chartres, premier mari de Berthe, embrassa vivement son parti; Lionel, cousin-germain de Constance, nouvelle épouse de Robert, ne put qu'être flatté de l'élévation de cette princesse. Outré de ce qu'il appelait une ingratitude, le comte de Vendôme défendit à sa fille de penser à son amant, et songea à l'unir à Sigefroy, comte d'Alençon, qu'il venait de rétablir dans ses droits.

Telle était la position des choses lorsque le comte d'Anjou, guidé par l'amour et aidé de Joscelin, s'était introduit au château. Blanche se décida enfin à lui parler le lendemain, à lui confier ses craintes, à l'assurer que Regnault, qui avait adopté le ressentiment de son père, le perdrait infailliblement, s'il venait à le découvrir. Elle s'endormit ensuite en recommandant à Dieu, et Lionel et Berthe, dont la position la touchait vivement.

Au lever de l'aurore, Gertrude conduisit le ménestrel dans la grande salle. Sa maîtresse s'y rendit; et après mille serments d'amour, après s'être montrés mutuellement et l'écharpe et la ceinture d'azur, gage de fidélité, les deux amants se séparèrent en se jurant de se revoir dans des temps plus heureux.

Ce ne fut pas sans de vives sollicitations et sans des promesses réitérées de n'appartenir qu'à lui, que le comte dit adieu à sa bien-ai-

mée. Il s'éloigna plein d'espoir et comptant que l'avenir verrait diminuer la haine de Bouchard pour sa famille.

Cependant Berthe était servie dans son appartement par sa jolie confidente et le gracieux page. Celui-ci paraissait rêveur, et jusqu'au retour de ses parents sa mélancolie augmenta de jour en jour. Ils le trouvèrent si changé, que leur tendresse s'en inquiéta. Ils le questionnèrent en vain ; la cause de sa tristesse leur resta cachée. L'une et l'autre avaient mis leur château à la disposition de la royale fugitive; elle était devenue un membre de leur maison. Tout à ses regrets, elle n'était pas heureuse; mais elle était tranquille, lorsqu'un ami sûr prévint en secret le comte Bouchard que Constance, avertie par un domestique infidèle, et craignant les sentiments que le roi conservait pour elle, se disposait à la faire enlever.

Berthe l'apprit avec calme. Elle vécut une semaine entière dans la solitude ; enfin elle déclara que sa résolution était de se retirer dans un cloître, asile sacré que sa rivale n'oserait pas violer. En vain à ses genoux employa-t-on les prières pour l'en détourner, elle fut inébranlable.

— Non mes amis, dit-elle, mon parti est pris ; je ne vous exposerai pas au ressentiment de la reine. Et que m'importe à moi le lieu où je vive, puisque partout je suis loin de lui? laissez-moi chercher dans le sein de Dieu cette paix que je ne retrouverai peut-être plus ; laissez-moi oublier dans la retraite cette image chérie qui me poursuit sans cesse ; ce fantôme de bonheur que j'ai toujours devant les yeux et qui me déchire. Là je prierai Dieu pour lui, pour mes enfants, pour vous qui m'avez protégée. C'est la seule jouissance qui me reste. Ne suis-je pas morte au monde? Que me cou-

te-t-il donc pour mettre une barrière insurmontable entre lui et moi? Demain je partirai pour l'abbaye de la Virginité, dans la vallée; j'y serai près de vous, j'y vivrai inconnue, car l'abbesse même ne saura pas mon nom; je veux qu'il soit effacé de la liste des vivants; je veux que Berthe n'existe plus que dans le cœur de ses amis, comme ils sont jusqu'à la mort dans le sien.

Pendant que la reine parlait, Joscelin s'était évanoui sur le sein de sa sœur, qui se hâta de l'arracher à cette scène de désolation. Depuis longtemps elle soupçonnait son secret; mais elle frémit lorsque cet incident le lui découvrit tout-à-fait. En reprenant ses sens, le malheureux jeune homme promena autour de lui des regards égarés.

— Où est-elle? Me l'a-t-on déjà ravie? Ne la reverrai-je plus?

Et prompt comme l'éclair, il échappa à sa

sœur tremblante ; et courut se précipiter aux pieds de sa souveraine.

— Berthe, Berthe, écoutez-moi ; écoutez une fois l'expression de mon brûlant délire ; je ne vous importunerai pas longtemps, il me tuera, je le sens. Oh ! permettez-moi, avant de quitter cette vie, où je ne fis que passer, permettez-moi de recueillir un sourire de votre bouche ; dites-moi : Joscelin, je ne te hais pas ! et je me croirai payé de mes souffrances. Depuis huit mois je les dévore ; elles me minent. Je vous vois chaque jour si belle, si grande dans votre malheur ; je vous entends, oh ! supplice horrible ! je vous entends parler de votre amour pour un autre, mon cœur est dévoré par tous les serpents de la jalousie. Je sais que vous ne pouvez être à moi, je sais que ma passion vous offense, eh bien ! pardonne, reine de France, pardonne à un infortuné que ton image remplissait avant de te connaître. J'ai

élevé mes regards jusqu'à la compagne de mon roi, mais accorde-moi au moins ta pitié, que je sache que ton cœur désavoue tes lèvres, et je me soumets.

Il baissa la tête, sa famille en pleurs entourait Berthe, comme pour lui demander sa grâce. Elle se leva majestueusement.

— Jeune homme, je suis fâchée d'avoir troublé votre repos. Comme femme, je vous plains, je vous excuse, je connais le pouvoir de ce funeste penchant. Si j'étais encore reine je pourrais vous punir, je ne le suis plus, je n'en veux conserver que le plus beau droit, celui de pardonner. Cependant vous m'avez offensée, vous avez oser avouer une coupable ardeur à celle qui fut l'epouse de Robert, que le ciel, que le roi vous châtient, j'implore pour vous leur indulgence que vous n'avez pas méritée.

Et vous comte Bouchard, vous Elisabeth,

ne restez pas prosternés devant celle qui n'est que votre amie, Je sens tout ce que vous devez souffrir, que votre chère Blanche vous console. Réunissez-vous pour guérir cette tête malade. Avant de vous quitter, je veux solliciter une faveur : Votre fille aime le comte d'Anjou, tout dans cette alliance me paraît convenable. Mes malheurs seuls étaient pour vos cœurs trop délicats une raison de la refuser. Je n'existerai plus bientôt, unissez-les je vous en conjure. Sigefroy est d'un âge trop avancé pour cette jeune fille, ne pensez plus à lui, Berthe vous en prie, vous ne la refuserez pas.

Blanche cacha sa rougeur dans le sein de sa mère qui, ainsi que le comte, assura la reine de son consentement. On emmena le malheureux Joscelin dans un état impossible à dépeindre. Ce n'était plus qu'un être sans forces, sans facultés.

Berthe partit en effet pour l'abbaye. Peu de mois après elle prononça ses vœux. La famille du comte de Vendôme y assista. Blanche devenue femme de Lionel, était restée près de son frère le pauvre insensé. Au moment où la novice, retirée du drap mortuaire, fit le serment qui la séparait à jamais du monde, un cri affreux retentit sous la voûte sacrée, et un homme se précipita hors de l'église.

En sortant la comtesse Elisabeth, inquiète, se hâta de reprendre le chemin du château. En approchant elle aperçut près de la poterne, au même endroit où la reine avait failli succomber à la fatigue, sa fille évanouie sur le corps inanimé du pauvre page, après lequel elle avait couru ; elle n'avait pu arriver que pour recevoir son dernier soupir, au moment où il revenait de l'abbaye.

La malheureuse mère, en cherchant à ren-

dre à la vie son fils bien-aimé, trouva sur son cœur le billet suivant :

« Je sais quand elle doit prononcer le ser-
« ment fatal, je le sais, et ce sera alors que
« je quitterai cette terre, Berthe, accordez
« une larme à l'infortuné qui ne vécut qu'un
« printemps, et qui vécut pour vous. Consolez
« mes parents, consolez Blanche, dites-leur
« que, puisque je vous avais perdue, il fallait
« bien que ma vie s'éteignît. Je me sens mou-
« rir avec volupté quand je songe que quel-
« quefois, lorsque les tours élevées du château
« frapperont vos yeux, vous penserez à Josce-
« lin. Un souvenir, et tout ce que je réclame
« de vous! un regret!..... Oh! Berthe......
« Adieu!.... »

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DU PREMIER VOLUME.

—

